(2)

X 75285

22101309909

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b24857592

LES DROLERIES
MÉDICALES

ANECDOTES, BONS MOTS
PENSÉES, CHANSONS, ÉPIGRAMMES, ETC.

Recueillis et annotés par le Docteur
G.-J. WITKOWSKI

Troisième Édition

PARIS
G. STEINHEIL, ÉDITEUR
2, rue Casimir-Delavigne

LES DROLERIES
MÉDICALES

PRÉFACE

« *Bis repetita placent,* » a-t-on souvent dit. Mais la répétition convient-elle aux préfaces ?

Nous en doutons.

Tenez-vous à relire que ce Recueil n'est qu'un agréable passe-temps, de forme légère, mais plein de renseignements précieux pour les médecins, les étudiants et les gens du monde.

A quoi bon ?

Le lecteur se reportera, s'il le désire, aux préfaces de la *Médecine littéraire et anecdotique,* des *Anecdotes médicales* et des *Joyeusetés de la Médecine* dont les *Drôleries médicales* ne sont que la suite. Et surtout qu'il n'oublie jamais ce mot de la sagesse antique :
« Le Rire est salubre ! »

LES

Drôleries médicales

LE CHARLATAN ET LE CHIRURGIEN

Il y a quarante ans, sur la place de Grève,
Un charlatan s'était fièrement installé;
Son magnifique char avec luxe attelé,
Tout étincelant d'or, sa robe que relève
Une agrafe éclatante, un grand casque doré,
Font accourir le peuple, heureux d'être attiré.
La foule se groupait aux accords discordants
D'un concert où le cuivre et le tambour sans trève
Gémissaient, glapissaient, grinçaient en même temps.
« Mesdames et Messieurs, » dit debout sur son char
L'orateur ambulant, « entourez ma voiture,
« Hâtez-vous de m'entendre, illustre public, car
« Le temps me presse; ici, je ne fais que passer,
« Et ne vous promets rien que la vérité pure.
« Né de pauvres parents qui surent exercer
« Dès mes plus jeunes ans mon étonnante adresse,
« Encor dans mon berceau, j'ose, à l'aide d'un fil,
« M'arracher quatre dents, sans que rien y paraisse.
« Excellent arracheur, quand vint l'âge viril,
» J'entrai dans l'Hôtel-Dieu. Là je connus nos gloires,
« Nos fameux chirurgiens : messieurs Roux, Dupuytren,

« Le grand Lisfranc, auquel j'épargnai des histoires:
« Car, grâce à mon sang-froid, il sortit du pétrin.
« Il fut reconnaissant; aussi, dès cette époque,
« Je devins son élève et j'obtins son appui:
« Ses leçons, de docteur m'ont procuré la toque.
« Ce savant éminent (que n'est-il donc ici ?)
« Me dit de voyager pour visiter les bouches;
« J'ai suivi son conseil et j'ai pendant longtemps,
« Dans l'univers entier promené mes babouches.
« De retour aujourd'hui, c'est aux grands habitants
« Du célèbre Paris que j'offre ma journée.
« Voyez-moi, jugez-moi, fixez ma destinée;
« Montez ici, messieurs! vous, mesdames, montez!
« Je fais la guerre aux dents noires ou chancelantes,
« Les purgeant pour jamais de toutes saletés.
« En outre, je possède un cadeau de Lisfranc,
« Merveilleux élixir qui vaut mieux que des rentes,
« Car il guérit les maux venant du mauvais sang,
« Remet les nerfs foulés, noircit les capillaires
« Sur le cuir chevelu, purge les estomacs
« Des amas orduriers qui causent ses misères
« Et vous fait revenir les gens les plus à bas.
« Je vais distribuer la liqueur admirable
« A vous, ô bon jeune homme; à vous, grosse maman.»

La musique, à ces mots, se met en mouvement
De plus belle, en faisant un fracas effroyable.
Le public, fasciné, s'élance au charlatan;
La recette grossit, l'homme au casque jubile.
Parmi les spectateurs se trouvait là Lisfranc.
Quand la foule éclaircie, il vit l'accès facile,
Il fait un signe à son infirmier d'autrefois,
Et s'approchant du char: « Est-ce toi que je trouve
Affublé de la sorte, armé d'un porte-voix [prouve
Pour piper les badauds? » — Ce char, monsieur, vous
Que mon humble métier n'est pas par trop mauvais
Et suffit largement à payer tous mes frais. » [succès?»
— « Mais comment peux-tu donc m'expliquer ton
— « Illustre chirurgien, dites-moi, dans la foule
Qui m'écoutait parler et maintenant s'écoule,

Combien peut-on compter de personnes d'esprit ? »
— « Un centième environ, dit Lisfranc qui sourit. »
— « Ce centième, docteur, va chez vous sans conteste,
Chez vous fait antichambre, et pour moi j'ai le reste. »

Dr E. TILLOT.

*
* *

UNE CONSULTATION IMPROVISÉE

—

Le docteur C... avait à déjeuner un de ses bons amis qu'il ne voyait que rarement.

Au dessert, un violent coup de sonnette se fait entendre. On venait prier le docteur de se rendre, au plus tôt, chez une de ses clientes, Mme B..., rentière, atteinte depuis plusieurs mois d'un nervosisme excessif. Nos deux amis prirent, sans se presser, leur café, savourèrent un excellent cigare et enfin sortirent de compagnie.

Arrivés à la porte de la malade, le docteur poussa son compagnon dans l'antichambre et l'introduisit, malgré ses protestations, auprès de sa cliente; puis le présenta comme un célèbre spécialiste étranger, auquel il exposa, dans tous ses détails, les nombreux symptômes ressentis par la malade, et il l'invita à venir conférer quelques instants dans le salon. Il n'y fut, comme bien on pense, nullement question de médecine, mais il fallut entendre les récriminations du docteur improvisé qui, jusque-là, avait gardé

un silence prudent. Celui-ci se refusait à continuer ce rôle ridicule et cherchait à s'esquiver; mais il fut de nouveau entraîné vers la malade par son audacieux ami qui exposa de vive voix les prescriptions de son éminent confrère.

Quelques semaines après cette aventure, madame B... vint remercier son médecin des heureux effets de la nouvelle médication et voulut régler ses honoraires. Dès qu'elle eut la note entre les mains, elle s'aperçut que la consultation n'était pas mentionnée et elle en fit aussitôt la remarque.

— C'est juste, dit l'homme de l'art qui avait oublié sa mauvaise plaisanterie, vous me donnerez deux cents francs.

— Les voilà, docteur; mais permettez-moi de vous faire observer que c'est un peu cher... Votre confrère n'a pas dit un seul mot.

— Ah! madame, s'il avait ouvert la bouche, ce serait cinq cents francs!

*
* *

L'OCULISTE

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Un bon bourgeois, à ce que dit Bérose,
D'un mal à l'œil fut un jour attaqué;
De l'accident le bonhomme alterqué,
Mande à grands frais un certain virtuose,
Nommé Grégoire, oculiste famé :
Voilà mon gars dûment cataplasmé,

Muni, de plus, d'une belle ordonnance.
Or vous saurez que pendant la séance,
Notre oculiste avait souvente fois
Lorgné Babet, épouse du bourgeois.
Comme à son gré fort il trouvait la dame,
Sur l'escalier, en partant, le matois
Tout brusquement lui déclara sa flamme.
Il fut tancé, mais las! si mollement,
Que le gaillard n'en conçut point d'alarmes.
Ains poursuivit à conter son tourment.
Entr'autre chose, il pleurait joliment.
C'est un talent en amour que les larmes.
Il pleura donc, l'autre de s'affliger,
Femme attendrie avant peu rend les armes.
Pour briser court, si bien sçut s'arranger,
Qu'à la Babet, naturellement douce,
Ses sentiments bientôt fit partager;
Or de ce point à la tendre carousse,
Il n'est qu'un pas, encore est-il léger.
Nos gens d'accord, à l'instant se dépêchent
De voir comment on tromperait l'époux :
Je ne vous peux donner de rendez-vous,
Disait Babet, cent choses m'en empêchent;
Car mon mari, qui très fort est jaloux,
Veut qu'avec lui sans cesse je demeure,
Et quand je sors seulement un quart d'heure,
C'en est assez pour le mettre en courroux;
La nuit la porte est fermée aux verroux.
Est-ce là tout? répliqua l'empirique.
Oh! je sçaurai trouver quelque rubrique.
Laissez-moi faire, avant qu'il soit un jour,
Goûter pourrons le fruit de notre amour.
Ce ne sera peut-être sans obstacles,
Tant mieux, l'amour fait faire des miracles.
Moi, j'en voudrais deux mille à surmonter;
C'est où je brille, et sans trop me vanter,
Je vous pourrais citer mainte aventure,
Qu'ai mise à bien, et qui, je vous le jure,
Plus épineuse était que celle-ci :
N'ayez donc point sur cela de souci;

Tout ira bien, c'est moi qui vous l'assure.
Pour mettre à bien son amoureux dessein,
Que fait notre homme? Il va chez son malade,
— Voyons votre œil, dit-il, mon camarade,
Puis les bandeaux sont détachés soudain,
Grégoire observe, il tourne, il examine,
Hoche la tête... — Oh! ceci ne vaut rien.
— Comment? — Là, là, que rien ne vous chagrine;
A ce mal-là je remédierai bien.
Grâce au Seigneur le moyen est facile,
La complaisance au matin m'a déçu;
Faut être dur souvent pour être utile.
Un bon mouchoir sur vos yeux étendu,
De mon onguent assurant la vertu,
Sous peu de jours vous serez hors d'intrigue.
Car le bon œil, restant toujours ouvert,
Comme tous deux se meuvent de concert,
L'autre travaille, et cela le fatigue.
Ainsi, mon cher, sous votre bon plaisir,
En quinze-vingt je vais vous travestir.
A ces raisons se rendit le pauvre homme.
— Faites, monsieur, dit-il, faites en somme
Ce que voudrez, je n'y résiste pas,
Si cela m'aide à sortir d'embarras.
— Je le crois bien, répliqua l'empirique,
Par ce moyen agira mon topique,
Et vous serez guéri cent fois plus tôt.
Lors d'un mouchoir il affuble la face
Du bon marchand qui faisait la grimace;
— Adieu, dit-il, je reviendrai tantôt,
Portez-vous bien. Le grivois aussitôt
Feint de sortir, il desserre la porte,
La ferme, et reste en dedans bel et bien.
Notre galant se comporta de sorte,
Que le mari ne se douta de rien.
Moments sont chers, en amour comme en guerre.
Sire Grégoire assaillit la commère,
Et le voilà qui sur le pied du lit,
Jarret tendu, travaille à petit bruit.
Tandis l'époux chantonnant un cantique.

Bon fait sçavoir en tel cas la musique.
Jà des susdits l'affaire allait à bien,
Lorsque le sort, c'est un méchant vaurien,
Cassant du lit le principal soutien,
Sur le plancher brusquement les dépose.
De ses chansons notre époux occupé,
Fors du fracas n'eût demandé la cause;
Mais au galant qui s'était éclopé,
Un gros soupir par malheur échappé,
Mal à propos fit découvrir la chose.
L'époux surpris détache son bandeau;
Il voit... je laisse à penser sa colère.
Il eût occis notre homme bien et beau;
Mais l'oculiste eut l'heur de se soustraire
A l'incident qui menaçait sa peau,
Et la Babet demeura pour les gages.
Vous qui hantez les amoureux parages,
Quand d'un jaloux vous craindrez les transports :
Soyez discret sur le choix des supports,
Répudiez tous ces meubles futiles,
Ces canapés, ces bergères débiles,
De qui les pieds vous manquent au conflit.
Ce n'est le cas d'écouter la mollesse.
Allez au faït, et quand l'amour vous presse,
Que le plancher vous serve de châlit.

Félix NOGARET.

*
* *

UN VÉSICATOIRE FÉTICHE

Le docteur X... étant en villégiature dans un village du Morvan, dut se livrer, bon gré mal gré, à l'exercice de la médecine. En visitant un pauvre métayer qui avait pris un froid et chaud,

il trouva une pleurésie avec épanchement, et prescrivit, entre autres choses, un vésicatoire. Voici le récit que notre confrère fait dans l'*Union médicale :*

Pour bien préciser les dimensions dudit vésicatoire, je le dessine sur une feuille de papier; j'écris en outre, sur la même feuille, les autres prescriptions, et je le remets à la femme du malade en lui disant :

— Vous porterez ceci chez le pharmacien, et, quand vous aurez votre vésicatoire, vous le mettrez sur le côté de votre mari avec une serviette par-dessus.

Le lendemain, je retourne voir le malade et ma première question est :

— Le vésicatoire a-t-il pris?

— Je n' savons point, m'sieu le médecin, mais je n'y avions rien senti...

Je desserre la serviette; je cherche le vésicatoire, et je trouve... mon ordonnance appliquée *loco dolenti :* c'était tout ce que la bonne femme avait compris de mes explications. Elle avait cru que mon dessin et les quelques lignes que j'avais tracées sur le papier jouissaient de propriétés... parisiennes, inconnues dans son endroit et souveraines contre le chaud et froid.

*
* *

UN MALADE SUSCEPTIBLE

Chez un grand médecin :

LE MALADE RICHE. — Je suis très souffrant, docteur.

LE GRAND MÉDECIN — Qu'avez-vous?

LE MALADE RICHE. — J'ai les intestins si susceptibles que, hier, en *voyant* manger du melon, j'ai attrapé la colique. (*L'Hygiène pour tous.*)

*
* *

LE RÈGLEMENT DE L'ESTOMAC

POUR LES QUATRE SAISONS

Au *Printemps,* peu de nourriture
Est convenable à la nature.
En *Esté,* la chaleur du temps
Refuse beaucoup d'aliments.
Prends garde que les fruits d'*Automne*
Ne fassent tort à ta personne.
En *Hyver,* tu peux librement
Manger à ton contentement.

(*Journal des Gourmets.*)

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

Pendant la canicule, un aveugle, légèrement atteint de surdité, cuit sur le pont des Arts.

Pas un souffle d'air.

Tout à coup, un académicien passe et éternue avec vivacité sur l'invalide.

L'aveugle porte la main à ses joues.

— Enfin!... fait-il gaiement, un peu de brise.

*
* *

A l'établissement hydrothérapique du docteur B...

Deux névropathes s'abordent d'un air navré.

— Comment allez-vous?

— Mal... très mal! Je souffre horriblement.

— Vous êtes bien heureux!

— Comment? Puisque je vous dis...

— Oui... oui... (avec envie) vous souffrez, vous! Moi, je suis entré dans la période où l'on ne souffre même plus!

*
* *

Calino se cogne fortement le devant du tibia. La douleur est assez vive.

— Oh! que c'est bête, dit-il, qu'il n'y ait pas aussi des mollets par devant!

*
* *

Une paysanne vient chez le pharmacien du chef-lieu, la joue enveloppée d'un mouchoir. Elle souffre d'une dent et demande quelque chose qui la soulage. On le lui donne. Elle revient le lendemain.

— Vous souffrez donc toujours? lui demande le pharmacien.

— Oui, mon bon monsieur, répond-elle, et on m'a dit que je souffrirais encore toute la journée.

— Ce n'est pas nécessaire. Je vais vous donner une dose plus forte qui vous enlèvera tout a fait la douleur. Mais ayez soin de bien l'appliquer sur la dent malade.

— Si vous voulez l'y mettre vous-même, mon bon monsieur, ça me fera bien plaisir, dit la bonne femme, en fouillant dans sa poche... Je l'ai là; on vient de me l'arracher!

*
* *

Deux amis arrivent ensemble chez un médecin.

L'un est outrageusement obèse.

L'autre paraîtrait svelte, même auprès d'un hareng saur.

Le gros demande comment il faut combattre son embonpoint.

— Faites des armes, répond « le prince de la science », ferraillez à mort!

— Alors, reprend timidement le maigre, moi, c'est le contraire... il va falloir que je passe mon temps à faire des excuses.

*
* *

— Marie, dit une dame à sa domestique, il faudrait me faire de la tisane de chiendent; vous chercherez s'il y en a dans la maison; si vous n'en trouvez pas, vous irez en acheter chez l'herboriste.

Deux heures après, Marie apporte une tasse de tisane.

La dame avale plusieurs gorgées, et, se retournant vers la domestique :

— A propos, dit-elle, vous aviez donc du chiendent?

— Oui, madame; j'en ai arraché quelques brins au petit balai *que vous savez*.

*
* *

Un médecin, qui s'occupe spécialement des maladies de la peau, voit son cabinet assiégé du matin au soir; aussi a-t-il, entre le salon d'attente et son cabinet, une pièce où son domestique invite les malades à se préparer, en se déshabillant, à la visite, de façon à gagner quelques minutes.

Un malade arrive dans ce vestibule.

— M. le docteur prie monsieur de se déshabiller en l'attendant, lui dit le valet de chambre.

— Mais...

— Sans cela, il serait obligé de passer le tour de monsieur.

Le malade s'exécute alors.

Un instant après, il entre en tenue primitive chez le docteur qui l'examine longuement à la loupe; puis, d'un ton scrutateur, lui demande :

— Qu'éprouvez-vous?

— J'ai la vue basse.

*
* *

Un gommeux prenant à part le médecin qui vient de visiter son oncle :

— Eh bien? lui demande-t-il d'une voix haletante.

— Perdu! répond le docteur.

Le gommeux se met à pousser des gémissements lamentables.

Mais le vieux docteur, qui connaît le monde en général et les neveux en particulier :

— Voyons, mon ami, calmez-vous, puisque je vous affirme qu'il est perdu.

*
* *

Un médecin nous racontait le fait suivant :

Il avait dû mettre, pendant trois mois, au champagne et au bordeaux, une de ses clientes, du meilleur monde, qui avait besoin, à la fois, de toniques et de stimulants.

Complètement rétablie, la personne en question disait hier, en buvant avec délices :

— Enfin! je puis donc boire de l'eau rougie!

*
* *

En chemin de fer.

Deux grosses dames causent dans un coin de compartiment de seconde classe.

— Oui, madame, je vais passer une saison à Vichy; le docteur m'a recommandé les eaux pour mon *infection* de poitrine.

Un monsieur, grincheux, à l'autre bout du compartiment :

— Je ne m'étonne plus que ça sente si mauvais ici!

*
* *

Calino, dit l'*Événement*, a deux dents qui le font horriblement souffrir.

Il se décide à aller chez un maître de l'art, auquel il demande le prix que lui coûtera l'extraction de ses deux molaires :

— Dix francs la première et cinq francs la seconde, répond l'émule de M. Préterre.

— Eh bien! alors, arrachez-moi seulement la seconde pour aujourd'hui!

*
* *

LE MÉDECIN AUX URINES

Un écolier d'assez joli minois,
Était au lit pour maladie.
Pour sa garde on avait fait choix
De dame Alix, franche étourdie,
Veuve depuis deux ans, grosse depuis six mois.
Chaque matin, au jeune prosélyte,
Son professeur allait rendre visite.
Le médecin auquel on eut recours,
Fut ce docteur fameux dans l'art où l'on devine.
Sans s'amuser en vains discours :
Du malade, dit-il, que l'on garde l'urine,
Et demain nous verrons. Ainsi dit, ainsi fait.
Le lendemain, Alix, d'un naturel distrait,
Met en oubli les ordres de la veille,
Et par esprit de propreté,
Son premier soin, sitôt qu'elle s'éveille,

Fut de jeter cette eau, de rincer la bouteille;
Enchaînant sur ses pas la vie et la santé.
Arrive le docteur; d'un air de gravité,
Il demande l'urine. Alix est bien surprise,
Et reconnaît, mais trop tard, sa sottise.
Que faire hélas! pour la cacher!
— Voyons l'urine? Alix, allez donc la chercher.
Elle y court en tremblant; enfin, payant d'audace,
Elle apporta de la sienne à la place.
Le docteur examine, y regarde à deux fois,
Et d'un ton d'assurance, il prononce et s'étonne.
Mon art, dit-il, m'apprend que la personne
Doit accoucher dans quelques mois.
A ces mots, l'écolier, pour qui tout est mystère,
Tourne les yeux vers son régent :
Je vous le disais bien, mon père,
Que vous me feriez un enfant.
Dans tous les points, cette histoire est étrange.
Je plains fort l'écolier, je hais le professeur;
Mais c'est en vain qu'on cherche à tromper un docteur,
Ces messieurs, comme on voit, ne prennent pas le [change.

*
* *

UNE MÉPRISE DE PRISES

—

Le docteur M... ordonne à l'un de ses petits malades 10 centigrammes de kermès minéral en six prises égales.

Il retourne voir l'enfant le lendemain, et lui trouve le nez de la couleur d'une écrevisse cuite à point.

— D'où vient cela? demande-t-il aux parents.

— Mon Dieu, docteur, l'enfant ne pouvait pas *priser* le médicament ; nous avons été forcés de le lui introduire à six fois différentes dans les narines, malgré ses cris.

*
* *

ÉLOGE DES EAUX DE VICHY

PAR UN INDIGÈNE

Air : *V'la c' que c'est qu' d'aller au bois.*

Chez nous c'est bien avec raison
Que tant d' gens vienn'nt faire un' saison,
Car on peut ici d' l'hépatite,
On peut d' la gastrite,
D' vingt aut' maux en ite,
En moins d'un mois s' voir affranchi ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

D'puis que'qu' temps même un brav' méd'cin
D' goutteux nous fait v'nir un essaim ;
Suivant c' docteur qui jamais n' boude,
Un' jointur' qui s' soude
N'a b'soin qu' d'un peu d' soude,
On n'en trouv' null' part plus qu' ici ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Aussi voyez tous les matins
A l'hôpital, aux Célestins,
Ces dign's amateurs de bonn' chère
Boir' régim' sévère,
L'eau qui dans leur verre
Remplac' le Bourgogne et l'Aï ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Il est vrai qu'un autre docteur
De c' trait'ment là grand détracteur,
Prétend d' son côté qu'à la goutte
L' premier n' connaît goutte
Et qu' c'lui qui l'écoute
N' tarde pas à mourir guéri ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Dans cett' guerr' chacun prend parti :
L'un fait l'élog' du grand Petit,
L'autre, pret à lui chercher qu'relle,
Vrai malad' modèle,
Soutient qu' sans prunelle
On n' voit pas clair en plein midi ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Ces pauvres baigneurs, vraiment j' les plains
Quand les appartements sont pleins :
J'ai vu de rich's propriétaires,
De vieux militaires,
Jusqu'à des notaires,
Au premier loger en garni ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Nos hôtels mêm' les plus brillants
N' sont pas sans inconvénients :
Autour d' la table on vous entasse
Et quand un plat passe,
Souvent, faut' d'espace,
Vous n'avez qu' l'odeur du rôti ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Et puis par un' chaleur d'enfer,
On vous met dans un courant d'air
Qui bientôt chez vous détermine
Ophtalmie, angine
Ou rhum' de poitrine,
Chacun tousse et s' plaint à l'envi :
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Vot' docteur, très innocemment,
De ces maux vous fait compliment :
Lui qui n'en soupçonn' pas la cause
N'y voit qu'un' bonn' chose
Et tout d' suit' suppose
Que sur vous les eaux ont agi;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Encor n'est-on pas bien certain
D' pouvoir approcher du méd'cin,
Et pour obtenir un' baignoire,
Seul'ment provisoire,
Il faut, sans vain' gloire,
Faire la cour à monsieur Jarry;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

On s'occup' beaucoup de c' qu'on prend,
On n' s'occup' pas moins de c' qu'on rend;
On se racont' sans nul mystère,
Comment on digère,
Comment l'gaz opère,
Comment on s' trouv' de l'alcali;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Mais c' n'est pas l' tout que d' se baigner,
D' s'écouter vivre et d' se saigner;
Il faut à nos pauvres malades
Concerts, promenades,
Bals et cavalcades,
Où d' leurs maux ils cherchent l'oubli;
V'là c' que c'est que les eaux d' Vichy.

Monsieur Strauss et son violon
Font les délic's du grand salon;
Tous les soirs on a d' la musique,
Et cet homme unique
En plein' République
Fait danser l' dimanche et l' jeudi;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

On peut bien dir' qu' l'égalité
Dans ces bals est un' vérité :
La grand' dame, à Paris si fière,
    Dans' vive et légère,
    Près d' sa couturière,
Avec un traiteur enrichi ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Au parc on admire en s' prom'nant
Des messieurs d'un genre etonnant ;
A les voir couchés sur trois chaises
    Prendr' si bien leurs aises
    Pour dir' des fadaises,
On s' croirait devant Tortoni ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Par malheur — c'est un fait trop clair —
Le métier d' lion coût' fort cher ;
Aussi plus d'un d' ces fils d' famille
    Qui tout l'été brille,
    Après la Grand'Grille
Verra l'hiver cell' de Clichy ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Là j'aperçois un r'présentant
Personnage fort important,
Qui s' trouvant la langue affilée
    Dans la grande allée
    Mieux qu'à l'Assemblée,
S' donne des airs de mamamouchi ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Jusqu'à la fin pour sa santé
On tâch' de s'maintenir en gaîté ;
L'art vient en aide à la nature,
    Et chacun, j' vous jure,
    Part après sa cure,
La poch' vid' mais l' teint rafraîchi ;
V'là c' que c'est qu' les eaux d' Vichy.

Juillet 1850.

*
* *

MÉDECINE RURALE

Le Médecin. — Les selles sont bonnes?

Le Paysan. — Les selles!... qué selles?

Sa Femme. — Bè, les selles, tu sais ben, les selles?

Le Paysan.— Ah! oui, les selles... J' les ons point goûtais.

A. Grévin.

*
* *

LE VENTRE PERDU

Air : *J' suis né paillasse.*

J'ai bien souffert dans ces temps-ci
D'un affreux rhumatisme;
Mais c'est terminé, Dieu merci,
Pour mon mince héroïsme.
Mes malheureux os
Ont enfin du r'pos;
Dans le calme je rentre.
Mais l' mal a du bon
Mêm' pour un barbon,
Car j'ai perdu mon ventre.

Ce rhumatism' me happant,
M'a tenaillé l'épaule,
Broyant ma chair en la frappant
De sa pesante gaule;
Comme un coutelas,
Me lardant le bras

De ses coups triste centre.
Mais l' mal a du bon,
Pour moi, j'en répond,
Car il m'a pris mon ventre.

Ma taill' fine avait pris l'aspect
D'un poussah de la Chine;
Je d'vins pour sortir circonspect,
De peur qu'on m'examine.
J' voyais chaqu' passant
D'vant moi s'effaçant,
Comm' quand l'éléphant rentre.
Mais l' mal a du bon,
Puisque sans façon
Il m'a ravi mon ventre.

A l'instar d'un grav' magistrat,
Mon orgueilleus' bedaine,
Ainsi qu'un second Ararat
S'avançait dans la plaine;
Sans en avoir l'air,
J' n'en étais pas fier;
V'là qu'en soi-même ell' rentre !
C'est un gros glaçon
Au soleil qui s' fond,
Et j'ai perdu mon ventre.

A présent je suis satisfait:
Dans mes effets je flotte;
J'ai fait rétrécir mon gilet,
Rap'tisser ma culotte;
En m'apercevant,
On dit maintenant:
Dans sa jeunesse il rentre.
Oui, l' mal a du bon,
Car d'un Apollon
Il m'a donné le ventre.

Don Obèse.

*
* *

UN DOCTEUR EN DÉCRET (1)

QU'UN BŒUF BLESSA SI FORT, QU'IL NE SAVOIT EN QUELLE JAMBE C'ÉTOIT.

—

Un docteur en la Faculté de décret, passant pour aller lire aux Écoles, rencontra une troupe de bœufs (ou la troupe de bœufs le rencontra), qu'un varlet de boucher menoit devant soi. L'un desquels quidam bœuf, comme M. le docteur passoit sur sa mule, vint frayer un petit contre sa robe, dont il se print incontinent à crier :

« A l'aide! ô le méchant bœuf! il m'a tué! je suis mort! »

A ce cri s'amassèrent force gens, car il étoit bien connu, parce qu'il y avoit trente ou quarante ans qu'il ne bougeoit de Paris; lesquels, à l'ouïr crier, pensoient qu'il fût énormément blessé. L'un le soutenoit d'un côté, l'autre, d'un autre, de peur qu'il ne tombât de dessus sa mule. Et entre ses hauts cris, il dit à son *famulus*, qui avait nom Corneille :

« Viens çà. Eh! mon Dieu! va-t'en aux Écoles, et leur dis que je suis mort, et qu'un bœuf m'a tué, et que je ne saurois aller faire ma lecture, et que ce sera pour une autre fois! »

Les Écoles furent toutes troublées de ces nou-

(1) Droit canon.

velles, et aussi messieurs de la Faculté. Et incontinent l'allèrent voir quelques-uns d'entre eux, qui furent députés, qui le trouvèrent étendu sur un lit, et le barbier environ, qui avoit des bandeaux d'huiles, d'onguents, d'aubins d'œufs (1), et tous les ferrements, en tel cas requis. M. le docteur plaignoit la jambe droite si fort, qu'il ne pouvoit endurer qu'on le déchaussât; mais fallut incontinent découdre la chausse. Quand le barbier eut vu la jambe à nu, il ne trouva point de lieu entamé, ne meurdri (2), ne aucune apparence de blessure, combien que toujours M. le docteur criât : « Je suis mort, mon ami, je suis mort! » Et quand le barbier y vouloit toucher de la main, il crioit encore plus haut : « Oh! vous me tuez! je suis mort! — Et où est-ce qu'il vous fait plus de mal, monsieur? disoit le barbier. — Eh! ne le voyez-vous pas bien? disoit-il. Un bœuf m'a tué, et il me demande où c'est qu'il m'a blessé! Eh! je suis mort! » Le barbier lui demandoit : « Est-ce là, monsieur? — Nenni! — Et là? — Nenni » Bref, il ne s'y trouvoit rien. « Eh! mon Dieu! qu'est ceci? Ces gens-ci ne sauroient trouver où j'ai mal : n'est-il point enflé? dit-il au barbier. — Nenni. — Il faut donc, dit M. le docteur, que ce soit en l'autre jambe; car je sais bien que le bœuf m'a heurté. » Il fallut déchausser cette autre jambe. Mais elle

(1) Blancs d'œufs.
(2) Meurtri.

se trouva blessée comme l'autre. « Bah ! ce barbier-ci n'y entend rien : allez m'en quérir un autre. » On y va : il vient, il n'y trouve rien. « Eh ! mon Dieu ! dit M. le docteur, voici grand'-chose ; un bœuf m'auroit-il frappé sans me faire mal ? Viens çà, Corneille ; quand le bœuf m'a blessé, de quel côté venoit-il ? N'étoit-ce pas devers la muraille ? Oui, *dominé*, ce disoit le *famulus*. — C'est donc en cette jambe ici. Je leur ai bien dit dès le commencement ; mais il leur est avis que c'est se moquer. » Le barbier, voyant bien que le bon homme n'étoit malade que d'appréhension, pour le contenter y mit un appareil léger, et lui banda la jambe en lui disant que cela suffirait pour le premier appareil : « Et puis, dit-il, monsieur notre maître, quand vous aurez avisé en quelle jambe est votre mal, nous y ferons quelque autre chose. »

(*Les Contes et joyeux Devis.*)

*
* *

LE TEMPS ET LES RHUMATISMES

Le temps n'est plus très jeune : il a quelque mille ans ;
C'est un âge avancé pour le commun des gens
Qui fêtent bruyamment ici-bas sur la terre
Un rare petit centenaire.
Les géologues curieux,
Avec le calcul et la sonde,
Voudraient préciser en tous lieux
L'heure exactement sûre où le Temps vint au monde

Premier du nom et sans aïeux.
Le temps leur crache à tous son extrait de naissance
Et les réduit à l'impuissance
De livrer le secret des dieux.
Beau vieillard encore vert et marcheur intrépide,
Il désigne à la mort qui suit son pas rapide :
Hommes, femmes, enfants, le chêne, les roseaux,
Ce qui se meut dans l'air, ce qui vit dans les eaux.
Là, sa tâche finit. Aussi bien il s'étonne
D'entendre les humains, été, hiver, automne,
L'accuser de leurs maux.
« C'est le temps, disent-ils, aujourd'hui variable,
« Qui nous fait éprouver ce mal intolérable
« A l'épaule, aux genoux, aux pièds, aux doigts, aux [mains,
« Je le sentais venir à ma douleur de reins ;
« Il tracassait hier mon pauvre rhumatisme ;
« S'il se mettait au beau, la fièvre au paroxysme,
« Qui ne me quitte pas, promptement céderait
« Au remède bénin qu'on m'administrerait. »
— Si je me mets au beau, repartit en colère
Le Temps, sans s'arrêter (ce qu'il ne saurait faire),
J'ouïrais maintes gens crier que le soleil
Leur donne le vertige et gonfle leur orteil.
Bien loin de m'accuser, bénissez au contraire
Le Temps, grand médecin, délivrant la matière,
Car c'est lui, tôt ou tard, qui, d'un revers de faux,
Vous guérira, Mortels, un jour de tous vos maux !

Augusta Coupey.

*
* *

COURS DE PHYSIQUE

Un professeur de physique demandait à un élève : Quelles sont les propriétés de la chaleur?

L'Élève. — La chaleur dilate les corps, les allonge, les agrandit et le froid les condense, les contracte, les rapetisse.

Le Professeur. — Citez-moi un exemple.

L'Élève. — Oui, monsieur, dans la saison des chaleurs, les jours s'allongent et lorsqu'il fait froid, ils diminuent.

Le Professeur. — Passons à la chimie. Comment reconnaîtrez-vous la présence de l'acide prussique dans une substance?

L'Élève. — Il suffit d'en respirer; si on tombe mort du coup, l'on est certain d'avoir affaire à l'acide prussique.

(*La Mosaïque.*)

*
* *

COUPLETS DE NOCE

QU'UN MÉDECIN M'AVAIT DEMANDÉS POUR UN MARIAGE D'ARTISTES

—

Des muses, charmants interprètes,
Ne critiquez pas mes refrains;
Songez que le Dieu des poètes
L'était aussi des médecins.
Au bruit de l'écumeux champagne,
Chantez donc et fêtons en chœur
L'époux et sa jeune compagne,
C'est l'ordonnance du docteur.

L'amour, que l'on chante à la ronde,
N'est pas l'ami du médecin,

C'est le commencement du monde
Et l'autre en est presque la fin.
Mais chez vous, malgré cette haine,
Tâchez qu'Amour sème une fleur
Qui, dans trois saisons me ramène,
C'est l'ordonnance du docteur.

En terminant ma chansonnette,
Nouveaux époux qui m'écoutez,
Pour toujours mon cœur vous souhaite
Le bonheur que vous méritez.
Évitez, mes chers camarades,
Redoutez toute noire humeur,
Et ne soyez jamais malades,
C'est l'ordonnance du docteur.

Pour bien vivre dans l'hyménée,
Prenez quelques grains de gaîté,
Pour régime toute l'année,
Quelques gros de fidélité.
Que chez vous l'indulgence ait place,
Passez-vous, pour votre bonheur,
L'un le sené, l'autre la casse,
C'est l'ordonnance du docteur.

CARMOUCHE.

*
* *

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

—

La femme est faite pour souffrir et l'homme pour être souffert. Dr GRELLETY.

—

Vers écrits sur un album par un membre de la Société contre l'abus du tabac :

Je méprise la femme qui prise,
Je prise la femme qui reprise.

—

Les gourmands qui adorent les noix et qui désirent en manger beaucoup dans les grands dîners n'ont qu'à dire le mot de Baudelaire pour en dégoûter les invités sensibles :

« Mon Dieu, que les noix ressemblent à des cervelles d'enfants ! »

Ça ne rate jamais.

—

Le médecin vraiment philosophe doit savoir gaiement supporter les douleurs de la vie... des autres.

—

Cueilli sur l'album d'un goutteux : Pendant la première moitié de notre vie, le vin nous monte à la tête ; pendant la seconde, il nous descend dans les jambes.

—

Ne buvez jamais trop de bière, vous finiriez par vous mettre dedans.

—

Les personnes que l'on a dans le nez sont précisément celles que l'on ne peut pas sentir.

—

La femme est comme certaines médecines, il est bon de l'agiter avant de s'en servir.

Pour épouser une doctoresse, il faut avoir bien envie de prendre médecine.

—

L'art vétérinaire est un travail de cheval.

—

Extrait de l'album d'un ambulancier :

« Mieux vaut panser un blessé qu'à sa belle-mère. » *(Le Carillon.)*

—

Sur le carnet d'un vieux viveur décavé :

« De toutes les poudres avec lesquelles on tue le plus d'hommes, c'est encore la poudre de riz. » Pierre Véron.

* * *

LE VIN EST UN BON REMÈDE

—

Je ne trouve en ma médecine
Simple qui soit plus excellent
Que la noble plante de vigne,
D'où le bon vin clairet provient.

Il n'y a, chez l'apothicaire,
De drogue que je prise mieux
Que ce bon vin, qui me fait faire
Le sang bon et l'esprit joyeux.

Qu'on ne m'apporte point de casse
Et qu'on ne coure au médecin :
De vin qu'on remplisse ma tasse,
Qui me voudra rendre bien sain !

En mon *recipe* (1) qu'on ordonne
Que je boiray vin d'Orléans :
La recette me sera bonne ;
Les médecins, honnestes gens.

Mais s'ils m'ordonnent de l'eau douce
Ou la tisanne simplement,
Sont gens qui veulent tout d'escousse (2)
Me faire mourir pourement (3).

Je ne veux ni laict, ni fruitage :
De ce, je ne suis point friand ;
Mais je vendrais mon héritage,
Pour avoir de ce vin riant.

Oh ! que c'est dure départie (4)
De ma bouche et de ce bon vin !
A tous ceux-là je porte envie,
Qui ont encor le verre plein !

Olivier BASSELIN.

* * *

L'ART DE LIRE

Un magistrat se plaignait un jour, à un médecin, d'une sciatique. Celui-ci, qui ne manquait pas d'esprit, lui demanda à brûle-pourpoint : « Sur quel jambe jugez-vous ? » Etonnement bien naturel du magistrat, qui finit cependant

(1) Autrefois toute ordonnance de médecin commençait par cet impératif latin : *Recipe* (Prenez). Aujourd'hui on l'écrit en abrégé par un R dont la seconde jambe est barrée : ℞.

(2) C'est-à-dire tout d'un coup, d'une seule fois.

(3) Pauvrement.

(4) Séparation.

par comprendre le sens de sa question et répondit qu'il avait l'habitude en effet de se tenir à l'audience s'appuyant presque toujours sur le côté gauche. Or, c'était précisément du même côté qu'il souffrait de sa sciatique. L'ordonnance du médecin, on le conçoit, fut facile à formuler.

« Jugez sur les deux jambes, dit-il à son client, et vous guérirez. »

Eh bien, il en est de même pour l'art de parler ou de lire. Si l'on se tient mal, on a beau être robuste, avoir une bonne voix, on se fatigue très vite.

LEGOUVÉ.

*
* *

COUPLETS

SUR LE MARIAGE D'UN JEUNE MÉDECIN

—

AIR du vaudeville d'*Arlequin musard.*

A LA MARIÉE

Enfin, d'un heureux hyménée
Tu viens donc de serrer les nœuds !
Lucile, te voir fortunée
Est le plus doux de tous mes vœux.
Ton époux avait la main sûre
Le jour qu'à ton cœur il frappa ;
Mais, amant, s'il fit la blessure,
Médecin, il la guérira.

AU MARIÉ

Aux saints devoirs de votre chaîne,
Soumettez-vous, jeune mari ;

Toujours, sans murmure et sans peine,
D'hymen comblez le vœu chéri.
Réparant, grâce à votre amie,
Des torts trop souvent répétés ;
Époux, sachez donner la vie
Que, médecin, vous nous ôtez.

DÉSAUGIERS.

*
* *

AU QUARTIER LATIN

Un étudiant en médecine emménage dans une maison du boulevard Saint-Michel, après être convenu avec le concierge de ne jamais introduire dans la maison ni crânes, ni ossements, ni pièces d'anatomie d'aucune sorte. Quelque temps se passe. Un beau jour, l'étudiant invite son pipelet à monter chez lui.

Le tire-cordon, croyant qu'il s'agit de simples réparations, suit sans défiance le carabin. Ce dernier tire un rideau :

— Un squelette complet ! s'écrie le visiteur, dont les cheveux se dressent déjà.

— Il est bien réussi, n'est-ce pas ? c'est moi qui l'ai travaillé en entier. C'était une femme superbe !

— Malheureux ! et nos conventions ?

— Ne craignez rien, je l'ai amenée vivante !

Le cerbère court encore.

(Nouvelle Lune.)

*
* *

MESSER GASTER

Digérez-vous ? Voilà l'affaire.
L'homme n'est rien, s'il ne digère :
Car sans cela, plaisirs et jeux
S'envolent au pays des fables.
L'esprit fait les mortels aimables,
Mais l'estomac fait les heureux.

DORAT.

*
* *

L'ÉMIGRÉ ET LE DENTISTE

Le marquis d'Aligre se présenta un matin, à Londres, avec une vieille perruque, enveloppé d'une mauvaise redingote, chez un célèbre dentiste, auquel il demanda de lui faire un râtelier postiche, le sien étant usé de manière à craindre de ne pouvoir bientôt plus s'en servir, et s'informa du prix qu'il mettait à cette opération.

— Vingt-cinq guinées, répondit le dentiste.

A ce mot, M. d'A... se met à gémir.

— Et où voulez-vous qu'un malheureux émigré français trouve cette somme ?

— Ah ! monsieur, vous êtes émigré et malheux ? reprit le dentiste ; alors c'est bien différent. Je sais ménager l'infortune, et dans ce cas-là je ne demande que mes déboursés, qui sont de trois guinées. Si cela vous convient, re-

venez dans huit jours, et ce que vous demandez sera fait.

M. d'A... accepte bien vite, et se retire très-content. Il est rencontré sur l'escalier par un homme qui montait chez le dentiste, et qui, en arrivant, dit à ce dernier :

— Vous venez de recevoir la visite d'un Français bien riche, M. le marquis d'A...

— Quoi! c'est le marquis d'A..., celui qui est sorti de France avec trois millions? Il m'a bien trompé : il s'est donné ici pour un malheureux émigré; mais je n'en serai pas la dupe. Il doit revenir dans huit jours, à cette heure-ci; trouvez-vous chez moi, et vous serez témoin d'une scène assez singulière.

M. d'A... ne manque pas en effet d'arriver au jour marqué. Le dentiste le reçoit fort poliment, lui fait voir son ouvrage qui était parfait, déchausse son ancien râtelier, le brise sur une table d'un coup de marteau, pour montrer combien il était mauvais, et avant de remplacer l'autre, lui dit :

— Vous vous rappelez sans doute nos conventions; je me fais toujours payer d'avance. Avez-vous apporté les vingt-cinq guinées?

— Mais nous ne sommes convenus que de trois.

— Oui, quand je croyais avoir à obliger un malheureux émigré; mais sachant que je parle à M. le marquis d'Aligre, qui est très opulent, j'espère qu'il ne sera pas moins juste, et je le

crois incapable d'abuser de ma bonne foi. Au surplus, monsieur le marquis, si cela ne vous convient pas, vous êtes le maître de reprendre votre ancien râtelier, et de vous adresser à quelque autre artiste.

*
* *

LE GLOUTON

—

A son souper un glouton,
Commande que l'on apprête
Pour lui seul un esturgeon.
Sans en laisser que la tête.
Il soupe; il crève. On y court;
On lui donne maints clystères.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
« Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu;
Et puisqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

La Fontaine.

*
* *

QUELQUES COMBLES

—

— *Le comble du crétinisme :* Aller demander au pharmacien de l'huile de ricin pour purger une hypothèque.

— *Le comble de la sensibilité auditive :* Entendre la voix du sang.

— *Le comble du mal de mer :* Vomir des injures.

— *Le comble de l'adresse, pour un aliéniste :* Soigner du papier timbré; *pour un oculiste :* opérer l'œil du bouillon.

— *Le comble de la chaleur :* Faire transpirer les secrets.

— *Le comble de la conscience pour un expéditionnaire en marchandises :* Se charger des transports au cerveau.

— *Le comble de la distraction :* Être enrhumé et moucher sa chandelle.

*
* *

LA MALADIE D'OCCASION

—

Les auteurs vont chercher midi à quatorze heures.
En fait d'histoires, croyez-m'en,
Les plus simples sont les meilleures.
On peut juger différemment;
Moi, je vous dis mon sentiment,
Et je pratique en conséquence;
Je n'aime pas trop de science,
Trop d'art non plus, ni trop d'esprit;
Beaucoup de vérité suffit :
Tout le surplus est faribole.
Mais à quoi rime ce discours ?
Suis-je un docteur chargé de cours
Pour vous faire si bien l'école ?
Mon goût n'est pas une raison ;
Que chacun conte à sa façon.

Je vous ai, malgré tout, glissé mon préambule;
Je me distrais, volontiers, en chemin,
A laisser tomber de ma main
Sentence, vieux dicton, réflexion, formule,
Belle moralité, tout mon bouquet enfin.
Même je vous dirai que le fond de l'histoire
Ne fut jamais pour moi que l'accessoire.
Qu'un mari trompe ou soit trompé,
Que Jean par Paul soit attrapé,
Qu'Anna se venge de Louise,
C'est l'éternel roman de l'humaine sottise.
Dès la création, prenez tout l'univers;
Toujours le pauvre hymen fut sujet à revers,
Et sans cesse la chose est mise
Tant en prose qu'en vers.
Il faut donc rajeunir ce thème trop antique
Si l'on désire encore allécher des lecteurs;
Nouveaux tours, nouveaux spectateurs;
Aussi, selon le cas, j'approuve, je critique,
Je raille, j'accuse, je plains.
Quelquefois même je conseille
Et, dans l'occasion, je vous coule à l'oreille
Des secrets plus ou moins malins.
Mais j'abuse un peu, je l'avoue.
Le moment est venu de pousser à la roue,
Et de vous apprendre comment
Le citoyen Renaud fut berné gentiment.

Renaud, par une nuit de glacial décembre,
Sans se faire annoncer, pénétra dans sa chambre...
Crime d'amour, on le sait bien,
Derrière lui ne laisse rien,
Pas un signe et pas une trace;
On ne trouve plus que la place.
S'il avait flairé cependant,
Il eût vite senti quelque odeur de galant.
L'ennemi n'avait eu, tant l'alerte fut prompte,
Que le temps d'emporter en bloc tout son paquet,
Les chausses d'une main, de l'autre le gilet.
A force d'embrasser, parbleu! le mari monte!

Jolibois, l'imprudent larron,
En hâte s'esquiva tout nu sur le balcon.
Le seul habillement fourni par la nature
N'est pas réchauffante fourrure,
Et, certe, avec bonheur il se fût enroulé
Dans son pardessus bien doublé.
Mais un gaz éclairait de tout près la façade!
Les passants, sur la balustrade,
Pouvaient le remarquer et crier : Au voleur!
Qui se sauve en chemise a l'air d'un malfaiteur;
Et pour cacher à tous ses étranges allures,
Il se ratatinait au fond des encoignures.
D'autre part, il faisait un froid sibérien :
Second danger pour le vaurien!
S'il ne gelait tout vif, la bronchite était sûre.
— « Ah! merci bien de l'aventure!
« Claquait-il dans ses dents, et finaude sera,
« Si je parviens à me tirer de là,
« La femme qui m'y reprendra! »

Comment fuir? par quel artifice?
Il fut aidé par sa complice.
Le patron commençait à dormir, quand Alice
Poussa des *mon Dieu!* des *hélas!*
S'agita des pieds et des bras,
Comme un malade à l'heure du trépas.
— « Renaud! Renaud! appela-t-elle,
« J'étouffe, je meurs, c'est fini!
« Demain tu n'auras plus d'Alice, mon ami! »
Elle se convulsait si fort que le mari
Plaignit abondamment la dolente femelle.
Sans doute, il s'étonna de ce mal si subit;
Mais il était humain, il se leva, partit,
Courut d'un médecin réveiller la sonnette.
Les maris ont du bon, malgré les médisants :
Ils servent toujours les galants.
L'amoureux, grâce à lui, put refaire toilette.
Je vous promets que Jolibois
Se passa volontiers de miroir cette fois,
Et de brosse, et de savonnette!

Il était déjà loin quand parut le docteur,
Homme grave comme un Socrate,
Pincé comme un législateur,
Pompeux de ventre et très haut sur cravate.
— « Madame, de quoi souffrez-vous ?
« Demanda-t-il en auscultant le pouls,
« Est-ce au cœur ou bien à la rate ?
« Est-ce à la tête ? est-ce au poumon ? »
« Il ne faut rien céler quand on veut guérison ? »
— « Ah ! monsieur, répondit finement la coquine,
« Il m'avait tout à coup pris un grand tremblement ;
« Il est calmé présentement,
« Et je n'ai plus besoin d'aucune médecine. »

C'était un heureux dénouement :
Alice guérissait sans nul médicament !
Pareil bonheur je vous souhaite.
La femme, le mari, l'amant,
Chacun des trois eut la venette ;
Et l'un comme l'autre, à la fin,
Fut content, sauf le médecin,
Qui dut reboucler sa lancette.
Permettez donc que je répète :
— « Vivent les maris complaisants !
« C'est par eux que toujours sont sauvés les galants. »

AUGUSTE SAULIÈRE (*Histoires conjugales*) (1).

*
* *

ECHO D'EXAMEN

—

LE PROFESSEUR. — Veuillez me signaler les différences entre le squelette de l'homme et celui de la femme?

(1) E. Dentu, éditeur

LE CANDIDAT. — Il y en a de très grandes au point de vue de la couleur des os.

LE PROFESSEUR. — Voyons cela.

LE CANDIDAT. — L'homme a les os blancs.

LE PROFSSSEUR. — Très bien.

LE CANDIDAT. — La femme a des os verts.

LE PROFESSEUR, *bondissant.* — Et l'Auvergnat?

LE CANDIDAT. — Des os verts peints.

*
* *

RAISONNEMENT D'UN GOUTTEUX

—

Sur peine de la goutte, un médecin m'ordonne
De quitter l'usage du vin.
Mais loin de renoncer à ce jus divin,
J'achève de vuider ma tonne,
Laquais, vite à grands flots, remplis-moi ce cristal :
Si le vin engendre la goutte,
Boire jusqu'à la lie est le secret sans doute
De tarir la source du mal.

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

—

Chez le peintre M...

— A dimanche, dit l'artiste en congédiant son modèle.

— Dimanche, monsieur, impossible.

— Ah! c'est juste, vous allez à la campagne. Hé bien, je paie double séance si vous venez.

— Impossible, parce que le dimanche, ma femme et moi, nous avons l'habitude d'aller voir grand-père, qui était modèle, comme mon père et moi.

— Ah! c'est très bien, la piété filiale, le respect des parents... Et votre grand-père exerce-t-il toujours?

— Pauvre cher homme! il ne pose plus comme autrefois... mais il rend encore de grands services à l'art, allez.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il est *squelette* au Muséum. (*Le Voltaire.*)

*
* *

Mlle Berthe s'est donné un coup terrible dans l'endroit le plus... charnu de sa grassouillette personne. Elle va consulter le docteur C...

— Est-ce que ça se verra, docteur?

— Ça dépendra de vous, mademoiselle.

*
* *

Cueilli dans un prospectus relatif à l'emploi d'un biberon nouveau modèle, dont l'inventeur espère d'excellents résultats :

« ... Lorsque l'enfant a fini de teter, il faut le dévisser soigneusement et le mettre dans un endroit frais, par exemple sous une fontaine. »

*
* *

Le Client. — Docteur, je suis un nègre très malade, j'ai les nerfs dans un état déplorable; je suis mélancolique.

Le Médecin. — Nègre et mélancolique? Alors vous devez voir tout fameusement *en noir*.

*
* *

Le docteur A..r, un de nos chirurgiens les plus éminents, est en proie, depuis quelque temps, à une sorte d'hypocondrie.

— C'est étonnant, disait-il l'autre jour à un ami, je suis toujours triste, je n'ai de goût rien... je n'éprouve même plus de plaisir couper un bras ou une jambe.

*
* *

On cause dans un café de la Cannebière des progrès de l'art de la rhinoplastie.

— Oui, mon cher, dit un des assistants, Tartarin, qui parle du nez, avait eu cet appendice coupé en Tunisie, et le docteur lui en a rajusté un. Seulement, c'est le nez d'un Arabe, de sorte qu'il parle turc!

*
* *

Avis au public, affiché à la porte d'un établissement de bains à X... Ville :

« ... Si c'est une femme qui est en danger de se noyer, on doit la saisir par ses vêtements et non par ses cheveux, qui se détachent généralement. »

*
* *

Un ancien chirurgien militaire, qui est rentré dans le civil, disait dernièrement à un de ses malades, au moment de l'operer :

« Oh ! ce n'est pas pour dire, mais je ne voudrais pas être à votre place pour cinquante mille francs ! »

*
* *

Un médecin *des morts,* rentrant chez lui après une fructueuse journée :

— Bonne réussite aujourd'hui, ma chère femme, si tu nous faisais un petit plat sucré?...

(*Le Petit Moniteur de la Médecine.*)

*
* *

CONCOURS DE L'INTERNAT (1)

—

Air : *Le roi d'Yvetot.*

Oui, c'en est fait, je suis reçu;
Mon étoile l'emporte,
Et Dubost a pour moi conçu
L'estime la plus forte.
La fortune enfin me sourit :
Me v'là d'venu son favori
Chéri.
Ah ! ah ! ah ! ah ! oh ! oh ! oh ! oh !
Respect à l'interne nouveau
Oh ! oh !

(1) Pot-pourri chanté au banquet de l'Internat en médecine, le 2 mars 1855.

AIR : *Toto carabo.*

Faut que j'vous cont' l'histoire
Du temps que j'ai passé,
Tracassé
Du désir de la gloire,
Et me disant : jamais
Désormais,
Jamais je n'arri... (*bis*)
Jamais je n'arriv'rai.
Oh ! qu'c'est donc bon (*bis*)
D'être débarrassé.

AIR de *Jenny l'ouvrière.*

Voyez là-haut cet hôpital antique,
Où les blessés à l'envi vont guérir;
Chaque matin une voitur' publique
M'y transportait sur l'aile du zéphir.
Le conducteur disait d'une voix fière :
« C'est un docteur content de peu;
Il pourrait bien être illustre, et préfère
Cochin à l'Hô... à l'Hôtel-Dieu. »

AIR d'*Aristippe.*

Il me fallut quitter cette Capoue,
L'heure fatale avait enfin sonné.
Le cerveau vide, et les pieds dans la boue,
Vers le PARVIS je m'suis acheminé ;
Sur le trottoir ondulait une masse
De jeunes gens qui mangeaient des marrons ;
Je leur criai : « Je viens prendre ma place,
Vieux candidat, respectez mes chevrons. » (*bis*)

AIR : *Larifla, fla, fla.*

Nous arrivons d'abord dans un amphithéâtre
Où l'on ne vit jamais le marbre ni l'albâtre.
Sept juges composaient le docte tribunal ;
Dubost au milieu d'eux brillait comme un fanal.
Lari fla fla, etc.

Air de *Récitatif.*

« Approchez, mes enfants ; cette heure est solennelle,
Qui vous assemble ici sous ma main paternelle, »
S'est écrié Dubost, de sa voix de fausset ;
Puis il ajoute encore, en ouvrant son carnet :

Air : *En Secrétaire irréprochable.*

« En secrétaire irréprochable,
Avant qu'l'appel commence ici,
Je dépose sur cette table
Les six questions du jury.
A son tour chacun doit répondre
Et puis descendre sur ces bancs ;
C'est l'seul moyen d'n'pas confondre
Les présents avec les absents. »

Air de *Roger Bontemps.*

Pour la première épreuve
On tir' la question.
Elle est de Maisonneuve :
Quell' bénédiction !
On donn' la surveillance
A Monsieur Désormeaux.
Gai ! montrons not' science
Sur la structur' des os.

Air : *La Marseillaise.*

Robuste espoir de la méd'cine,
Le jour de gloire est arrivé ;
Il faut invoquer Mnémosyne.
Que l'*Périoste* soit enl'vé ; (*bis*)
De la *Nécrose*, avec prudence,
Dites la cause et les effets ;
Je vous garantis le succès,
Car vous s'rez tous en récompense.

Internes, citoyens !
Récitez Nélaton.
Allez, allons !
N'oubliez pas vot' nom ni vot' prénom,
Nom de nom !

Air : *La Lorette* (nadaud).

Mais voici l'heure,
Dans leur demeure,
De relancer les membres du jury.
Je dois remettre
Un' petit' lettre
A ce Monsieur joufflu, gras et fleuri.

Je sonne, on ouvre, et quel effroi m'agite !
Dans le salon je vois vingt candidats,
Tous, comme moi, venus faire visite,
Et tous portant loyaux certificats.
Mais chez un autre,
En bon apôtre,
Dans un *coupé* j'arrive le premier.
Il est sévère,
Comment lui plaire ?
De compliments je m'en vais l'ennuyer.

« C'est vous, monsieur, qui voulez être interne ?
Travaillez donc, et vous serez heureux ;
J'ai fait ainsi, lors que j'étais externe ;
Car la faveur est sans prix à mes yeux. »
Puis il m'indique,
D'un air tragique,
Sans se lever, la porte et l'escalier.
Un autre, affable,
D'un air aimable,
Fort poliment m'invite à m'expliquer.

« Bonjour, Monsieur ; j'aime votre figure,
Vous me plaisez, et je vous pousserais,

Mais j'dois voter pour la candidature
D'un concurrent qui me touche de près. »
De guerre lasse,
Je quitte la place,
En maudissant et juges et concours;
Car, en voiture,
Je vous le jure,
J'ai dépensé l'argent de trente jours.

Air : *A boire ! à boire ! à boire !*

« Silenc' silenc' silence,
C'est la lectur' qui commence, »
Disent les jug's, « nous écoutons;
Les meilleurs points pour les plus longs! »

Air : *Au clair de la Lune.*

« Au clair de la lampe,
On n'y voit plus clair ;
Il faut qu'j' décampe
Et me pouss' de l'air, »
Disait chaque membre,
Quand six heur's sonnait.
On quittait la chambre,
Et chacun dînait.

Air : *Malbrough s'en va t'en guerre.*

La lectur' terminée,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
La lectur' terminée,
Il s'agit de parler. (*ter*)

Dans une salle basse
On fourr' les candidats. (*ter*)

J'ai lu dans *Monsieur* Dante
Les supplic's de l'enfer;

Les tortur's qu'on y endure,
Auprès ne sont qu'un jeu.

Le candidat s'avance,
Tenant sa montr' d'un' main,

Tenant d'un' main sa montre.
De l'autre son papier.

« Vous avez la parole, »
Lui dit le président.

A la première phrase,
Il lui faut s'arrêter...

Au bout de dix minutes,
La parole lui r'vient.

Un autre lui succède.
Et c'est toujours ainsi.

Air : *Le Fleuve de la Vie.*

Un jug' qui dormait d'un bon somme,
Tout à coup s'éveille surpris :
« Ce candidat, dit-il, m'assomme ;
Pour être just' j'lui marque *six*.
Tout marche vraiment à merveille,
On est content de nos travaux ;
Mais il faut que je dis' deux mots
Au secrétaire qui sommeille : » (*bis*)

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

« Monsieur Dubost, il est bientôt six heures ;
Pour ces messieurs, c'est l'instant de diner.
Songez-y donc, pour gagner nos demeures
Il faut du temps, nos cochers vont grogner.
Donnez-nous vite un jeton de présence :
Ventre affamé ne jugea jamais bien ;
Monsieur Dubost, un peu de complaisance,
Pour le Jury montrez-vous bon chrétien. » (*bis*)

AIR : *Il pleut, il pleut, Bergère.*

Au bout de chaqu' séance,
Montaient jusques aux cieux
Les cris de r'connaissance
Des candidats heureux,
Tandis qu'ceux qu'la fortune
Frappait injustement,
Montraient, pleins de rancune,
Le poing au firmament.

AIR de *la Petite Gouvernante.*

Je pourrais bien raconter les souffrances
Et les tourments de tous les candidats.
Chanter le jour si beau des récompenses
Pour les vainqueurs dans ces nobles combats;
Mais le récit de cette autre Iliade
Exigerait et des jours et des nuits.
Le bon Homère en tomberait malade.
Et *Virgilius* ne l'eût pas entrepris (*bis*).

Dr Émile TILLOT.

*
* *

SAIGNÉE ACCIDENTELLE

Un barbier maladroit avait coupé, en le rasant, M. de la Mothe, évêque d'Amiens. Il s'en allait confus après avoir reçu son payement. M. d'Amiens, ne s'étant aperçu qu'à ce moment de la maladresse du frater, le fit rappeler, et, lui donnant une nouvelle pièce de monnaie :
— Mon cher, lui dit-il, je ne vous avais payé que pour la barbe, voici pour la saignée.

Le barbier, voulut s'excuser sur ce que le rasoir avait rencontré un bouton :

— Je vous entends, reprit l'évêque ; vous n'avez pas voulu que le bouton fût sans boutonnière.

(L'Esprit de tout le monde.)

*
* *

COUPLETS

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DU DOCTEUR BOURDOIS

—

Air du *Verre*.

Chantons, célébrons tous en chœur
Le jour qui donna la naissance
A l'ami dont l'art bienfaiteur
De l'homme assure l'existence.
Pour Bourdois, dans ces doux instants,
Quels vœux doivent être les nôtres ?
Ah ! c'est qu'il vive aussi longtemps
Qu'il sait faire vivre les autres.

Par un effet miraculeux,
Les clients que Bourdois visite,
Presque morts quand il vient chez eux,
Sont bons vivants quand il les quitte.
C'est que ce riant médecin,
Né dans la saison de la treille,
Sert ses pilules en raisin,
Et ses tisanes en bouteille.

Et comment craindre pour son sort
Avec un joyeux Esculape

Qui semble défier la mort
Que jamais elle vous attrape?
Offrant, d'un air toujours content,
Vin blanc ou médecine noire,
Qu'on soit malade ou bien portant,
Son premier mot, c'est : « Il faut boire. »

Amis, si Bourdois seul devait
Fournir aux Parques leur pâture;
Le cher trio bientôt aurait
Les dents fort longues, je vous jure.
Ah! puissé-je comme aujourd'hui
Passer tous les jours de ma vie,
Puisqu'on ne peut mourir chez lui
Ni de faim, ni de maladie!

DÉSAUGIERS.

*
* *

L'ADMINISTRATION
QUE L'EUROPE NOUS ENVIE

Un des honorables médecins de Dourdan fut chargé, il y a quelques mois, sur commission rogatoire, de visiter deux nourrissons placés chez une femme domiciliée à Breuillet. Cette femme était accusée de contravention à la loi du 23 décembre 1874.

Le docteur se rendit au lieu indiqué, et toucha 7 francs 50 centimes pour ce déplacement de 3 myriamètres. Notre confrère avait empoché ses 7 francs 50 avec la conviction du devoir accompli et n'y pensait plus. Ah! bien oui, il ne savait pas, le malheureux, ce qui l'attendait.

Un ou deux mois après, un employé du ministère s'aperçut, en feuilletant ses paperasses pour occuper son temps, que la localité en question n'est qu'à 13 kilomètres de Dourdan ; on avait donc payé le docteur sur le pied de 3 myriamètres, tandis qu'il n'y avait en réalité que 2 myriamètres 1/2 ; on lui avait versé 7 francs 50, au lieu de 6 francs 25 (article 92 du décret de 1811).

Grands dieux ! quel malheur pour notre pays ! lui faire perdre 1 franc 25 centimes ! Vite, un pli ministériel au chef du parquet de Versailles, qui expédie à son tour un second pli au procureur de la République de Rambouillet, lequel en expédie un troisième au juge de paix de Dourdan, qui, à son tour, mande en toute hâte le docteur.

Celui-ci arrive sans se douter du malheur qui l'attend, et bientôt il apprend avec stupeur que la France lui réclame 25 sous perçus en trop pour les 6 lieues et demie qu'il a parcourues dans le but d'être utile à deux petits êtres abandonnés.

Ce serait d'un haut comique si ce n'était pas si triste, et si l'existence de malheureux enfants n'était pas en jeu.

D[r] E. Barré. (*L'Hygiène pratique.*)

*
* *

TURCARET

Mons Turcaret, chez certaine Vénus,
Fut payé net ; il eut, pour ses écus,

Tout le présent que nous légua Christophe.
Mons Turcaret, qui n'est brin philosophe,
Désespéré, maudissait maint docteur,
Du fer tranchant menaçant son honneur.
Voyez Linceul, c'est l'aigle de la ville,
Lui dit quelqu'un, témoin de sa douleur.
Cet autre arrive. — Hé! bonjour homme habile!
Regardez-le;... trouvez-vous du danger,
Dites? J'ai vu vos *fratres* à la file:
Tous sont d'avis qu'il le faut abréger!...
— Ah! les bourreaux! ce n'est pas nécessaire!
— Bon; grand merci, mon cher monsieur Linceul.
Dites-moi donc; eh bien! que faut-il faire?
— Rien; dans deux jours il tombera tout seul.

Félix NOGARET.

*
* *

LETTRE D'UNE RHUMATISANTE

—

. . . Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus de la convalescence, et vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne le plus de belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? Jetez-vous votre langue aux chiens? C'est un rhumatisme. Un rhumatisme est la chose du monde la plus douloureuse et la plus ennuyeuse. Si jamais je m'égare du régime que je dois suivre, il n'y

aura qu'à me crier : rhumatisme ! pour me faire rentrer dans le devoir.

M^me DE SÉVIGNÉ.

*
* *

LE CURÉ BORGNE

Par trop lamper, un curé de Bourgogne,
De son pauvre œil se trouvait déferré.
Un docteur vint : « Voici de la besogne
Pour plus d'un jour. — Je patienterai.
— Ça vous boirez. — Eh bien ! soit, je boirai...
— Quatre grands mois...— Plutôt douze, mon maître.
Cette tisane... — A moi? reprit le prêtre.
Vade retro : guérir par le poison !
Non, par ma foi, perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison. »

GRÉCOURT.

*
* *

QUELQUES MOTS

SUR LES PHARMACIENS

Généralement on n'admire pas assez l'influence des noms sur la destinée des hommes. Voyez plutôt le pharmacien ! — Tant qu'il s'est tout simplement appelé apothicaire, ses fonctions ont été assez peu relevées, et sa position sociale était à la hauteur de ses fonctions. — Eh bien ! du

moment où il s'est paré du nom de *pharmacien*, tout a été changé pour lui comme par miracle, — et il faut qu'il soit bien maladroit et bien peu charlatan pour ne pas se retirer au bout de dix ou douze ans d'exercice avec douze bonnes mille livres de rente gagnées à l'aide d'une pâte ou d'un sirop quelconque, — mais *breveté* du gouvernement! Du temps de Molière, l'apothicaire ne se faisait une petite fortune qu'après trente ans d'exercice, — et quel exercice, bon Dieu! Il est une mode qui s'est établie dans tous les magasins parisiens, — c'est la *spécialité*.

Les boutiques des apothicaires, — pardon! des pharmaciens, — ont aussi promptement adopté cette méthode, et aujourd'hui chacun de ces industriels a la spécialité d'un spécifique unique, magnifique... et très cher.

L'un ne tient que des millions de milliasses de pois à cautère, — l'autre s'est réservé la spécialité des mâchoires, et ne débite que de petits flacons inventés pour les maux de dents, ou un aliment engraissant. Celui-ci fait concurrence à la manufacture de tabac du Gros-Caillou, et ne vend que des cigares médicinaux destinés à guérir les rhumes de cerveau, ou une eau merveilleuse à l'aide de laquelle on peut se conserver à perpétuité, après sa mort. Celui-là enfin ne tient que des brosses électromagnétiques dont l'usage enlève subitement les rhumatismes et la peau. Mais la véritable spécialité de deux ou trois cents pharmaciens parisiens consiste sur-

tout à créer quelque nouvelle pâte pectorale. On s'est beaucoup lamenté dans le temps sur la position déplorable de l'âne de Buridan, qui, placé entre deux boisseaux d'avoine, ne savait auquel donner la préférence ; mais la position de l'homme enrhumé, placé entre trois cents apothicaires pectoraux qui tous lui vantent leurs marchandises, est bien plus déplorable encore. Ces industriels gagnent des monceaux d'or ; auprès d'eux les banquiers ne sont que de très petits garçons, et les agents de change, des Savoyards. Une légère grippe suffit pour donner cent mille francs de rente au pharmacien qui sait exploiter la circonstance avec tant soit peu d'esprit. En effet, pour trois mille francs on a tout un chantier de petits cotrets de bois de réglisse, et, pour obtenir la pâte et les cent mille francs désirés, il suffit d'allier cette réglisse à... un nom ronflant. Voilà aujourd'hui la seule chose difficile, c'est de trouver un nom. On a exploité déjà jusqu'à satiété le nom du mou de veau, du colimaçon, de M. Regnauld aîné, et tous les autres noms plus ou moins balsamiques. Il n'est pas jusqu'au caoutchouc qui ne se soit prêté à la plaisanterie pectorale : on a dit que, combiné avec un peu de réglisse, le caoutchouc fait des tablettes économiques qui peuvent être sucées à perpétuité. Or, vous conviendrez avec moi que, si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas non plus faire de mal. Est-il beaucoup de drogues dont il soit permis de faire le même

éloge? Après le cœur du crocodile, d'une belle-mère, et du propriétaire parisien, il n'est pas de cœur plus dur, plus féroce que celui de l'inventeur de pâte pectorale! Cet homme, qui du reste est excellent père de famille et qui vendrait ses culottes pour acheter un polichinelle à son petit garçon, n'adresse des prières au ciel, soir et matin, que pour lui insinuer de faire attraper à tous les mortels une foule d'intranspirations, de rhumes et de coqueluches! Cet homme barbare court ouvrir sa fenêtre en se levant, après avoir eu toutefois la précaution de s'entortiller dans une bonne robe de chambre bien ouatée; et, consultant l'horizon, il se frotte les mains avec joie quand il voit que le vent vient du Nord, et que le baromètre dirige son aiguille vers le temps des fluxions de poitrine. A l'époque du dégel, quand les rues de Paris ressemblent exactement aux canaux de Venise, moins les flots bleus et les gondoles, notre homme bénit le nom du préfet de police. Au printemps, à cette époque charmante où florissent les giboulées, il les voit fondre sur les Parisiens avec un plaisir sans égal. Cette giboulée est pour lui une manne céleste. — Il prépare trois cents petites boîtes pectorales. Et en 1840, lors des funérailles de l'Empereur, le marchand de pâte pectorale, la tête couverte d'une excellente perruque, suivait partout le cortège en criant : *Chapeau bas!* — Dans chaque tête découverte, notre calculateur voyait le débit assuré d'au moins quinze boîtes

de pâte d'*escargot :* animal qui, comme chacun le sait, possède une coquille excessivement balsamique, lorsqu'on la fait infuser convenablement... dans la quatrième page des journaux!

L'inventeur de la pâte pectorale serait un homme parfaitement heureux s'il ne lui fallait pas continuellement lutter avec ses rivaux; car, bien que tous les hommes soient frères, les pharmaciens sont cependant bien loin d'être cousins. Ils emploient toute la force de leurs poumons balsamifiés à se dire continuellement des choses désagréables et à dénigrer leurs drogues mutuelles. A peine l'un a-t-il dépensé trente mille misérables francs d'annonces pour établir convenablement dans la société la nouvelle pâte du *lézard*, pâte éminemment amie de l'homme, qu'un rival dépense, le lendemain, quarante mille francs pour arracher le lézard du piédestal qu'on lui a dressé, pour prouver que ledit lézard n'est qu'un intrigant qui a volé sa réputation d'ami de l'homme, et que la seule véritable amie de l'homme est la limace.

Mais, hélas! la limace elle-même ne jouit pas longtemps de son triomphe; le surlendemain un audacieux coléoptère vient se dérouler à l'admiration du public, et le cloporte prouve dans ces mêmes journaux que lui seul possède une qualité qui s'est transmise de père en fils depuis la création du monde et des pâtes pectorales; que lui seul facilite l'expectoration de tout un chacun, calme la toux, guérit les maux de

nerfs, arrête les engelures et fait couper les rasoirs.

LOUIS HUART.

*
* *

A UN AMI MALADE

—

Vous demandez une ordonnance
Pour votre estomac ausculté
Par les rois de la Faculté :
Les formules en abondance,
Vont pleuvoir, mais le plus savant
Peut-il rendre santé complète ?
Et peut-il garantir souvent
Une digestion parfaite ?
Si la médecine est un art,
Qui tous les jours marche et progresse,
Quelquefois de ce monde on part
Grâce à ses soins ; notre sagesse
Est bornée... et l'art l'est aussi !
Le remède est la patience,
L'éloignement de tout souci
Et la foi dans la Providence !
« Pourvu que notre corps soit sain,
« Oui, la recette la plus sûre,
« Me disait un grand médecin,
« C'est le temps et c'est la nature ! »

Mon cher ami, vous guérirez,
N'ayez donc pas l'âme abattue,
Et, bien loin que le mal vous tue,
Ce sera vous qui le tuerez !

H. DE SAINT-ALBIN.

*
* *

GENDRES ET BELLES-MÈRES

—

Une belle-mère presse son gendre de prendre une potion :

— Que je sois pendue si cela ne vous fait pas de bien, dit-elle.

— Avalez toujours, fait alors le médecin (un homme marié), quoi qu'il arrive, vous y gagnerez !

—

— Mais vous êtes fou ! vous louez une maison de campagne juste du côté où l'on vient de fonder un hospice de varioleux !

— Que vous êtes naïf, mon ami, ce n'est pas pour moi, c'est pour ma belle-mère !

—

Un monsieur entre chez un pharmacien :

— Avez-vous de la pilocarpine?

— Oui, monsieur. Combien vous en faut-il?

— Une forte dose.

— Vous avez un chien enragé?

Le Monsieur (d'un air sournois) : — Oh ! ce n'est pas un chien.

— Mais alors...

— C'est pour ma belle-mère !

Le gendre de Mme R... est sérieusement malade, et naturellement Mme R... ne veut absolument conserver aucun doute sur la fin prochaine de son gendre.

— Je suis allée la voir tantôt, disait Mme F..., et j'y suis restée assez longtemps; que voulez-vous? il faut bien la préparer à l'idée que son gendre peut en guérir!

*
* *

CHANSON DE TABLE

Amis, mettons-nous en train,
Livrons-nous à la folie;
Pour étourdir le chagrin,
Rien de tel qu'un gai refrain.

Oui, dira quelque malin,
Lisant cette chansonnette:
Quoi! de mauvais médecin
Il s'est fait méchant poète.

Patience! son tour viendra,
Car la joie est bien changeante;
Aujourd'hui c'est moi qui chante,
Lui demain qui dansera.

Quand de champagne et bordeaux
J'avale force rasades,
J'entends dire à des badauds:
Ah! que je plains ses malades!

Si je bois, c'est pour leur bien,
Et n'allez pas en médire,
Car Bacchus bien mieux m'inspire
Qu'Hippocrate et Galien.

Comme moi de votre sein
Chassez ce qui vous attriste;
Je suis triste médecin,
Mais non pas médecin triste.

Oui, je suis un bon vivant,
A mes malades je défie
De pouvoir en dire autant,
Ils sont tous à l'agonie.

Vous servez l'humanité,
N'ayez donc pas un air sombre,
Vos malades, dans l'été,
Par vos soins sont mis à l'ombre.

Oui, notre état est brillant
Nous avons, chose inouïe,
Comme les rois d'Orient,
Droit de mort et droit de vie.

Nous qui donnons le trépas,
Pour nous soyons moins sévères;
Vous le savez, chers confrères,
Les loups ne se mangent pas.

Dr RENÉ MOREL.

*
* *

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

—

On ne doit prêter d'argent que par petites

sommes, parce qu'il fait comme l'émétique, il ne se *rend* pas à hautes doses.

—

Il vaut mieux perdre une épouse
Qu'une jambe ou bien un bras.
Quand on perd une femme on en retrouve douze,
Mais un membre perdu ne se retrouve pas.

—

Si j'avais été médecin avec diplôme, j'aurais d'abord fait une bonne monographie de l'obésité ; j'aurais ensuite établi mon empire dans ce recoin de la science, et j'aurais eu le double avantage d'avoir pour malades les gens qui se portent le mieux, et d'être journellement assiégé par la plus jolie moitié du genre humain ; car, avoir une juste portion d'embonpoint, ni trop ni peu, est pour les femmes l'étude de toute leur vie. BRILLAT-SAVARIN.

—

J'aime mieux être un singe transformé qu'un Adam dégénéré. BROCA.

—

Il y a deux questions à examiner dans l'homœopathie : la théorie, qui est une ineptie, et la pratique, qui est une duperie.

—

La reconnaissance du malade pour le mé-

decin. Je connais cela. Ça fait partie de la maladie. Ça se déclare avec la fièvre, ça se calme dans la convalescence, la santé en guérit.

A. Vacquerie, (*Jean Baudry*).

—

Pour la santé trop de précaution,
Trop de soin, trop d'attention
Quelquefois nuisent à la vie;
Ce qu'on fait pour la prolonger
Souvent ne sert qu'à l'abréger.

Lebrun.

—

Les gynécologistes sont les spéculateurs du spéculum. Blandin.

—

La bourse du médecin doit être comme le tronc de l'église, où le riche dépose ce qu'il veut et le pauvre ce qu'il peut.

Bretonneau.

—

Se frotter les mains n'est pas toujours un signe de contentement; voyez plutôt les galeux.

—

On remarque souvent que les santés délicates se fortifient et se raffermissent en avançant dans la vie. C'est que dans la jeunesse les organisations délicates font *certaine chose* qui les aiguisent et les excite singulièrement. Plus tard,

quand *cette chose* ne se fait plus, ou se fait de moins en moins, la vie se décolore d'autant, mais la santé s'améliore. » SAINTE-BEUVE.

—

Pensée d'un bohème : Le plus court chemin d'un hôpital à un autre, c'est la littérature.

—

Ricord disait, à propos des préparations d'or que certains praticiens avaient substituées au mercure comme spécifique des affections vénériennes, que toutes choses égales d'ailleurs, elles produisaient de meilleurs résultats administrées du malade au médecin que du médecin au malade.

—

Voulez-vous vivre longtemps? Ayez un bon estomac et un mauvais cœur.

—

La petite vérole est la bataille de Waterloo des femmes. Le lendemain, elles connaissent ceux qui les aiment véritablement. BALZAC

—

En amour, comme en toutes choses, l'expérience est un médecin qui n'arrive jamais qu'après la maladie. Mme DE LA TOUR.

—

Toutes les têtes de mort ricanent. Si c'était de l'épitaphe qu'on leur a faite ? A. Bougeart.

—

Il faut prendre les choses comme elles viennent, — excepté les lavements trop chauds.

—

La canule de seringue est un petit pal hygiénique.

—

Les femmes donnent leurs appas à médiciner difficilement, mais à garçonner tant que l'on veut. Montaigne.

*
* *

LE DOCTEUR GRÉGOIRE

—

REFRAIN :

Quel plaisir!
Quel plaisir de boire
L'élixir
Du docteur Grégoire,
Du fameux docteur Grégoire.

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé.
Il n'a ni cordons, ni grades;
Il est détesté
De la Faculté;
Il guérit tous ses malades!

Ah ! le bon docteur !
Et le remède agréable !
C'est une liqueur
Qu'on peut même prendre à table

Quel plaisir, etc.

Il dit : Mes enfants,
Soyez bons vivants ;
Suivez bien mon ordonnance
C'est la bonne humeur
Qui fait le bonheur.
Voilà toute la science !
Votre corps va mal ?
Vite, prenez-moi ce verre.
Si c'est le moral ?
Buvez la bouteille entière !

Quel plaisir, etc.

Au pauvre ouvrier
Lassé du métier
Et qu'on veut mettre à la diète,
Il dit : Viens ici,
Tiens, prends-moi ceci !
C'est de l'or dans ta cassette !
Et quand il a bu
Le remède de Grégoire,
L'ouvrier fourbu
Se met à chanter victoire !

Quel plaisir, etc.

A qui voudrait voir
Tout le monde en noir,
Il met des lunettes roses.
Aux pauvres rimeurs
Qui fondaient en pleurs,
Il a fait chanter... des choses !...

Il a guéri plus:
Deux ou trois cents journalistes,
Cent mille cocus,
Et quatre socialistes!

Quel plaisir, etc.

Eh bien! la liqueur
De ce bon docteur
Est le jus d'une racine
Qui vient du Pérou,
De je ne sais où,
De Golconde ou de la Chine...
Non, c'est du raisin
Qui pousse dans la campagne,
Et qui fait du vin.
D'Argenteuil ou de Champagne!

Quel plaisir, etc.

G. NADAUD.

*
* *

ÉCHOS D'UN HOPITAL MILITAIRE

—

M. K..., commandant au 145e de ligne, est atteint d'un terrible mal de dents, il a la mâchoire en compote, des abcès, des bandages tout autour de la tête, enfin ce qui constitue un parfait malade.

Peu après la visite du major, un infirmier se présente avec des sangsues.

— Pour qui ces sacrées petites bêtes-là?

— Pour vous, mon commandant.

— Tiens, il ne me l'a pas dit!... Enfin, ça ne fait rien, allons-y!

Et voilà le malade qui ouvre la bouche.

— Pardon, mon commandant, fait l'infirmier embarrassé, pas là!...

Stupéfaction du commandant; cependant, comme il avait une bonne nature, il se laissa faire par l'infirmier persuasif.

Mais celui-ci revient bientôt effaré : il s'est trompé, les sangsues ont été prescrites au malade d'à côté; c'est un gargarisme qu'il faut pour le commandant.

— Ah! ma foi, dit celui-ci toujours couché sur le ventre, les sangsues y sont, qu'elles y restent.

*
* *

LE BOIS DE COUPE

J'étais très fatigué; j'avais passé deux nuits
A courir la campagne; au lit je m'étais mis
Et j'y dormais... à fond, depuis une heure à peine,
Quand on vint à sonner. — Par moments, c'est la veine,
On vient toutes les nuits. — Je passe un pantalon,
Tout de suite vais voir. Trouvant le temps trop long
Ou le froid par trop vif, le client carillonne
A réveiller un mort. — C'est absurde. — « Qui sonne ? »
— « C'est moi, Monsieur ! » — « Qui ? vous ! » — Monsieur me connait bien. »
— « Si je vous connaissais, je ne vous dirais rien ! »
— « C'est moi, Monsieur, c'est moi le fils à Délaïde
« Qui l'an dernier avait la fièvre xyphoïde ! »
— « Je me souviens. — Qui donc est malade chez vous ?»
— « Personne, Dieu merci, n'est malade chez nous. »

— « Personne? Et pourquoi donc, de façon indiscrète,
« Pendant la nuit, viens-tu te pendre à ma sonnette? »
— « On m'a dit de venir, et moi je suis venu. »
— « Qui t'a dit de venir? » — « C'est mon patron, Canu. »
— Canu!... mais quel Canu? » — « Monsieur sait bien
[sans doute,
« Canu! » — « De quel pays? » — « Canu sur cette route. »
— « Quelle route, animal? » — « La route de Beauvais.
« Faut venir à quand moi, c'est pressé! » . . .
. . . . J'arrivais

Trois quarts d'heure plus tard chez Canu de la route
Et j'entrais sur-le-champ. Canu buvait la goutte
En fumant une pipe, et sa femme ronflait
Sans s'occuper du tout d'un vieillard qui soufflait
Dans un coin, sur un lit. Près de lui je m'approche,
Pour lui tâter le pouls, je tire de ma poche
Ma montre, et prends le bras, — son artère battait
Si faiblement, ma foi, qu'à peine on la sentait;
Une sueur glacée inondait son visage,
Le vieillard à mesure haletait davantage,
Ses yeux étaient hagards, dans l'espace perdus;
Encore un peu de temps, il ne remua plus.

— « Qu'en dites-vous docteur? » — « Je ne vois rien à
[faire,
« C'est fini. Depuis quand souffrait-il, votre père? »
— « Depuis un mois. » — « Alors vous m'avez appelé
« Pour savoir si son compte est tout à fait réglé? »
— « Mais, Monsieur, tous les jours il a mangé la soupe.
« Dame, que voulez-vous? il est du bois de coupe,
« Il a quatre-vingts ans, mais je n'ai pas voulu
« Qu'on dise qu'il est mort sans que vous l'ayez vu. »
— « C'est sage. Et le notaire était venu? » — « Sans
[doute,
« Dès lundi! » — « Le curé? » — « Doit être sur la route! »

(*Journal de la Société de médecine de Caen.*)

*
* *

AU BACCALAURÉAT

—

Un jeune cancre passe son examen :
On en est à la philosophie.

L'Examinateur. — Veuillez, je vous prie, me dire ce que vous savez de Condillac ?

L'Élève (avec aplomb). — Condillac, monsieur, c'est l'inventeur d'une très bonne eau minérale qui porte son nom !

*
* *

LES HONORAIRES DU DOCTEUR

—

Jean Bonnin me devait deux cents et quelques francs
Pour les soins que j'avais donnés depuis dix ans
A sa famille. En vain mon serviteur, Cyrille,
Lui portait tous les ans une note inutile.
Bonnin ne bougeait pas. Ah ! quand un des enfants
Ou son vieux père étaient malades, de serments
Il n'était pas avare. En vain je lui rappelle,
Au sortir du danger, sa promesse nouvelle,
Et dis que j'ai besoin d'argent et qu'il m'en faut.
Les promesses pleuvaient, l'argent faisait défaut.

Au tribunal de paix, à la fin je l'appelle ;
Il accourt aussitôt : « A combien monte-t-elle, [que ça ? »
« Votre note ? » — « A deux cent douze francs. » — « Tant
— « Depuis dix ans ! » — «Combien de visites ? » — « Lisa,
« Pour sa part, en a six ; Florimond en a treize,
« Et le reste est pour vous et pour le père Blaise. »

— « Combien pour moi ? » — « Dix-huit pour vous. » —
[Dix-huit pour moi?
« Vous riez sûrement? » — « Je ris? » — « Oui-dà. » —
[« Pourquoi? »
— « Jamais vous n'avez mis, docteur, vous ni personne,
« La main sur mon cadavre. » — « Ah! » — « Ça vous
[étonne? »
— « Je suis donc un voleur à votre compte? » — «Non,
« Mais vous avez pu faire une erreur de nom,
« Cela s'est vu des fois! » — « Avez-vous souvenance
« D'un certain grand anthrax et de la grand'souffrance
« Que ledit vous causa pendant tout un long mois? »
— « Ah! c'est ma foi Dieu vrai que c'est vrai! Je vous vois
« M'enfonçant votre outil long de ça dans l'aisselle;
« J'ai crié que ma femme en perdait la cervelle.
« Ça m'a bien soulagé. » — « Vous l'avez oublié,
« Pourtant et vous disiez... » — « Oh! je n'ai pas nié
« Ma dette. » — « C'est trop fort, brisons là. » — « Votre
[compte
« Tout au juste. » — « Deux cent douze francs. »
[« Mais je compte
« Que vous allez m'ôter là-dessus?... » — « Pas un sou! »
— « Vous n'êtes point si dur. » — « Je cédai, j'étais fou
De compter encaisser les gros sous du bonhomme.

— « Je ne puis vous donner à nuit toute la somme. »
— «Comment?» — « J'ai dû payer dix mille francs de bien
« Que je viens d'acheter, il ne reste plus rien
« Quand on a contenté l'Etat et le notaire. »
— « Et moi, quand deviendrai-je aussi propriétaire? »
— «C'est pas les deux cents francs que je vous dois...?»
[« Eh non! »
« Mais si tous les ingrats pour moi qui suis trop bon
« M'apportaient à la fois ce qui reste en arrière,
« Je pourrais à mon tour d'un bon lopin de terre
« Devenir possesseur et paierais volontiers
« Et l'enregistrement et les petits deniers. »
— « Combien vous en gagnez de cet argent!!... » —
[« C'est drôle,
« J'aimerais mieux avoir dans ma poche une obole

« Que mille francs dehors ! » — « C'est votre faute aussi,
« Vous ne poussez jamais les gens assez. » — « Merci !
« Sur votre bon avis je règle ma conduite
« Et commence par vous : mon argent tout de suite. »
— « Cent francs à nuit. » — « Je veux tout. » — « Et [l'autre moitié
« Dans un mois. » — « Aujourd'hui. » — « Vingt jours, [ayez pitié,
« Monsieur, sommes-nous pas en pleine République ? »

L'argument me parut honnête et sans réplique
Et j'agis comme un sot ; j'accordai les vingt jours
A maître Jean Bonnin et..... je l'attends toujours !

Dr SPARADRAP.

*
* *

DIALOGUE D'IVROGNES

DEVANT LA VITRINE D'UN PHARMACIEN.

— Malheur ! Comprends-tu, Augusse, qu'il y ait des gens qui aillent dans ces boutiques-là plutôt que chez le marchand de vin ?

— Des propr'-à-rien !... Si pourtant... j'y ai entré une fois, dans une pharmacie.

— Toi ?

— Oui... un jour que j'étais paf..., en passant à travers le carreau. (*Le Charivari.*)

*
* *

LETTRE D'UN MARI A SA FEMME

Ma chère femme que j'adore,
Je vais te conter le bonheur
Que ton mari goûte au Mont-Dore
Par ordonnance du docteur.

Dès que la poétique aurore
Rougit le front du Capucin (1),
Il faut se lever au Mont-Dore,
Ainsi le veut le médecin.

Nous mettons un affreux costume,
Nos vêtements ne sont pas beaux;
Mais que veux-tu? C'est la coutume,
Il faut subir jusqu'aux sabots.

Fût-on crevé de haute gomme,
Chacun toujours s'y résigna.
On n'est point femme, on n'est point homme,
On n'est pas même Auvergnat.

C'est le moyen d'être fidèle;
Car, si nous sommes ainsi faits,
Femmes aussi dans la flanelle
Sont autant laides que nous laids.

A peine au sortir de sa couche,
Dans l'eau chaude on va se baigner,
On tend son échine à la douche,
C'est ainsi qu'il faut se soigner.

La douche est un nouveau supplice,
Le baigneur en est le bourreau.
Soit par oubli, soit par malice,
Il vous laisse périr sous l'eau.

La victime tempête et sonne,
Mais les garçons demeurent sourds.
A ce pauvre inondé, personne
Ne vient apporter de secours.

Tout nu l'on sort de sa guérite,
Un linge blanc sert de drapeau
Qu'en parlementaire on agite
Pour qu'enfin l'on arrête l'eau.

(1) Montagne du Mont-Dore.

Sorti de cette dure épreuve,
On court à l'aspiration,
Et dès les premiers pas on trouve
Une terrible émotion.

Dans ce nouvel enfer de Dante
On voit des ombres tournoyer,
Tristes dans leur démarche lente,
Semblant sur soi s'apitoyer.

Elles se traînent, tête basse,
Parcourant le cercle infernal,
Aspirant le brouillard qui passe
Au bruit d'un souffle caverna1.

Mais dans ce lieu d'horreur, le pire
C'est l'odeur qu'on sent s'exhaler,
Au bout d'un instant qu'on aspire
On n'aspire qu'à s'en aller.

Râlant et de plus en plus moite,
On hèle à grands cris les porteurs.
Vite on se blottit dans leur boîte,
Se croyant à bout de douleurs.

D'abord la chaise vous cahote,
L'aquilon bat moins les halliers,
Et l'on tressaute en cette hotte
En descendant les escaliers.

Heureux encor si d'aventure
Le plancher ne s'écroule pas !
Et si, traversant la voiture
On n'est point semé sous ses pas.

Enfin l'on regagne son gîte,
Soufflant, rendu, rouge ou pâli.
La servante se précipite,
Prête à bassiner votre lit.

J'aimerais mieux, mon adorée,
Tenir de toi cette chaleur.
Pour moi la chaleur préférée
Est celle qui vient du cœur.

Quant à la table, rien ne cloche
Hormis qu'on sert trop de poulet;
Surtout du poulet à la broche
Et trop souvent du riz au lait.

On nous donne aussi, par prudence,
Des pruneaux, moi ça me vexa.
Des pruneaux ! Quelle outrecuidance !
Les eaux suffiraient bien pour ça.

Les eaux, Dieu sait qu'on en consomme;
On en boit tout le long du jour,
Leur goût d'encre qui nous assomme
Ajoute au charme du séjour.

Il est pourtant une heure aimable,
Où, sans souci du traitement,
On peut, au sortir de la table,
Goûter enfin quelque agrément.

C'est l'heure de la causerie,
Où l'hôtel tenu par Bellon
Par le charme et la poésie,
Devient un ravissant salon.

Car il est doux en ces montagnes,
Loin du logis qu'on a laissé,
De retrouver en ses compagnes
Comme un doux écho du passé.

Tu n'es pas là, femme gentille,
Mais nul regret..., car ces tableaux
Me font plus aimer la famille
Et tu verras l'effet des eaux ! ! !

Telle est, ô femme que j'adore !
Toute la somme de bonheur
Que ton mari goûte au Mont-Dore
Par ordonnance du docteur.

H. DE LAPOMMERAY.

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

—

Une paysanne toute en larmes accoste le médecin, à sa sortie d'une maison où il vient d'être appelé pour un cas subit.

— Eh bien ! mon bon monsieur, c' pauvre Mathurin en réchappera-t-il ?

— Mais oui, mais oui.

— Ah ! tant mieux.

Et avec un soupir de soulagement :

— C'est que j' vas vous dire : je lui avions prêté, à c' matin, quinze francs sans reçu !

(*Le Grand Journal.*)

*
* *

Entendu jeudi dernier à la mairie du IIe arrondissement (service des vaccinations) :

— Quel âge a votre enfant, madame?

— Sept mois, monsieur le docteur

— Et celui-ci? ajoute le médecin en désignant la partie médiane de la mère fortement proéminente.

— Sept mois aussi, Monsieur, répond en riant la précoce multipare...

— Hum! hum! murmura entre ses dents M. F..., le sympathique et spirituel employé de M. Quentin, la mère rit de son arrondissement.

(*Moniteur de la Policlinique.*)

*
* *

Une de nos demi-mondaines le plus à la mode, Mlle F..., est très gravement atteinte de la petite vérole, et tout fait présumer qu'elle sera défigurée.

Comme on demandait hier de ses nouvelles au docteur M... qui lui prodigue ses soins :

— La pauvre petite! répondit le docteur, je ne crois pas que ses jours soient en danger, mais je désespère de ses nuits.

*
* *

Une annonce du *New-York Herald* :

Le docteur Babcack demande, *pour faire le malade guéri* dans son salon d'attente, un homme d'apparence robuste et de manières distinguées.

(*L'Hygiène pour tous.*)

*
* *

Calino, qui a un rhume assez opiniâtre, est allé consulter son médecin.

— Est-ce que votre père n'était pas phtisique?

Calino, le rassurant du geste :

— Non, Monsieur, il était... photographe.

*
* *

Un doux euphémisme d'enfant pour désigner une personne borgne :

— Tu sais bien, maman, la dame qui a un œil qui dort!

*
* *

Un directeur de spectacles rencontre un de ses amis et l'invite à venir voir ce qu'il fait chez lui :

— Mon cher, tu verras un géant d'une taille prodigieuse.

L'ami va, et dit au directeur :

— Hum! tu sais, je ne le trouve pas énorme, ton géant, avoue-le toi-même.

L'impresario braque sa lorgnette :

— En effet, aujourd'hui, c'est possible..... il n'est pas en train!

*
* *

Le docteur Albert Purgeraide a loué, avenue de l'Opéra, un appartement de 15,000 francs, et l'a fait meubler luxueusement par un des plus élégants tapissiers de Paris.

Mais, au jour de l'échéance, impossible de

payer la facture; le tapissier reprend ses meubles.

— Ah çà! demande un des clients de l'Esculape exproprié, pourquoi, diable! avez-vous fait tant de frais?

— Hélas! répond Albert Purgeraide, ce n'est pas ma faute, le choléra m'a fait faux bond.

D^r^ Garrullus.

*
* *

Dans la diligence allant des Ifs à Étretat, une seule croisée, celle du fond, est ouverte.

Un voyageur ouvrant celle qui est derrière lui :

— On étouffe, ici!

Deuxième Voyageur. — Oh! quel courant d'air! vous allez me faire prendre une fluxion de poitrine.

Premier Voyageur. — Eh! monsieur, votre fluxion de poitrine, vous ne l'aurez que dans deux ou trois jours; tandis que moi, je vais étouffer tout de suite!

*
* *

Un avocat, M^e^ O..., est affligé d'une superbe déviation de la colonne vertébrale.

Un jour qu'il plaidait une cause importante devant la Cour d'A..., il se vit injurier par la partie adverse, qui s'écria avec véhémence :

— Mais vous ne voyez pas, Monsieur le Pré-

sident, que cet avocat ne demande que *plaies et bosses!*

— Ah! par exemple! riposta Me O..., Dieu m'est témoin que je n'ai jamais demandé celle-là!

Et, du doigt, il fit voir son omoplate aux jurés ébahis.

*
* *

Un des membres de l'Académie de médecine garde la chambre depuis quelques jours, pris à la gorge par un rhume qui résiste à toutes les médications employées.

Un de ses amis, le docteur X..., dont le nom a été mis quelquefois en avant quand une vacance se produisait rue des Saints-Pères, lui écrivait l'autre jour pour s'informer de sa santé et lui demander la permission de l'aller voir.

— Écrivez-lui qu'il vienne, dit l'Académicien à son secrétaire : si je vais mieux, ça me fera plaisir de le voir; si je vais plus mal, ça lui fera peut-être plaisir, à lui.

*
* *

Voyant un rassemblement près la place de la Concorde, un monsieur s'approche pour demander ce que c'est.

On lui répond :

— C'est un individu qui vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie.

Et le monsieur s'éloignant :
— Encore une attaque nocturne !

*
* *

Maintenant que le choléra s'est de nouveau signalé à l'attention publique, chacun s'occupe des moyens de se préserver du fléau.

— Moi, disait hier Calino à un de ses amis, je ne crains pas le choléra.

— Qu'est-ce qui vous donne donc cette assurance ?

— C'est que j'ai la quarantaine.

(*Le Figaro.*)

*
* *

Quelqu'un disait devant Cham :

— Je ne sais comment faire pour arrêter ma toux.

Cham prononça gravement :

— Avalez des gendarmes !

*
* *

Une des clientes du docteur C..., médecin non moins facétieux que savant, lui disait un jour, d'un ton dolent :

— Ah! mon cher docteur, je souffre depuis le siège....

— Jusqu'où, ma pauvre amie ?

(*L'Événement.*)

*
* *

Le docteur X... est un Marseillais pur sang.

L'autre soir on causait des attaques nocturnes

— Moi, j'ai été attaqué une fois dans ma vie C'était à Capdenac, où j'avais toute la clientèl riche : quatre hommes, tout de noir vêtus, se jettent sur moi devant ma porte et me laissent pour mort sur le pavé. — La police les arrête... Vous ne devineriez jamais ce que c'était.

(*Vive curiosité dans l'auditoire.*)

— ... Une vengeance de croque-morts. Depuis mon arrivée dans la ville, leur métier était dans le marasme.

*
* *

CE QU'ON TROUVE DANS UN CORSET

IDYLLE ANATOMIQUE (1)

—

Ce qu'on trouve dans un corset
Est assez difficile à dire,
Surtout s'il faut être complet;
Tâchons cependant de l'écrire :

Une moitié de l'abdomen,
Une moitié de la poitrine,
C'est ce qu'un premier axamen
Nous montre dans cette machine.
Veut-on des détails? Détaillons :
Peau, graisse, os, vaisseaux lymphatiques,

(1) Ces vers sont d'un aliéné actuellement interné à l'asile de Blois, service de M. le docteur Doutrebente.

Artères, veines, ganglions,
Tubercules chez les phtisiques :
Tissu fibreux, tissu séreux,
Membranes, tendons, cartilages,
Des canaux où des corps gazeux
Circulent pour divers usages ;
Des liquides : au premier rang,
Avant la lymphe, avant la bile,
On doit nommer d'abord le sang
Qui naît incessamment du chyle ;
Moelle épinière et nerfs nombreux,
Les poumons par où l'on respire,
Le cœur, un simple muscle creux
Qui bat jusqu'à ce qu'on expire,
Le diaphragme, une cloison
Entre le ventre et la poitrine,
Et l'estomac que, sans raison,
Avec l'absinthe l'on ruine ;
Le foie et le gros intestin,
Le pancréas et puis la rate,
Sorte de réservoir sanguin,
Qui, dans la course, se dilate ;
Et, par derrière, les deux reins,
Filtres qui fonctionnent sans cesse ;
En haut, n'oublions pas les seins,
Autres filtres d'une autre espèce,
Qui, ne sécrétant pas toujours,
Deviennent glandes inutiles
Lorsque la phase des amours
S'épuise en des efforts stériles.

Ce qu on trouve dans un corset
N'était pas très facile à dire.
Je crois avoir été complet,
C'est pourquoi l'on va me maudire.

FLORIS,

Pensionnaire à Saint-Lazare

Section des incurables.

Post-scriptum. — Protestation. — Invocation.

Ils affirment que je suis fou !
J'avais un rat dans la cervelle,
Mais il est rentré dans son trou
Sans avoir besoin d'une échelle.
Saint Baudelaire, mon patron,
Tu sais que j'ai, dans un clystère
De lin, de mauve et d'amidon,
Absorbé l'âme de Molière ;
Si tu n'es pas un animal,
Tire-moi de cette boutique,
Et je te fais grand amiral,
De ma flotte de l'Atlantique.

F.

*
* *

QUELQUES COMBLES

— *Le comble de la timidité :* Une fois qu'on est entré dans le cabinet du docteur Ricord, ne plus oser exposer l'objet de sa visite.

— *Le comble de la surprise pour un boulanger :* Mettre au four sa pâte et en retirer un *pimphigus.*

— *Le comble de la satisfaction pour un bandagiste :* Manger des huîtres écloses sur un *banc d'âge.*

— *Le comble de la clémence présidentielle :* S'opposer à l'exécution d'une ordonnance de médecin.

— *Le comble de la stupéfaction pour une nourrice :* Trouver son scin... dans le calendrier.

— *Le comble de la vivisection :* Se mettre en quatre pour obliger quelqu'un.

— *Le comble de l'art pour un médecin :* Soigner l'écriture de ses ordonnances.

— *Le comble de la chance :* Trouver un médecin quand on en a besoin.

*
* *

LA SOURCE D'HIPPOCRÈNE

CHANSON COMPOSÉE

POUR LE BANQUET DE LA SOCIÉTÉ D'HYDROLOGIE

LE 19 AVRIL 1870

—

AIR : *Suzon sortant de son village.*

Vous qui savez quelles ressources
L'hydrologiste a sous la main,
Connaissez-vous toutes les sources
Qui méritent son examen?
Il en est une
Que la Fortune
Rendit illustre au sortir du griffon.
Elle s'échappe
En mince nappe,
Mais vaut pourtant qu'on l'étudie à fond.
Sans contredit elle est la reine
De milliers d'eaux qu'on peut citer,

Voilà pourquoi je veux chanter
La source d'Hippocrène. (*Bis.*)

Fort ancienne est son origine :
Certain jour de mauvaise humeur,
Pégase attendait, j'imagine,
Sur l'Hélicon quelque rimeur ;
Grattant la terre
Avec colère,
Soudain il voit sous son pied jaillir l'eau.
Dès lors la Source
A pris sa course,
Mais nul ne pense au précieux ruisseau ;
Quel possesseur d'une fontaine
Rapportant de gros intérêts,
Consentirait à fair' des frais
Pour capter Hippocrène ? (*Bis.*)

Vous pouvez fourbir vos cornues,
Vos alambics et vos matras ;
Quelles réactions connues
Pourront vous servir en ce cas ?
Vieux alchimistes,
Jeunes chimistes,
De vos creusets pesez les résidus.
Au spectroscope,
Au microscope,
Métaux et sels paraissent confondus.
Du doux Zéphir la tiède haleine
S'analyse plus aisément
Que l'insaisissable élément
Qui s'appelle Hippocrène. (*Bis.*)

Dans ses effets quelle puissance !
En y goûtant vous ressentez
De Phébus la douce influence
Avec ses pures voluptés.
Sous votre plume
Le feu s'allume,
Faisant jaillir de grands mots imagés.

Les vers scintillent,
Brillent, pétillent,
Petits et grands l'un sur l'autre étagés,
L'auteur en vogue qui nous traîne
Dans les égouts, hors de raison,
Devrait bien faire une saison
D'un an chez Hippocrène. (*Bis.*)

Cette fontaine merveilleuse
Ne s'utilise qu'en boisson;
A petits coups délicieuse,
Son excès trouble la raison.
On la transporte,
Même on l'exporte,
Mais seulement pour quelques amateurs;
Comme eau de table,
Rendant aimable,
Elle produit de brillants orateurs.
Sachant les effets qu'elle entraîne,
Je vois dans la *Société*
Que bien des membres ont goûté
La source d'Hippocrène. (*Bis.*)

Je crains que mon panégyrique
Bien tiède en faveur de cette eau,
Ne vous semble trop prosaïque,
Indigne du fameux ruisseau.
Qu'à ma parole
La troupe folle
Des Dieux garçons, protecteurs des banquets;
Que tout l'Olympe
Chez Brébant grimpe,
Pour présider notre joyeux congrès.
Des eaux pour honorer la reine,
Chantons la divine liqueur;
Et nous célébrerons en chœur
La source d'Hippocrène. (*Bis.*)

Dr E. Tillot.

*
* *

CHEZ UN SPÉCIALISTE

— Docteur, je suis mariée depuis deux ans et je n'ai pas encore d'enfants, quoique j'en désire beaucoup; je voudrais bien savoir si cela dépend de moi ou de mon mari?

— Madame n'a donc ni cousin ni ami?

*
* *

LES COMMANDEMENTS DU MÉDECIN

De grand matin te lèveras
Et sortiras pédestrement.

Les étages tu monteras
Et descendras péniblement.

Les malades visiteras
Et drogueras amplement;

Sans quoi, leur estime perdras,
Celle des potards mêmement.

De tes clients, tu ne tueras
Que les mauvais rapidement.

Une fois l'an, tu remettras
Tes notes ponctuellement.

Puis aussitôt tu recevras
Des reproches abondamment.

Mais tes fournisseurs tu devras
Acquitter intégralement.

De tes confrères tu diras
Le plus de mal adroitement.

A la nature attribueras
Tes échecs uniquement;

Et pour toi seul réserveras
Tous les succès modestement.

Parents, amis, négligeras
Et ta femme pareillement.

Car dehors la nuit passeras
Pour une couche fréquemment.

Courbaturé, tu rentreras
Et repartiras prestement.

Quant aux repas, tu les prendras
Si tu le peux et vivement.

Pour distractions entendras
Gémir sans cesse amèrement.

Les excréments inspecteras
Toujours méticuleusement.

D'autres odeurs respireras
Sans sourciller visiblement.

De la vermine amasseras
Plus que de rentes sûrement.

C'est ainsi que tu passeras
Tous tes jours agréablement.

Dr WITKOWSKI. (*Le Praticien.*)

*
* *

QUIPROQUO

Je pourrais nommer le très sympathique député à qui est advenue l'historiette suivante. Les Tallemant des Réaux de l'heure actuelle n'ont plus à raconter que des *Historiettes* de députés. Ce député, qui est médecin et médecin fort savant, ce qui ne se rencontre pas toujours, même parmi les docteurs de la Chambre, a ouvert à Paris un cabinet de consultations gratuites où les malades accourent, certains d'être bien traités. La foule est grande parfois. Le médecin va vite.

— Déshabillez-vous. Bien. Qu'est-ce que vous avez?

Il écrit rapidement son ordonnance.

— A un autre!

Tout dernièrement, dans la longue file de malades assiégeant son dispensaire, il voit arriver un homme jeune, d'apparence solide, qui, ayant entendu le mot d'ordre : « Déshabillez-vous », ne l'attend même pas et ôte jusqu'à sa chemise.

— Bien. Qu'est-ce que vous avez? demande alors le docteur.

— Moi, citoyen? Ce que j'ai? Mais je n'ai rien...

— Où souffrez-vous?

— Je ne souffre pas.

— Pourquoi vous êtes-vous déshabillé?

— Pour faire comme les autres!

— Et que diable venez-vous chercher ici?

— Mais, citoyen, je viens... vous apporter une requête. Je voudrais... je voudrais avoir un petit emploi dans les postes!

Le pauvre diable croyait qu'il se fallait dévêtir pour cela. J'en sais qui feraient pis. Mais ceux-là, tout au contraire, se déguiseraient volontiers devant ceux qu'ils viennent solliciter.

JULES CLARETIE.

*
* *

LA FEMME ET LA VACHE MALADES

—

Un rustre, sans se tourmenter,
Vit sa femme un jour s'aliter,
La pansant de discours pour toute médecine.
Quelques liards de sirop, songez! quelle ruine!
Elle mourut, on l'enterra.
Je ne sais si le veuf pleura:
Que valaient ses regrets après le *Libera?*
Qu'importait qu'il maudît sa fatale avarice?
Les larmes ne sont pas un coûteux sacrifice;
Et de la tête aux pieds se fût-il mis en deuil,
Le joli réconfort pour la femme au cercueil!

A quelque temps de là, le même homme eut sa vache
Sur la litière; l'animal
Ne dort, ni ne boit, ni ne mâche,
Mais beugle à plein gosier pour expliquer son mal.
Plus de lait! plus d'argent! Le maître se désole.

— « Qu'as-tu donc, lui dit-il, ma pauvre bestiole ?
« Il est des médecins pour vous
« Aussi bien qu'il en est pour nous ;
« Je querrai le vétérinaire,
« Il m'apprendra ce qu'il faut faire,
« Il te préparera de bonnes potions,
« Et, de nouveau, ma vache noire,
« Je te verrai manger et boire
« Et reprendre avec moi tes occupations. »
Moyennant quinze écus, le médecin des bêtes
Remit le ruminant sur pieds ;
Quinze vrais beaux écus, fraîchement monnayés,
Luisants sur toutes leurs facettes !
— « Tant pis ! tu les vaux bien, disait le paysan ;
« Tu les regagneras avant la fin de l'an.
« Et pour le même prix au marché, vendez-m'en,
« Oui, vendez-m'en de ces vachettes ! »

— « Hé ! hé ! le taquinaient les railleurs du hameau,
« Sans te questionner, comment verses-tu l'eau
« Dans ton seau ?
« Et pourquoi mieux soigner ta vache que ta femme ? »
— « Ah ! fit-il, moi je me comprends,
« Et votre étonnement m'étonne ;
« Les vaches coûtent trois cents francs,
« Tandis que, jarnidieu ! les femmes, on les donne ! »

AUGUSTE SAULIÈRE.

(*Histoires conjugales*) (1).

*
* *

AU QUARTIER BRÉDA

— Ah ! docteur, je ne suis pas bien !...

(1) E. Dentu, éditeur.

— Ça ne m'étonne pas; toujours en soupers, en parties fines...

Il faut absolument renoncer à cette vie de plaisirs qui vous tue !

— Oui ! mais alors, Docteur... pour vivre ?

*
* *

Même quartier

—

— Docteur, je suis restée couchée hier toute la journée.

— Je vous avais pourtant bien recommandé de ne pas faire d'imprudence.

*
* *

CHARADES MÉDICALES (1)

—

I

Je suis un nom Français, douze Latins j'enferme :
Eva, visa, vasi, vias, ave, velis,
Velas, lis, alvei, vales, levas, alis.
Je parais à vos yeux, devinez donc ce terme.

II

Mets quatre lettres à mon nom :
Chez toi, lecteur, est ma prison.
Si tu retranches la première,
Je ne suis plus qu'un franc oison.

(1) Voir les réponses à la fin du volume.

Mais n'effaçant que la dernière,
Qui me suit a toujours raison.

III

L'*un* se chante, l'*autre* se sème ;
Le *tout* cause au chef mal extrême.

IV

Je suis dans mon entier une cruelle bête,
Bien difficile à dompter.
Lecteur, veux-tu respirer?
Tranche mon col et ma tête.

V

Cherchez. Je suis médicinal,
Deux syllabes font ma structure;
La première offre un animal,
Et la seconde son armure.

VI

L'*un*, chéri de son maître, aime, craint, obéit.
L'*autre* aisément se voit, quand le rire domine,
Ivrogne, quelle triste mine!
Quand à l'oreille l'on te dit :
Bois le *tout* infusé, Bouvart te le prescrit.

VII

Des colombes jadis traînèrent le *premier*.
L'*autre* par son caquet fatigue les oreilles.
D'un ulcère profond pour atteindre au foyer,
Soulageant le blessé, l'*entière* fait merveille.

VIII

Dans les gouffres de l'*un* que de trésors perdus!
L'*autre* rend très célèbre un ami d'Esculape.
Parfois mon *tout* se voit sous les pieds de Vénus ;
Parfois on le députe, et leste qui l'attrape.

*
* *

CONSULTATION

POUR UNE JEUNE FILLE QUI A DU TEMPÉRAMENT

—

L'héritière de M. C..., notable commerçant, est en proie à un malaise singulier depuis qu'elle a entendu sonner ses vingt printemps.

Les parents de la jeune fille se perdent en conjectures.

Ils ont fait appel aux lumières d'un prince de la science, savant illustre, mais familier.

Le médecin interroge la malade sur des points de détail et arrive à lui poser cette question :

— Vos nuits sont bonnes ?

— Pas très bonnes.

— Vous avez des cauchemars ?

— Non... mais...

— Précisez !

— Je vois toujours la comète.

Le docteur répétant :

— Ah ! vous voyez toujours la comète !

Le prince de la science sourit et il glisse ces mots dans l'oreille du père :

— Mariez-la.

*
* *

LA SAUGE ET LE THÉ

—

On m'a conté qu'autrefois,
Au cap de Bonne-Espérance,

Un baril de thé chinois
Qu'on expédiait en France,
Où l'on estime tant chez les gens délicats,
Son parfum, qui du goût flatte, excite l'organe;
Fut jeté, par hasard, au bureau de la douane,
Près d'un ballot de sauge, herbe de nos climats
Dont à la Chine on fait grand cas.
Or, tandis qu'on pèse et qu'on jauge,
Que commis et marchands discutent les valeurs,
Le thé, s'adressant à la sauge,
Lui dit dans la langue des fleurs :
« Où vas-tu, d'où viens-tu, voisine?
— Je viens de France et vais en Chine.
On me méprise en mon pays;
Mais, là-bas, on connaît mon prix.
Délice des gourmets et chère à la science,
J'inspire au Chinois la gaieté,
Et, s'il est languissant, je lui rends la santé.
— Bon voyage, donc; bonne chance,
Lui répondit le thé, qui, crû dans le jardin
D'un docte et sage mandarin,
En avait conservé, sous sa feuille flétrie,
Un parfum de philosophie.
Moi, je vais en Europe; il est assez plaisant
Que l'un et l'autre ainsi nous changions de patrie.
Ainsi va le monde à présent :
Tout ce qui vient de loin d'abord semble un prodige;
On l'admire, on l'accueille avec empressement,
On le prône avec engouement,
Tandis qu'on dédaigne, on néglige
Ce qui vient du pays natal. »
Ce thé, pour un Chinois, ne raisonnait pas mal! »

YRIARTE.

*
* *

BON MOT DE CARLE VERNET

Le jour même où l'on sut à Paris la mort du

maréchal Lannes, qui avait eu la cuisse emportée, Désaugiers rencontrant Vernet, lui dit : « Allons, un calembour sur Lannes, et je donne l'exemple; s'il n'était pas mort de sa blessure, il n'aurait plus porté qu'un bas. — Monsieur, reprit Carle, j'ai souvent joué sur les mots de la langue française, jamais sur les maux de la France. »

*
* *

L'INFECTION DE L'ORGANISME

PAR LES FERMENTS ET LES MIASMES

Exposée en vers par le Dr Dupré, d'après les doctrines de F.-V. Raspail.

—

Quand j'ai peint la science en sa grande harmonie,
Debout sous mes regards se dressait un génie,
Un sublime vieillard au front majestueux,
Indépendant et fier, mais non présomptueux.
Autrefois j'avais vu cette figure austère,
De l'homme sur ses traits jugé le caractère;
Et dans mon souvenir ils sont encor tracés,
Jamais ils ne se sont de mon cœur effacés.
En ce temps-là, j'étais élève en médecine,
Je puisais la science en la grande officine
Que l'on nomme Paris; lui, maître, professait
En libre professeur : son nom retentissait
Déjà chez les savants; son verbe, clair, facile,
Retenait enchaîné l'auditoire docile.
Mais l'homme tout entier fascinait l'auditeur,
Aux yeux apparaissant comme un révélateur
Des secrets recélés au sein de la nature.
Il était imposant dans sa noble stature,
Tout reflétait enfin le savant inspiré.
Son visage était pâle et son œil azuré,

Ses cheveux étaient blonds et leurs boucles flottantes,
Tous ses traits dénonçaient ses ardeurs militantes,
Et droit était son corps et droit était son cœur;
Que de fois son regard fit courber son vainqueur!
Et, sur son vaste front, son front de révolté,
Lisez science, honneur, justice et liberté.
Il était pauvre alors, parfois dans la détresse,
De science il vivait : elle était son ivresse.
Son cours était gratuit, et, sans subvention,
L'élève le payait par son attention;
Et c'est nous, jeunes gens, amis de la science,
Qu'il veut initier à son expérience.
Il avait découvert avec un instrument
Par lui-même inventé, fort simple assurément
Et surtout peu coûteux, avec un microscope,
Les savants, ce jour-là, tombèrent en syncope,
Il avait découvert que l'être organisé
D'êtres bien plus petits n'est que le composé;
Si bien qu'au demeurant Samson et même Hercule
Furent, à leur début, faits d'une vésicule.
Or, sans le microscope, on ne pourrait savoir
Qu'il est maint animal que l'œil seul ne peut voir.
Microbe inoffensif, utile ou délétère,
Né d'un ferment premier qui jamais ne s'altère;
Le délétère sort de la putridité,
Il sort de la misère et de l'impureté,
Il vit sous l'équateur, même au pôle antarctique,
En la terre, dans l'air, dans le monde aquatique;
Sur la plante il s'abat, s'abat sur l'animal,
Et sa grande œuvre à lui n'est que l'œuvre du mal.
Mais, dit le professeur, l'homme a sa préférence,
L'homme, à cet égard, craint peu la concurrence,
En essence il est un; mais c'est à l'infini
Qu'il se métamorphose, il a déjà fourni,
Guettant de l'être humain, tous les points vulnérables,
Au grand œuvre du mal des essaims innombrables.
D'espèces fourmillant et de variétés,
Où s'arrêteront-ils, ces êtres redoutés?
Quand, chaque jour, disait le grand naturaliste,
Des monstres avortons voit se grossir la liste.

Et tous il les reçoit, ce pauvre genre humain,
Qu'ils viennent de première ou de seconde main.
Et tous ces monstres, tous ces monstres horribles
Ensemencent chez vous les maux les plus terribles.
Qui d'entre vous ne fut par le monstre infecté,
Ne perdit un ami par sa bave empesté?
L'organisme en entier est son champ de pâture,
Il plonge dans le sang, qui devient pourriture,
Changeant d'aspect, aussi de nom il changera:
C'est le mal des marais, et c'est le choléra,
La peste, le typhus, la fièvre des Antilles,
Pénétrant dans Marseille avec des pacotilles,
La morve du cheval transmise au cavalier,
La rage qui nous vient par le chien familier,
Le charbon gangréneux, né dans la bergerie;
Il est la putrescence et la dysenterie;
Et le chancre qui ronge et le croup effrayant,
Des serpents malfaiteurs, le venin foudroyant,
Il est la syphilis. De l'Ecole pratique,
Pour vous-mêmes ici, c'est le poison septique.
Encore il nous cita d'autres affections,
Variole et vaccin, maintes éruptions.
Arrivent à leur tour ces bons échinocoques,
Qui sont par milliers renfermés dans des coques.
Au sein de nos tissus le bandit, bien casé,
Se repaît de nos sucs, l'homme tombe épuisé.
Mais voici la trichine, avec la ladrerie,
Qui sévit sur le porc dont la chair est flétrie.
On exagéra trop l'énormité du mal,
Mangez sans peur la chair de ce noble animal!!
Puis vient le cysticerque, un autre échinocoque,
Lequel ayant grandi rompit un jour sa coque.
Lorsqu'enfin le microbe a, sur notre intestin,
Élu son domicile et fixé son destin,
D'abord ratatiné, mais bientôt spiroïde,
Il devient oxyure ou ver lombricoïde,
Ou bien le tænia s'allongeant par anneaux;
C'est lui le plus cruel des vers intestinaux.
Sur tous sans contredit il a la préséance;
Le bothriocéphale en a la suppléance.

N'oublions pas la douve aux appétits gloutons,
Dont le foie est souvent farci chez les moutons.
D'ailleurs muqueuse ou peau, le champ tégumentaire
Est livré tout entier au flot parasitaire.
Tous ces bourreaux maudits de notre tégument
N'en font ni plus ni moins qu'un bon gouvernement.
La bête partout mord et partout aiguillonne,
Témoin l'acare qui, de son dard, nous sillonne.
De la gale l'acare est le doux compagnon,
Il est prurit et feu. Quel est ce champignon ?
C'est la teigne, d'ailleurs peu fière en son allure,
D'un sordide plâtras coiffant la chevelure.
Et la lèpre! Les Dieux n'en sont pas les auteurs.
Elle est le détritus d'infimes destructeurs.
Chacun à présent sait les instincts de sa race,
Bien plus qu'un vibrion l'être humain est vorace,
Ils naquirent tous deux d'un chétif corpuscule
Qu'il trouva, lui premier, dans un grain de fécule.
Dans la cellule ils ont même point de départ,
Ils doivent dans la vie avoir la même part.

Dr Dupré.

*
* *

LE LAVEMENT

—

CHANSON - PARADE

Je suis Gilles, garçon zapothicaire chez M. Fleurant, qui demeure là, zau coin vis-à-vis un cul de sac. On vint l'autre jour me demander un crystère pour Mademoiselle Zirzabelle; moi qui ai des vues propres sur cette demoiselle, j'apprête mon affaire; je cours, je monte au sixième; j'arrive sur le derrière, et je dis : *Me v'là.*

Air : *En revenant de Nivelles.*

Salut, mam'selle Zirzabelle;
J'vous apporte un p'tit lav'ment;
Ça vous r'f'ra l'tempérament.
Allons, tournez-vous, mam'selle.
Elle me répond avec dédain :
Fi! Monsieur, pas tant d'raideur:
Car zamais Zapothicaire
Ne verra c'que par pudeur
Z' ne fais voir qu'à ma sèr' mère.
— C' que vous m' dites là n'prouve rien;
Vous mentiez, drès étant p'tite,
Drès étant p'tite.

Et puis d'ailleurs, mam'selle, c'est pour vot' bien ce qu'on en fait : vous avez une inflammation du bas-ventre : il faut laver ça. Mam'selle, r'gardez, j'ai l'ai dressé exprès pour vous. Allons, prenez, prenez.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
Ça vous f'ra du bien.

— Zil est par trop vrai qu'ça m'brûle;
Qu'zai besoin d'rafraîchissans.
— D'vous coucher à contre-sens
D'vez-vous donc zavoir scrupule?
— Puisqu'il l'faut, allons, me v'là;
Mais, Zilles, surtout pas d' niche;
Z'n'puis l'voir comm' j'suis là,
C'est vraiment ça qui me r'fiche.
— Tout c'qu'on f'ra s'ra pour vot'bien;
J' sis tout prêt, r'troussez-vous vite,
R'troussez-vous vite.

Pas tant de façons. Encore cette demi-aune de toile. Oh! quel beau visage, s'il avaitzun

nez ! Cependant, zil a de l'enflure. Il faut zopérer un dégagement. Avalez-moi ça, mam'selle, avalez-moi ça.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
Ça vous f'ra du bien.

Polisson, qu'allez-vous m'faire ?
Un lav'ment ne s'met pas là.
— A la cour, aujourd'hui, v'là
Comme les dam's prenn't un crystère.
— En c'cas, au zenre de la cour
Zil est juste que j'me conforme.
Dieu ! faudrait la bouche d'un four,
Tant l'instrument est énorme !
— C'est trop d'honneur, mais l'moyen
S'rait de vous faire la bouch' moins p'tite,
La bouch' moins p'tite.

Allons, mam'selle, élargissez les voies, et tandis que je pousse, donnez un coup de main. Si ça passe vous êtes sauvée.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
Ça vous f'ra du bien.

— Que vot' s'ringle m'paraît douce,
Mais z'redout l's accidens.
— Jusqu'au fond v'là que j'suis d'dans ;
N' craignez rien ; va comme j'te pousse :
N' vous tortillez pas si fort,
Ça dérangerait mon affaire...
V'là qu'ça part. Ah ! sans m'faire tort,
C'que j'vous donne n'est pas d'l'eau claire.
— Tu m'inond', oh ! sacré chien !
T'as poussé l'machin trop vite,
L'machin trop vite.

Oh ! mon ser Zilles, ze n'y étais pas encore.

Cependant ça m'a fait zun peu d'effet. Pour que ma guérison soit complète, redouble la dose, mon ser Zilles, redouble la dose.

Ça me f'ra du bien tout d'suite,
 Ça me f'ra du bien.

J'la guéris, l'on peut bien l'croire,
Avec sept ou huit lav'ments :
A celle-là qui dit que j'mens,
Que ma s'ringle prouve c't'histoire.
Mettez la main sur vos yeux,
Puis entre vos doigts, Mesdames,
R'luquez bien l'machin curieux
Qui rend la santé zaux femmes :
La vôtre n'vaut-elle rien !
Profitez d'mon grand mérite.
 D'mon grand mérite.

Voyez, mesdames, décidez-vous; faites comme mam'selle Zirzabelle. Qui est-ce qu'en veut ? huit, dix, douze! ne boudez pas contre vot'ventre. J'suis tout prêt.

Ça vous f'ra du bien tout d'suite,
 Ça vous f'ra du bien.

P.-J. DE BÉRANGER.

***

PLAISANTERIE DE POTARD

Dans une pharmacie anglaise entre un jeune homme blond affligé d'un horrible bégaiement.

— Je voudrais, dit-il, des pas... pas... pas... tilles de... ip... ip... ip...

— Hourrah! s'écrie le pharmacien impatienté!

*
* *

QUATRAIN

SUR LA PRÉSENTATION DE CIVIALE [1] ET DE J. GUÉRIN [2] A L'INSTITUT

Sans pouvoir préjuger le sort de la bataille,
Guérin et Civiale ont la chance, en effet,
De prendre tous les deux l'Institut par la taille :
Puisque l'un sait la faire et l'autre la refait.

TOPJAT.

*
* *

ÉPITAPHE DE CIVIALE

DANS LE COIN DE CE CIMETIÈRE
OU LA MORT VIENT DE L'ENVOYER
SON TOMBEAU N'AURA PAS DE PIERRE
IL SORTIRAIT POUR LA BROYER

TOPJAT.

*
* *

VIEILLERIES

Borise Godounove, grand-duc de Moscovie, étant tourmenté de la goutte, invita par de

(1) Traitait spécialement les maladies des voies urinaires.
(2) Orthopédiste distingué.

grandes promesses ceux de ses sujets qui connaissaient quelque remède à ce mal à le déclarer. La femme d'un boyard, qui désirait se venger des mauvais traitements qu'il lui faisait éprouver, crut devoir profiter de cette circonstance pour prendre sa revanche; elle usa du stratagème de Sganarelle, ou plutôt Molière a fait usage du trait suivant dans sa comédie du *Médecin malgré lui.*

Quoi qu'il en soit, cette femme alla trouver le ministre, et lui dit que son mari avait un spécifique excellent contre la goutte, mais qu'il n'aimait point assez Sa Majesté pour le lui donner. On envoya quérir le boyard; il eut beau avouer son ignorance, on ne voulut pas le croire, et on le mit en prison, où on le fouetta jusqu'au sang, pour tirer de lui son prétendu secret : enfin on lui signifia qu'il fallait ou qu'il révélât ce secret ou qu'il se résolût à mourir. Ce malheureux voyanr que, quelque parti qu'il prît, sa perte était inévitable, préféra convenir de ce qu'on voulait qu'il sût, et avoua qu'il connaissait des remèdes contre la goutte, mais qu'il n'avait pas osé en faire usage pour Sa Majesté, crainte qu'ils ne réussissent pas. Il demanda en même temps quinze jours pour préparer son remède. Ils lui furent accordés. Il envoya pendant ce temps-là à Czirback, à deux journées de Moscou, sur la rivière d'Occa, où il se fit amener un chariot de toutes sortes d'herbes, qu'il ne connaissait même pas, mais

dont il fit préparer un bain, dans lequel il fit mettre le grand-duc.

Le malheureux boyard se serait cru encore trop heureux, que le bain n'eût fait ni bien ni mal; mais quel fut son étonnement, lorsqu'au troisième ou quatrième bain les douleurs de Sa Majesté se calmèrent, et qu'elle se trouva entièrement guérie au sixième. Il fut alors interrogé de nouveau sur son secret, dont il crut ne devoir plus faire mystère; il entreprit même de s'attribuer une cure qu'il ne devait qu'au hasard. Il s'attendait en conséquence à une grande récompense; elle lui fut en effet accordée, et le Czar lui fit donner 400 écus et 18 paysans. Mais il le fit fouetter de nouveau encore plus fort que les autres fois, pour le punir de n'avoir pas employé tout de suite son secret. Reste à savoir comment ensuite la femme s'est tirée d'affaire avec son mari; c'est ce que l'histoire ne dit pas.

Sue (*Anecdotes de Médecine*).

*
* *

Un vieux baron, sire de Beaumanoir,
Devenu borgne au métier de la guerre,
Par bienséance avait un œil de verre
Qu'à son coucher un page allait, le soir,
Sur une assiette humblement recevoir.
Or, une fois que le page, peut-être
Malade étoit, peut-être étoit absent,
Un valet neuf, mal instruit, innocent,
Fut en son lieu chargé de comparaître.
Le bon vieillard, sans faire de façon,

Tout comme au page, à ce nouveau garçon
Livre son œil, puis dit sa patenôtre.
Point, cependant, le valet ne s'en va.
— Hé! dit le maître, ami, qu'attends-tu là?
— J'attends, monsieur, que vous me donniez l'autre.

*
* *

Un bon drôle, qui pouvait passer pour un des enfants de Noé, Japhet, car il avait déjà mangé son fait de bonne heure au jeu et à toutes sortes de débauches, se trouvant mal, envoya quérir le médecin, qui lui ordonna une saignée. Après avoir été saigné, le médecin le vint voir, qui lui demanda comme il se portait; il dit que la saignée l'avait beaucoup allégé. Il le pria d'examiner son sang, pour voir s'il était fort mauvais. Le médecin, le regardant, lui dit: Voilà du sang qui est bien vert. — Il peut bien être vert, répondit le malade, car j'ai mangé tout mon blé en herbe.

(*Contes à rire.*)

*
* *

N'associez jamais aux plaisirs d'un banquet
Ces êtres délicats et valétudinaires,
Qui, du dieu d'Epidaure esclaves volontaires,
Sont toujours à la diète et toujours trop prudens,
N'osent pas se livrer à des goûts innocens.
Le bien de leur santé les occupe sans cesse;
Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse.
Ce gibier est trop lourd, et cet autre malsain;
Telle chose convient ou nuit au corps humain.

Ils savent, sur ce point, s'appuyer de sophismes,
Et du docteur de Cos citer les aphorismes.
En se privant de tout, ils pensent se guérir,
Et se donnent la mort par la peur de mourir.

BERCHOUX *(La Gastronomie.)*

*
* *

On traitait de vapeurs les souffrances dont se plaignait habituellement la duchesse de Bavière, dauphine sous le règne de Louis XIV.

— Je vois bien, disait-elle, qu'il faudra que je meure pour me justifier.

*
* *

Galiot de Narni, bossu par le devant,
Et d'une bizarre figure,
Dans la ville de Sienne entrait sur sa monture.
Un citadin mauvais plaisant
Lui dit pour le railler : les autres d'ordinaire
Portent leur paquet par derrière :
Pourquoi portez-vous donc le vôtre par devant?
C'est, répondit Galiot, qu'en pays de filous
On agit de cette manière.

*
* *

L'abbé de la Victoire tenait fort à son argent. Voici la preuve ingénieuse de son avarice : les dames de Saint-Germain, chargées d'une quête, montaient son escalier, quand il se mit à crier : « Qu'on ne laisse entrer personne, à cause de la petite vérole ! »

TALLEMANT DES RÉAUX.

*
* *

Quand de votre beauté je parle
Chez le droguiste Maître Charle,
Il me répond d'une fierté
Dont mon âme est toute effraïée;
Ce sera, dit-il, sa beauté,
Lorsqu'elle me l'aura païée.

BREBEUF.

*
* *

Un Crésus se mourait d'ennui; tous les remèdes n'y pouvaient rien. A la fin, un médecin philosophe lui dit : « Je ne vois qu'un moyen de vous guérir. — Lequel? — C'est d'endosser pour un jour la chemise d'un homme complètement heureux. »

Là-dessus notre Crésus se mit en campagne. Vingt fois il crut tenir son affaire, mais toujours le bonheur apparent voilait quelque peine secrète. Enfin, à force de voyager, le chercheur trouva ce qu'il lui fallait.

L'homme complètement heureux, c'était un vagabond, sans sou ni maille.

« Je suis guéri ! s'écrie le riche; vite ta chemise, et demande-moi ce que tu voudras. — Ma chemise? je n'en ai pas ! »

GUÉRARD (*Dict. d'anecdotes.*)

*
* *

Au mois de mai, comme on saignoit la belle,
Je vins ainsi son médecin reprendre :
Lui tires-tu sa chaleur naturelle?
Trop froide elle est, bien me l'a fait apprendre :

Tais-toi, dit-il, content je vais te rendre.
J'ôte le sang qui la fait rigoureuse,
Pour prendre humeur en amour vigoureuse,
Selon ce mois qui chasse tout esmoi.
Ce qui fut fait, et devint amoureuse;
Mais le diable est que ce n'est pas de moi.

CLÉMENT MAROT.

*
* *

Dans un village célèbre par ses sources minérales :

Le médecin de l'établissement thermal reçoit — dès leur arrivée — les baigneurs qui débarquent en foule dans son cabinet. Il écoute leurs doléances sans quitter des yeux des romans qu'il lit avec intérêt et oppose au récit de ses clients cette réponse invariable : « Prenez nos bains — et vous serez guéri ! »

— Docteur, lui dit un des consultants, on m'envoie ici, et pourtant je dors bien, je mange beaucoup, je bois sec et je ne souffre nulle part.

Le médecin, sans interrompre sa lecture :

— Buvez notre eau et tout ça se passera.

*
* *

La fille qui cause nos pleurs
Est morte des pâles couleurs
Au plus bel âge de sa vie.
Pauvre fille, que je te plains
De mourir d'une maladie
Dont il est tant de médecins.

FRANÇOIS MAUCROIX.

*
* *

Van Overbeck, peintre flamand, qui aimait son art et le plaisir avec passion, finit, à force d'excès, par tomber dangereusement malade. Les médecins, après avoir visité le malade, fondaient des espérances sur son âge. Il leur dit, en riant aux éclats :

« Ah ! messieurs, ne comptez pas sur mes quarante-six ans. Il faut doubler : j'ai vécu jour et nuit. »

DESCAMPS (*Vies des peintres.*)

*
* *

L'abbé de Bois-Robert, l'un des fondateurs de l'Académie française, amusait le cardinal de Richelieu par ses plaisanteries fines et agréables. Aussi le médecin du ministre avait-il coutume de dire à son illustre client : « Monseigneur, toutes vos drogues sont inutiles si vous n'y mêlez une once de Bois-Robert. »

NOIROT (*L'art d'être malade.*)

*
* *

LA MÉDECINE AU XIX^e^ SIÈCLE

—

C'est en vain que, doué d'une ardeur peu commune,
Un jeune homme, croyant aller à la fortune,
Consacre à nous guérir son temps et ses efforts ;
Si son père n'a point de vastes coffres-forts,

S'il ne recueille point quelque gras héritage,
S'il ne contracte pas un riche mariage,
Vous le verrez souvent, travailleur sans profit,
Succomber jeune encor, malingre et décrépit.
Quelques-uns cependant, hommes d'intelligence,
Nés dans un rang obscur, parfois dans l'indigence,
Ont pris, par leur travail, place à la Faculté,
Et gagné le chemin de la célébrité.
Pour eux, honneurs, profits; pour eux, rubans et places...
Beaucoup voudraient en vain s'élancer sur leurs traces,
Pleins de zèle et d'ardeur, brillant dans les concours,
Cherchant toujours un but qui s'éloigne toujours.
La Faculté, pour eux, n'est plus qu'une marâtre :
Pour vivre, il faut choisir un modeste théâtre,
Ou le pays natal, ou bien l'humble cité.
Se faire campagnard par la nécessité.

A moins que, sans pudeur, ce bâtard d'Hippocrate,
Se faisant à la fois médecin, acrobate,
Adorant les faux dieux, parjure à ses serments,
Ne désire à tout prix se faire des clients;
Si la faim ou l'envie, infâmes conseillères,
Le poussent à chercher des succès éphémères,
Dès lors, pour réussir, tous les moyens sont bons,
On l'entendra bientôt chanter sur tous les tons;
Il fera des sirops pour la faible poitrine,
Un onguent pour les cors, consultera l'urine,
Trouvera des agents pour guérir tous les maux,
Pour le prôner partout il aura les journaux.

Aux charlatans la ville est un lieu fort propice,
Où l'on peut à loisir, et par maint artifice,
Exploiter la candeur d'un public ignorant,
Tromper sa bonne foi, ramasser son argent.
L'un, habile à parler, vrai fils de la Gascogne,
Ordonne à tous propos beefsteacks, bordeaux, bourgogne.
Il ne trouve partout qu'estomacs délabrés,
Que sang trop appauvri, que maux invétérés :
Ennemi de Broussais, plus brownien que Brown même,
La nature, dit-il, est son maître suprême.

L'autre, exploitant un mal commun dans la cité,
A recours aux placards, à la publicité,
Et, pour mieux débiter certain arcane antique,
Il fit même emboucher la trompette héroïque,
Se fit traduire en turc, en grec, en portugais,
En espagnol, en russe, en arabe, en anglais.
Celui-ci sûrement guérit la gastralgie;
Celui-là promptement calme l'odontalgie;
Il a même inventé, pour conserver la dent,
Un moyen infaillible : employez son ciment.

L'autre, pour faire croire à son rare mérite,
Vous parle constamment des cures qu'il médite,
Des grands qu'il a soignés, des ducs qu'il a guéris.
Ces fortunés docteurs sont nombreux à Paris.
Ils arrivent chez vous essoufflés, hors d'haleine;
Leurs chevaux sont rendus; eux-mêmes avec peine
Se traînent. Poursuivis par leur heureux destin,
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin,
Ils ne peuvent goûter, une seule journée,
Un instant de repos pendant toute une année.
Le monde est souvent pris à ces trompeurs appâts :
C'est ainsi qu'ils font croire aux clients qu'ils n'ont pas.

Cet autre régnera sur la foule naïve
En lui vantant le camphre ou bien l'eau sédative;
Joignez-y l'aloès, et contre tous les maux
Vous aurez, pour guérir, des moyens sans égaux.
Celui qui connaîtra le faible du vulgaire
Devra, pour s'enricher, chercher à lui complaire.
S'il sait qu'il est toujours ami du merveilleux,
Par des faits surprenants il frappera ses yeux.
Avec soin il saura mettre tout en usage;
Il aura des valets, un brillant équipage,
Un élégant salon, de splendides lambris,
Des meubles de bon goût, des tableaux de grand prix:
Puis, par un tour heureux d'adroit charlatanisme,
A grand bruit se dira maître en somnambulisme.
Avec art endormi, son lucide sujet
Connaîtra votre mal, en dira le secret.

Voici venir ici, grave comme Hippocrate,
Tout habillé de noir, un sage homéopathe :
Les agents qu'il emploie, infiniment petits,
Ont avec votre mal des effets assortis.
Voulez-vous la santé? Rien ne vaut son globule;
D'un remède anodin la moindre particule
Produit assurément, entre ses doctes mains,
Des effets merveilleux, des résultats certains.
Le plus hideux cancer, la plus grave colique,
Aucun mal ne résiste à sa vaste pratique.

Voulez-vous cependant, comme un nouveau Crésus,
Emplir vos coffres-forts, tripler vos revenus,
Voir devant votre hôtel de brillants équipages,
Guider par vos conseils de puissants personnages?
Il est, pour réussir, des moyens différents :
Le plus sûr, c'est de joindre aux écus..... des talents;
D'avoir pour vous prôner une riche famille,
Un aimable maintien, un esprit qui pétille,
De savoir plaire au sexe, arbitre souverain
Qui vous loue aujourd'hui, qui vous louera demain.

L'hydropathie encor est un moyen commode.
Les eaux, les bains de mer seront longtemps de mode,
Le médecin des eaux doit être un élégant,
Toujours vêtu de noir et cravaté de blanc.
Du sexe, il préviendra jusqu'aux moindres caprices,
Les nerfs, les pamoisons, innocents artifices :
Pour engourdir le mal, il doit connaître tout,
Les modes, les romans, Ristori, Scribe, About.
Des spécialités c'est la plus agréable.

La vue à quelques-uns n'est pas moins profitable.
Celui-ci vous prendra, s'il n'est pas maladroit,
Par le nez, par l'oreille ou par..... un autre endroit.
L'autre, pour exciter un organe asthénique,
Emploie avec succès le courant électrique,
Moyen ingénieux, fort vanté de nos jours,
Qui parcourra bientôt les places, les faubourgs.

On peut sans grands talents, sans beaucoup de science,
Gagner pour ses vieux jours une fort belle aisance,
Auprès d'un certain monde avoir quelque succès,
Fréquenter les boudoirs, entrer dans les palais.
Mais pour y réussir il faut une aptitude
Qu'on tenterait en vain d'acquérir par l'étude.
On fait choix tout d'abord d'un docteur en renom,
On le suit dans ses cours, on est son *factotum*,
On s'attache à ses pas, on l'écoute, on l'encense.
Tôt ou tard le flatteur obtient pour récompense
Quelques clients d'abord, des places, un ruban.
On réussit toujours quand on est courtisan.

Mais oublions la ville et volons à l'armée.
Dans les sables d'Afrique, aux champs de la Crimée,
A côté de ses chefs aux épaulettes d'or,
Marche modestement le *médecin-major*.
Excité par le bruit des fanfares guerrières,
Aligné sous les plis de ses nobles bannières,
L'intrépide guerrier peut trouver sous ses pas
Des titres, des grandeurs, la gloire..... ou le trépas.
Plus d'un soldat heureux porta dans sa giberne
Le bâton de velours, le sceptre qui gouverne.
Mais pour voir le *major* sur son char triomphal,
Parcourez l'ambulance, allez à l'hôpital :
C'est là que, dans les temps ou de peste ou de guerre,
Apparaît sans éclat son noble caractère.

Le combat a cessé : bientôt de joyeux chants
Remplacent du canon les sourds mugissements.
Le soldat triomphant de la triste journée
Raconte à ses amis la sanglante épopée,
Ses officiers blessés, ses camarades morts,
L'ennemi succombant après de longs efforts.
De son piquant récit la merveilleuse aisance
Peint de l'esprit français l'heureuse insouciance :
Brisé par la fatigue, avide de repos,
Il s'endort, oubliant la guerre et tous ses maux.

Tout est tranquille au camp : le chirurgien seul veille;

Toujours infatigable, à tous prêtant l'oreille ;
Malgré les cris plaintifs, calme comme un savant,
Longtemps agenouillé sur le terrain sanglant,
Armé du fer tranchant que conduit sa main sûre,
Il cherche à réparer mainte horrible blessure,
Prodiguant à chacun, soldat ou général,
Un savoir plein de zèle, un dévoûment égal.
Il voit avec douleur ces blessés magnanimes,
Des fureurs de la guerre innocentes victimes,
Amis comme ennemis par le fer fracassés,
Les morts et les mourants l'un sur l'autre entassés.

Toi, qu'on a vu cent fois sur les champs de bataille,
Affrontant les boulets, les balles, la mitraille,
Conservant ton sang-froid dans l'ardeur des combats
Donner d'habiles soins aux valeureux soldats,
Braver comme eux la mort sur la terre étrangère,
Quoi ! l'on t'a refusé la poudre au cimetière (1) !...
Et que recevras-tu pour finir tes vieux ans ?
Le ruban — quelquefois — avec quinze cents francs...
Ah ! si du moins ici, dans un sincère éloge,
Je pouvais buriner au long martyrologe
Les noms de ces héros, soldats du dévoûment,
Esclaves du devoir... quel noble enseignement !...
Pour vous rappeler tous il faudrait une page,
Vous qu'on nommait Balbien, Foucaut, Lardy, Volage,
Fratini, Damicourt, Fournier, Cordeau, Perrin...
Ne méritiez-vous pas un plus heureux destin ?
Admirés à la fois du Russe et du Kabyle,
Pour la faux de la mort, moisson verte et fertile.....

Loin du bruit des cités, du tumulte des camps,
Feuilletant ses journaux en parcourant ses champs,
Sans luxe et sans éclat, le rustique Esculape

(1) En 1857, le général Moline Saint-Yon, ministre de la guerre, avait écrit au général commandant la 20e division militaire, à propos de la mort du médecin principal Jourdan, pour rappeler que les médecins n'avaient droit aux honneurs militaires, quel que soit leur grade, que lorsqu'ils étaient membres de la Légion d'honneur.

Laborieusement accomplit son étape.
On le voit nuit et jour, et l'hiver et l'été,
Visiter ses clients sur son normand monté,
Bravant également et la neige et l'orage,
Transporter avec lui son classique bagage.
Ignorant la réclame et les moyens divers
De guérir les pieds-bots, d'enlever les cancers,
De redresser les yeux, de fondre la gravelle,
Et de broyer la pierre aux traitements rebelle;
Laissant ces procédés aux savants spéciaux,
Il ne devra pas moins connaître leurs travaux.
Pour suffire aux besoins de sa rude pratique,
Il faut qu'il soit doué d'un zèle hippocratique,
Qu'il soit en même temps médecin, accoucheur,
Dentiste, pharmacien, adroit opérateur.
N'ayant d'autre désir que celui de bien faire,
Que de fois il n'a su recevoir son salaire!
Pour toute alternative, il doit, pour son prochain,
Succomber de fatigue ou bien mourir de faim.
Aux champs comme à la ville, on est rarement stable :
Un nouveau médecin est toujours fort capable.
Le public est pour nous un juge incompétent,
Presque toujours ingrat et changeant à tout vent,
Aimant l'homme qui sait flatter tous ses caprices,
Qu'il soit savant ou non, loyal ou plein de vices.

L'avis n'est pas nouveau; mais rappelons-nous bien
Qu'au village notre art ne nous rapporte rien;
Qu'après plus de trente ans d'une pratique ardente,
Jamais on n'a gagné douze cents francs de rente;
Qu'à l'heure du repos, découragé, confus,
Plus d'un regrette encor les écus qu'il n'a plus.
Heureux celui qui sut, pour vivre à la campagne,
Se choisir promptement une riche compagne!
A l'abri du besoin, exempt de tout souci,
Il voit de l'avenir l'horizon éclairci.
Alors il brillera dans son humble village,
Deviendra quelquefois un puissant personnage;
S'il désire au conseil se porter candidat,
Il peut même arriver au rustique Sénat;

Dans l'esprit du public il peut grandir encore
Et porter aux grands jours l'écharpe tricolore.

Mais qui n'a vu l'ivraie au milieu du bon grain?
Ne voit-on pas souvent le vil appât du gain
Pousser l'ambitieux, par une voie inique,
A tromper bassement la bonne foi publique?

On dit, à ce propos, qu'un médecin savant
Avait un domestique habile, intelligent.
Le valet, chez son maître, apprit quelques formules
De sirops, de juleps, d'onguents et de pilules.
De notre art de guérir adroit contrebandier.
De son mieux, bien ou mal, il en fit son métier.
Il prit habit brodé, chapeau garni de plumes,
Des docteurs en plein vent accepta les coutumes,
Parlait fort, savait tout, avait beaucoup d'aplomb;
Chez le peuple il s'était acquis certain renom.
Connu par son babil, de très loin à la ronde
On venait consulter sa science profonde :
Près de lui se rendaient les goutteux, les perclus,
Les aveugles, les sourds, scrofuleux et bossus.
Chaque jour, en un mot, il faisait des merveilles.
(L'argent, comme le cœur, se prend par les oreilles!)
Il advint qu'un matin, le maître, par hasard,
Se trouva dans la ville où notre adroit gaillard
Débitait ses onguents. Sur la place publique
Il suit la foule, écoute, et dans cet empirique
Il reconnaît Laurent, son ancien serviteur,
Naguère humble laquais, aujourd'hui grand docteur.
Il n'en croit point ses yeux, sa surprise est extrême,
Il ne peut s'expliquer cet étrange problème.
Quoi! Laurent, médecin!... Laurent, le vrai Laurent
Marcherait son égal!... serait un grand savant!...
(Sur le peuple ignorant que ne peut l'assurance?)
Il rentre à son hôtel, désire avec instance
Qu'on mande le savant qu'il voudrait consulter.
Laurent se fait d'abord un peu solliciter,
Puis cède. Mais jugez, en voyant le malade,
Quelle fut sa stupeur!... Une aimable accolade,

Puis quelques compliments lui prouvent aussitôt
Qu'il n'est point le jouet d'un indigne complot.
— « Eh bien, maître docteur, au métier que vous faites,
« Que gagnez-vous par an? Vos gains sont-ils hon-
[nêtes?
— « De grâce, ah! pardonnez, répond notre Laurent,
« Je ne suis point docteur, encore moins savant.
« L'état de médecin m'a paru préférable,
« J'ai voulu m'enrichir; me trouvez-vous coupable?
« Depuis bientôt dix ans on me voit tous les jours
« Débiter mes paquets dans tous les carrefours :
« J'acquis à ce métier, sur la foule ignorante,
« Peut-être autant d'écus que vous pendant quarante.
— « Tu n'es qu'un charlatan, disons-le sans façon.
— « Maître, de mon succès c'est l'unique raison.
« Tenez, par la fenêtre examinez la place;
« Le public est nombreux; sur cette populace,
« Sur tant de gens divers accourus de tous lieux,
« En bon observateur jetez un peu les yeux :
« Dites-moi franchement, sur deux mille personnes
« Combien en trouvez-vous dont les têtes soient bonnes?
— « Deux cents. — Mettez-en quatre, et ce sont vos
[clients :
« A vous les gens d'esprit; à moi les ignorants. »

C'est un peu notre histoire, à tous tant que nous sommes.
Notre juge est souvent la sottise des hommes :
Il faut que nous sachions soulager et souffrir;
C'est un ingrat métier que celui de guérir.

Dr A. CORLIEU.

1858.

*
* *

UN BON CONSEIL

—

Malgré son air un peu rude, M. Dufaure avait cependant des moments d'aménité, surtout dans

la vie privée. Nous en donnons, pour preuve, cette lettre qu'il répondait, quelques semaines avant sa mort, à un tout jeune homme qui lui demandait un autographe.

Rueil, 6 juin 1881.

Monsieur,

Je suis touché du prix que vous attachez à avoir un de mes autographes; mais je ne me dissimule pas qu'il aurait peu de valeur par lui-même. Je crois devoir y ajouter un bon conseil, que je suis depuis plus de soixante ans, et dont je me suis toujours bien trouvé :

« *Early to bed, early to rise.*
« *Makes man healthy, wealthy and wise.* »

Puissiez-vous vous applaudir un jour de l'avoir suivi.

Ajoutons pour ceux de nos lecteurs qui ne comprennent pas l'anglais, que ce proverbe se traduit ainsi :

« Tôt couché, tôt levé, cela fait l'homme sain, riche et sage. »

*
* *

LA FONTAINE DE FORGES A LA SEINE

Vraiment, je vous trouve bien vaine
De me dérober mes beautés,
Sous prétexte de leurs santés,
Petite nymphe de fontaine!
Savez-vous que je suis la Seine
Qui porte des bâtons flottés,

Dont ceux qui me font de la peine
Pourraient etre très bien frottés?
Je sais bien que vous vous vantez,
Que vous êtes eau minérale,
Et que vos rares qualités
Vous peuvent rendre mon égale;
Mais, petite nymphe de balle,
Vous feriez bien mieux, entre nous,
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire et de filer doux.
Car si quelque jour contre vous
Ma colère était débordée,
Les premiers flots de mon courroux,
Vous auraient bientôt inondée.
Contentez-vous d'être grondée,
Et faites-en votre profit,
Sans que je sois enfin forcée,
Pour vous perdre, à quitter mon lit.
Certes, j'en aurais du dépit;
Car enfin il faut que l'on die,
Que, qui boit de votre eau guérit,
Quand il n'est pas en maladie.
O la cure heureuse et hardie!
De remettre un homme en santé
Quand pendant le temps de sa vie,
Il ne s'est jamais mal porté!
Ceux qui conseillent qu'en été
De vos eaux on fasse carousse,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais médecins d'eau douce.
Si jamais leur destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Ils n'en reviendront point en housse;
Je les enverrai chez Pluton.
Hélas! Seine, me dira-t-on,
Pourquoi faire tant de menaces,
Et lever si haut le menton,
Vous de qui les eaux sont si basses?
A quoi bon toutes ces grimaces?
Demandez ce qu'il vous plaira,

Et pour avoir vos bonnes grâces,
La Fontaine y satisfera.
Elle y satisfera? fera!
C'est faire en sage politique,
Neptume l'en estimera
Comme une source pacifique.
Nymphe! je veux donc, sans réplique,
Que l'on me rende promptement
Un aimable mélancolique
Qui de mes bords est l'ornement.

*
* *

ENTRE TROUPIERS

Le sapeur à son caporal : Après vous le journal, caporal Ducastrol, s'il en reste, pour voir un peu le rapport du général Gueulay, comment z'il blague fermement, dit-on.

Le caporal : Ce rapport, il m'épate que vous m'en voyez encore z'en putréfaction de l'étonnement dont je me trouve.

Le sapeur, cherchant : Je le sarche, le rapport, je ne le trouve pas.

Le caporal : Au *rectum* de la page.

Le sapeur : S'il vous plaît, caporal ?

Le caporal : Je vous dis : au *rectum* de la page.

Le sapeur : Qu'est-ce que c'est, sans vous commander ?

Le caporal : Je me surprends infiniment que vous ignorassiez une chose dont à laquelle il

n'est pas permis ; il y a dans une feuille le *versum* et le *rectum ;* le *rectum,* eh bien, c'est le derrière de la page qu'on est z'en train de lire.

*
* *

SUR UNE HERNIE MONSTRUEUSE

Diophon passe toujours l'onde,
Sans avoir besoin de bateau ;
De ses boyaux la boule ronde
Porte son âne et son fardeau.
Grâce à l'ampleur de sa hernie,
Il ne se noyera de sa vie.
Pour voile, il met chemise au vent :
Tritons, vantez-vous maintenant.

LUCIEN.

*
* *

QUESTION DE GÉOGRAPHIE.

— Vichy, quel département?
— Aude!
— Comment ça?
— Mais oui, puisqu'on dit Aude-Vichy.

*
* *

A PROPOS DE MA GAITÉ

AIR : *Petite table réveille.*

Je le sais, plus d'un confrère
A dit de moi quelque part,
Que, par mon gai caractère,
Je compromettais notre art :

Ma gaîté,
Qualité
Que je tiens de la nature,
A leurs yeux est une injure
Qui blesse leur gravité.

Sans tant de charlatanisme,
Eh quoi! ne peut-on avoir,
Avec moins de pédantisme,
Tout autant qu'eux de savoir :
Dignité,
Gravité
Sont souvent, en conscience,
Le secret de leur science,
Pour masquer leur nullité.

Je déteste la manie
Du docteur prétentieux
Qui croit montrer du génie
En prenant l'air sérieux.
Moi j'en ris,
Et me dis,
En voyant son air maussade :
Vient-il donc, sur son malade,
Chanter un *De profundis?*

L'œil enfoncé dans l'orbite
Que couvre un large chapeau,
Sous lequel, hélas! n'habite
Souvent qu'un maigre cerveau,
Il me fait
Tout l'effet
D'un tyran de mélodrame
Qui, la rage au fond de l'âme,
Dissimule un noir forfait.

Du moindre mot s'il accouche,
C'est d'un ton sacramentel;
Il tousse, crache et se mouche
D'un air vraiment solennel :

Se servant
Bien souvent,
Pour les choses les moins rares,
Des termes les plus barbares
Pour paraître plus savant.

Il cite des aphorismes
Avec un aplomb hautain ;
Sans horreur des barbarismes,
Il parle aux femmes latin.
Puis heureux,
Et joyeux
De son brillant bavardage,
Il croit, par son sot langage,
Jeter de la poudre aux yeux.

Que pour un accident grave
Nos docteurs soient soucieux,
Moi je ne suis pas plus brave,
La peur me rend sérieux.
Mais pris
De mépris
Quand, pour une égratignure,
Un cor aux pieds ou gerçure,
Ils sont graves et contrits.

En voyant cet air sinistre,
Un malade croit d'abord
Voir de Pluton un ministre,
Un messager de la mort.
L'air rêveur
Du docteur
Fait que, si la maladie
Par hasard le laisse en vie,
Il peut mourir de frayeur.

Telle n'est point ma méthode :
Quand mon malade va mieux,
Des calembours à la mode
Je cite les mots heureux.

Mon esprit
Lui sourit.
Ma gaîté qui le rassure
Est pour lui de bon augure,
Et doucement il guérit.

Dr René Morel.

*
* *

LA CONSULTATION D'UN MÉDECIN DE PROVINCE

—

C'est aujourd'hui mon jour de consultation; aussi ai-je commencé ce matin mes visites un peu plus tôt que d'habitude, afin de rentrer chez moi à l'heure voulue. Malheureusement, un homme que l'on a apporté à l'hôpital avec une fracture de cuisse au moment où je finissais mon service, m'a mis en retard de presque une heure. Quand j'arrive chez moi, je trouve ma salle d'attente pleine de gens qui, tous, sont plus ou moins impatients. Malgré les soins les plus ingénieux, mon beefteack est desséché et presque froid. Je l'avale en cinq minutes, ce qui me vaut de la part de ma femme une algarade aussi vive qu'affectueuse et des réflexions fort sensées sur les inconvénients d'une pareille hygiène, qui se renouvelle trop souvent. Tout en reconnaissant ce que ces observations ont de vrai, je n'ai pas le temps d'y répondre, et je me précipite la bouche encore pleine vers mon cabinet.

J'y trouve un gros curé avec sa gouvernante

que ma cuisinière est en train d'y faire entrer au mépris des droits de toutes les personnes arrivées avant lui. Elle n'en fait jamais d'autres pour tout ce qui tient à l'Église. Est-ce dans l'intérêt de son salut ou du mien? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'elle a toujours une bonne raison à me donner. Le curé n'a qu'un mot à me dire, il ne vient pas me consulter, mais seulement me rendre compte de l'état d'un de ses paroissiens que j'ai opéré dernièrement. Soit. Je reste debout, et, les nouvelles données, je me dirige vers la porte.

— Pardon, docteur, mais j'ai profité de ce que je venais chez vous pour vous amener cette brave fille, qui est très souffrante et que j'ai eu bien de la peine à décider à vous consulter. Allons, ma bonne Marianne, dites au docteur tout ce que vous éprouvez.

Grand merci, ma foi! me voilà une consultation sur les bras. Après tout, je suis là pour cela.

Le curé et sa gouvernante congédiés, je vois entrer dans mon cabinet une dame d'un certain âge à l'air digne et important. A peine a-t-elle pris possession d'un fauteuil :

— Docteur, je ne viens pas pour moi, c'est pour ma belle-fille qui est ici dans votre salon.

— Eh bien, madame, je vais la chercher.

— Non, non, je vous prie, je veux auparavant vous mettre au courant de sa maladie; elle ne sait pas se consulter.

Et me voilà obligé de subir le récit plus ou moins fantaisiste de la bonne dame qui, je le vois bien, est la forte tête de la maison. Je me garde de l'interrompre, l'expérience m'ayant appris qu'en pareille occurrence le meilleur moyen d'en finir promptement est de se renfermer dans un silence absolu, et d'attendre que le flux de paroles soit tari. Enfin le moment si désiré arrive. Je me lève pour aller chercher la malade. — Surtout, docteur, si vous trouvez qu'il n'y a pas de chance de guérison, ne le lui dites pas. « Ah ! ça ! me prend-elle pour un imbécile? » pensai-je en moi-même.

La consultation fut longue, et, quand je reconduisis ces dames, je trouvai mon corridor envahi par cinq personnes qui, s'ennuyant dans la salle d'attente, en étaient sorties pour m'appréhender au passage, malgré les efforts de ma domestique. Au nombre de ces impatients, il y avait deux pauvres, munis chacun d'une lettre de recommandation, deux domestiques de bonne maison et un ouvrier, c'est-à-dire toute une catégorie de malades auxquels je ne prends pas d'honoraires, mais qui, par cela même, n'en sont que plus exigeants. Après quelques mots qui n'admettaient pas de réplique, je les réintégrai dans l'appartement où ils étaient, en les exhortant à attendre avec patience. Chez le médecin comme ailleurs, c'est toujours la même chose : personne ne veut que l'on passe avant son tour, mais chacun veut passer avant celui des autres.

Je fais entrer dans mon cabinet un paysan aux souliers crottés. Pour éviter de marcher sur le tapis qui est devant ma cheminée, il fait un circuit, glisse sur le parquet, manque de tomber et culbute une chaise. Il fait des difficultés pour s'asseoir sur le siège que je lui désigne, à cause de la proximité de ce fameux tapis, sur lequel il redoute tant de poser les pieds. Ce manège commence déjà à m'agacer. Je ne suis pourtant pas au bout. Cet homme a mal à une jambe. Je désire naturellement la voir. Il met à la développer une maladresse et une lenteur qui me font bouillir. Après examen de la plaie, je l'engage à se panser pendant que je lui formule sa prescription ; une fois écrite, je le croyais prêt, quand je le trouve dans la même position. Pour en finir, je prends le parti de faire le pansement, puis je lui lis son ordonnance en lui expliquant bien tous les détails.

— Vous comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur ; ainsi, c'est pour boire ?

— Mais non, c'est pour mettre sur votre plaie. Vous n'avez donc pas compris ?

— C'est écrit, n'est-ce pas, ce que vous m'avez dit ?

— Oui.

— Eh bien, le pharmacien va me l'expliquer. Faut que je vous paye.

Je lui demande un petit écu. Il tire péniblement des profondeurs de sa poche une bourse en cuir qu'il ouvre en poussant un soupir

elle renferme plusieurs pièces de cinq francs et quelques sous.

— Je dois pourtant avoir de la monnaie !

Après avoir cherché pendant un quart d'heure, il finit par trouver une pièce de deux francs.

— Mais dépêchez-vous, je vous prie, donnez-moi une pièce de cinq francs, et je vais vous rendre.

— Ah ! je savais bien ; tenez, voilà une pièce de dix sous ; je dois pourtant en avoir une autre, je ne la retrouve pas ; mais j'ai des sous, si ça ne vous fait rien.

— Donnez et finissons-en.

Il me compte un à un ses sous, mais il n'y en avait que neuf.

— Ah bien ! ça fera tout de même l'affaire.

Et il reficelle sa bourse sans se presser ; puis, après avoir encore regardé successivement dans toutes ses poches pour s'assurer qu'il y avait mis mon ordonnance, il sort comme il est rentré, sans mettre le pied sur le tapis. Ouf !

A ce rustre succède un homme qui me raconte qu'il vient me consulter pour une chute sur le genou. Il y a, en effet, du gonflement, de la douleur, etc. ; bref, je lui formule une prescription, et la lui remets.

— Maintenant, monsieur, j'ai depuis longtemps une maladie de l'estomac. Que faut-il faire?

L'examen auquel je me livre me montre, en effet, qu'il est atteint d'une gastralgie intense. Je lui écris son traitement. Mais oui !

— J'ai encore à vous consulter pour mon œil gauche, dont je ne vois plus depuis un mois.

— Finissons-en. Avez-vous encore d'autres maladies? Au pied, à la main, que sais-je? sur la peau? Est-ce tout?

— Oui, monsieur, me répond-il avec son flegme de Normand, étonné que j'aie manifesté un mouvement d'impatience.

C'est vraiment heureux que chacun n'en fasse pas autant!

En congédiant cet homme à surprises, je trouve dans le corridor mon paysan de tout à l'heure.

— Comment, encore vous!

— Oui, monsieur, je ne sais pas si je ne me suis pas trompé en vous payant tout à l'heure, et si je ne vous ai pas donné un louis.

— Ma foi, j'en serais surpris, car la manière dont vous m'avez compté vos sous ne prêtait guère à l'erreur. La vérification, du reste, sera facile.

En province, à la consultation, les louis ne pleuvent pas tous les jours dans la poche du médecin; j'y plonge ma main et j'en retire ce qu'elle contenait.

— Tenez, voyez, voilà vos sous, de la monnaie et quelques pièces de 5 francs, pas de louis.

— Ah! j'y repense, je crois ben que c'est ma femme qui l'a serré.

— C'est bon, mais de grâce... laissez-moi tranquille...

Et je le pousse dehors.

C'est maintenant au tour d'un monsieur, mis avec une certaine élégance. Son aplomb, son air satisfait et obséquieux, sa désinvolture, la coupe de son vêtement au dernier goût du jour, mais d'un style un peu flamboyant, me font soupçonner tout d'abord un commis-voyageur. Le soupçon devient certitude au moment où, ôtant de dessus sa tête un superbe chapeau de soie noire, il le saisit entre l'index et le pouce en étalant les autres doigts de la main en aile de pigeon, de façon à laisser voir un énorme camée qui couvre la première phalange de son petit doigt, agrémenté lui-même d'un ongle démesurément long et taillé en pointe.

Je lui avance un siège.

— Docteur, dit-il en s'asseyant, je suis représentant d'une des principales maisons de Reims, et je viens vous faire mes offres...

Il prenait bien son temps !

Je ne lui laisse pas finir sa phrase. De mon fauteuil, je m'élance vers la porte.

— Pardon, monsieur, je regrette de ne pouvoir accepter vos offres de service ; mon frère est négociant et je ne puis lui faire d'infidélité.

Il veut insister, mais la porte est ouverte, et je lui fais comprendre que mon temps ne m'appartient pas. Débarrassé de ce fâcheux, j'ai le bonheur d'avoir affaire à une série de malades,

sinon tous intéressants, au moins tous ayant un mérite, celui de ne pas mettre ma patience à l'épreuve... Cette bonne fortune n'est pas de longue durée. Mon domestique me remet une carte : le Docteur X...

Un confrère! Faites entrer. Se présente alors un monsieur entre deux âges, tenue sévère, mais simple, de noir vêtu comme il convient à un médecin; teint bilieux, physionomie un peu mélancolique, mais au total bien taillé et d'apparence assez robuste. Que me veut-il? La visite d'un confrère inconnu a toujours quelque chose de flatteur, qu'il vienne vous demander une consultation pour lui-même ou pour un de ses clients; aussi est-il difficile de se défendre d'un petit sentiment de satisfaction. C'est donc avec le plus aimable sourire que je l'invite à s'asseoir.

Une fois bien installé comme un homme qui se sent à son aise et qui n'est pas près de déserter la place :

— J'habite, mon cher confrère, une petite ville à l'extrémité du département, et, quoique fort éloigné de vous, il y a bien longtemps que votre réputation est arrivée jusqu'à moi et que je vous connais de nom.

(Ici, au sentiment de satisfaction se mêle, pourquoi ne pas le dire? une pointe d'orgueil. Je m'incline cependant avec un air modeste.)

— Vous êtes un des heureux de la profession : ce n'est, du reste, que justice; mais tout le monde n'a pas la même bonne fortune. J'avais

une très belle clientèle. Ma santé m'a obligé de renoncer à l'exercice de la médecine, et pour utiliser mes loisirs, je me suis associé avec une maison de Bordeaux, fort recommandable, et je puis vous offrir des vins dans des conditions tout exceptionnelles. Heureux de cette occasion d'être utile à un confrère, j'espère que vous ne me refuserez pas.

Descente de mine de ma part. Je deviens froid, glacial, et je lui débite ma petite histoire de ce frère négociant en vins qui alimente mon caveau; mais il ne paraît pas convaincu, et, au nom de la fraternité médicale, de la confraternité professionnelle, il veut à tout prix me colloquer une caisse de son vin. Je tiens bon, je résiste et nous nous séparons fort mécontents l'un de l'autre. Cependant, en me quittant, il me lance ce trait du Parthe :

— Je reviendrai dans six mois, et j'espère vous trouver plus accommodant.

Tout à l'heure, c'était du vin de Champagne, maintenant voilà le vin de Bordeaux. C'est la journée qui le veut. Il ne me reste que le Bourgogne : faites-m'en grâce, ô mon Dieu!

Après plusieurs autres clients moins ennuyeux, je voyais ma consultation toucher à son terme et j'espérais pouvoir prendre le dernier train pour Trouville, où j'étais attendu par une parente qui avait besoin de mes soins, et chez laquelle je devais retrouver quelques amis, lorsqu'arrive une dame avec ses trois enfants et leur bonne.

J'examine la dame avec le plus grand soin; une fois qu'elle a sa consultation :

— Docteur, je voudrais bien que vous me disiez ce qu'a mon fils aîné. Il est souffrant depuis quelque temps.

Une fois le fils aîné consulté et prescription écrite :

— J'ai des craintes pour la taille du second; je vais vous le déshabiller.

La mère, rassurée sur ce point :

— Voyez un peu, je vous prie, la poitrine de mon dernier.

Après m'être exécuté de bonne grâce, quoique ce défilé m'agace horriblement les nerfs, je me levais pour clore cette longue séance, lorsque cette dame, s'enfonçant dans son fauteuil, s'adresse à sa bonne :

— Louise, pendant que vous êtes chez le docteur, j'exige que vous le consultiez.

Se retournaut vers moi :

— Cette fille est malade, elle ne mange pas. Je n'ai jamais pu obtenir qu'elle vînt vous voir. Cependant je le lui ai assez dit. Elle a un médecin qui ne m'inspire aucune confiance. Du reste, il ne la guérit pas.

Voilà une consultation qui va être agréable pour Louise, qui ne s'en soucie pas, et pour moi qui n'y tient pas du tout. Néanmoins j'examine Louise et je lui donne une ordonnance. Je croyais en avoir fini avec cette famille; mais la dame :

— Louise, emmenez les enfants au jardin public, je vous y rejoindrai.

Et voilà cette dame me demandant ce que je pense de la santé de Louise, s'il n'y a pas à craindre pour celle de ses enfants, etc., etc. Ces divers sujets épuisés, elle se met à me parler de ma femme, de mon fils, de ce que je compte en faire. Je ne réponds que par monosyllabes. Je m'agite sur mon fauteuil; je place mes mains sur chacun de ses bras, en commençant l'évolution du mouvement que l'on fait pour se lever. Vains efforts! Je jette sur ma pendule des regards désespérés. Mes yeux suivent avec anxiété l'aiguille qui marche toujours; rien n'arrête ma terrible parleuse. Enfin elle me quitte!

Mais l'heure du train est passée. Adieu ma bonne soirée de Trouville! Je prends mon parti. Mais c'est égal, quand de pareilles séances se renouvellent, et ce n'est pas rare, avouez, cher ami, qu'il faut chez le médecin de la patience. — Mais quand il n'en a pas? — Eh bien, il faut qu'il paraisse en avoir.

Dr Notta (de Lisieux).

*
* *

LE CLOU

Dame Lisette, aussi belle que sage,
Se vit affligée au printemps
(De toutes les fleurs c'est le temps)
D'un furoncle à... l'opposé du visage.

Un clou chasse l'autre, dit-on.
Elle usa bien de ce remède,
Et de la meilleure façon.
Son mari, dans ce cas discret, lui vint en aide,
Las! sans succès.
De se guérir, Lisette grille;
« Mais à qui parler de l'abcès?

Au vieux docteur de la famille
Il ne faut certes pas songer :
De quel air, sans mourir de honte,
Le supplier.... d'envisager
Ce que ce clou navrant surmonte?
De tel objet, sans déroger,
On ne peut vraiment faire montre
A nul autre qu'un étranger,
Que plus jamais on ne rencontre. »
Ainsi conclu, sans nul retard,
Lise se voile et part en quête
Loin de chez elle, et sur le tard,
S'arrête au seuil d'un toit honnête,
Dûment s'informe; le portier
Lui dit qu'elle tombe à merveille :
Deux docteurs logent au premier.
Chez l'un d'entre eux elle entre, vermeille :
Celui-ci l'engage à s'asseoir;
Elle s'y refuse, et pour cause :
« — Monsieur, dit-elle, — et sans le voir,
Passant par tous les tons du rose,
— Je souffre trop cruellement;
Accordez-moi vos bons offices.
Sans vous décrire mon tourment,
Je vais éclairer vos services
Sans plus tarder, et vous montrer
L'objet brûlant de ma visite! »
Elle dit, tourne, et prestement
Découvrant le point qui l'afflige,
Met au grand jour, en s'inclinant,
L'orgueil de Vénus Callipyge.
Le docteur alors gravement

Sur son nez pose ses lunettes,
S'approche, juge, et chastement,
Rabaissant toiles et finettes :
« — Je vois bien ce que c'est, madame,
Et compatis du fond de l'âme
A vos douleurs : tel ornement,
Sur un objet aussi charmant,
Est d'une indiscrétion rare.
Il le désole, il le dépare ;
C'est trop d'un mal assurément.
Mais ce n'est point là ma partie,
Et malgré ma meilleure envie,
Je n'y puis malheureusement
Apporter nul soulagement.
Il faut, en face, à mon confrère,
Aller porter votre... prière ;
Car moi,
Je suis docteur en droit. »

*
* *

BÊTISE HUMAINE

Un paysan passablement bête quand il ne s'agissait pas d'argent, fut visité par le médecin dans le cours d'une maladie grave. Le médecin, entre autres médicaments, lui ordonne une pilule tous les soirs. Au bout de trois pilules, l'assoupissement se produit et le malade repose ; sa femme, le croyant mieux, lui tient ce langage : « Pierre, ton médecin veut allonger ta maladie ; « puisque ces pilules te font du bien, prends « tout, cela te fera encore bien plus bien. — « T'as raison, femme, lui dit son mari ». Et

l'avare paysan, croyant faire une farce au médecin, avale ce qui reste dans le flacon. Au milieu de la nuit l'agonie commence; le matin il était mort. Le médecin arrive, la femme fond en larmes d'abord, puis invective le médecin et le traite d'empoisonneur, naturellement.

*
* *

L'ORIGINE DU POUCE

Quand on fait mal ce qu'on doit faire
On s'en mord le pouce, dit-on.
C'est Adam, notre premier père,
Qui nous donna cette leçon.
Ce vieux gourmand après sa pomme
Se mordit les pouces aussi;
Et de père en fils voilà comme
Nous avons ce doigt raccourci.

*
* *

RÉCLAME AMÉRICAINE

Au coin d'une rue, un homme est tombé, en proie à une attaque d'épilepsie, une abondante écume lui sort de la bouche; la foule s'assemble et un spectateur s'écrie :

— Mais ce n'est pas possible qu'un épileptique écume ainsi, il a du savon dans la bouche!

Alors l'épileptique se lève :

— Oui, mesdames et messieurs, j'ai du savon

dans la bouche. C'est le fameux savon de la maison Sapo and Co Railway street, no 400, le plus doux, le plus onctueux et le plus mousseux de tous les savons. Prix modérés, envoi franco. — Qu'on se le dise!

(*La Presse.*)

*
* *

LA BONNE MÉNAGÈRE

FABLE

A son époux, souffrant d'un coryza, Madame
Mettait de la chandelle au nez. Il fut guéri.

MORALITÉ

Il faut que la femme
Suife son mari.

CH. DEMAILLY.

*
* *

LE MAL SANS REMÈDE

L'expérience que l'on fait de certaines choses est sans doute au-dessus de tous les raisonnements des meilleurs philosophes. En effet, Aristote et Platon auraient travaillé en vain à me prouver par des arguments en forme, que le plus grand plaisir de la vie était celui *de bien faire ses affaires dans le besoin,* toute leur philosophie n'aurait pu me le persuader, et les meilleures raisons de ces grands hommes auraient été très inutiles pour m'en convaincre; cependant

l'expérience que j'en viens de faire ne me permet plus d'en douter.

Il y a quelque temps que, me trouvant en compagnie de très aimables dames, dont les manières galantes et la conversation spirituelle m'avaient convaincu qu'on ne pouvait goûter ailleurs un plus parfait plaisir, lorsque tout d'un coup il me prit une douleur de ventre qui fut suivie de plusieurs tranchées si violentes qu'elles me permirent à peine de me retirer en bon ordre; je n'étais pas à deux pas de cette maison, que désespérant de gagner la mienne, je voulus me mettre à mon aise au coin d'une rue : ce qui ne put me réussir, tant à cause des lanternes qui étaient déjà allumées, que parce qu'il passa dans ce moment du monde qui me fit rengaîner fort mal à propos. Dans cette malheureuse conjoncture, j'eus recours à mes pieds, et me mis à courir de toute ma force; mais, hélas! que l'on court mal quand on est chargé d'un si pesant fardeau! les tranchées augmentèrent et étant obligé de m'arrêter pour serrer les jambes et toutes les autres parties de mon corps, crainte d'accident, je résistai dans cette posture au torrent qui menaçait de rompre la digue, et dis :

Hélas! je n'en puis plus, quelle douleur extrême!
Ne puis-je en ce besoin me secourir moi-même?
Sort, fortune, destin, n'oserais-je espérer,
Que mon derrière au moins aurait à me céder?
Que ne m'es-tu propice une fois en ma vie?
Ou plutôt que n'es-tu contraire à mon envie?

Cet accès s'étant un peu modéré, je remis à la voile de mon mieux pour me rendre chez moi avant l'orage, mais ces tranchées qui venaient de me quitter revinrent plus fort que jamais, et m'obligèrent de m'arrêter encore pour reprendre la même posture :

Ce fut dans ce moment que perdant l'espérance,
J'eus besoin du secours de toute ma constance,
Je vis le point fatal que j'allais succomber,
Et que mon ventre ingrat refusait d'écouter.

Ce fut en effet dans ce redoublement que je pensai céder à la violence de mes maux, qui m'auraient fait faire innocemment une très vilaine action ; je surmontai encore une fois la difficulté, en reprenant toujours une posture qui me mît en garde aux assauts de mon ventre, et j'arrivai enfin heureusement au logis dans le temps qu'il m'eût été impossible de ne point succomber à la tentation ; je ne fus pas plus tôt assis en lieu convenable, que m'abandonnant de corps et d'esprit à tout ce que la colique demandait de moi, je goûtai un plaisir si sensible, que je fus transporté hors de moi-même ; tout ce que l'amour a inspiré de plus tendre à un cœur véritablement amoureux ne peut donner qu'une idée grossière de ceux que je trouvai *à me voir à mon aise.*

Qu'on ne me vante plus les doux plaisirs de la vie, tous ces plaisirs ne seront qu'une ombre très imparfaite de celui qu'on a *de faire au besoin ses petites affaires.* (*Amusements sérieux et comiques.*)

*
* *

LES DEUX VOITURES

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

Trois ou quatre messieurs très bien
S'avancent d'un pas fort inerte,
Précédant le corbillard noir
Qui s'en va sous ses draperies,
Avec un panache au bossoir
Et des immortelles fleuries.
Les passants lui disent : Bonsoir !
Et plus loin on voit les figures
Des bourgeoises et des bourgeois
Encadrés comme des gravures
Par les quatre morceaux de bois
De la portière des voitures.
Et, processionnellement,
Des gens à pied causent affaires.
Par politesse ils ne rient guères,
Et c'est un bel enterrement.
Il s'en va par les avenues,
Ayant le pas sur les tramways,
Sous l'œil des gardiens de la paix,
Parmi les foules mi-émues.
Dans les faubourgs tumultueux
Au salut discret des cocottes,
Au signe de croix des dévotes,
Il s'avance majestueux.

L'enterrement n'est qu'une fête !
Et l'on revient, l'esprit dispos,
De ce loitain champ de repos
Avec une fringale prête,
Et de la soif pour plusieurs pots.
Bast ! c'est chose si triviale,

On en rencontre tant dehors
De ces corbillards à croquemorts,
Qu'il faut être provinciale,
Madame, pour perdre un moment
A voir passer l'enterrement.

Mais ce qui m'effraie et me glace
Et ce qui me cloue à ma place,
Muet d'une indicible horreur,
C'est l'affreuse voiture verte,
Hermétiquement close, couverte,
Et qui galope avec fureur.
Là-dedans le cheval emporte
Une chose innomée et morte,
Ancien cadavre déjeté,
Machabé démissionnaire
Par lambeaux et déchiqueté?

Crânes rompus, jambes hachées,
Têtes qu'on dirait ébauchées
Par le crayon du cauchemar;
Des os et des viandes puantes
Collant leurs surfaces gluantes :
Le vomissement de Clamart.

Ils furent pourtant quelque chose,
L'un poète, l'autre zingueur,
L'autre, fille à la lèvre rose,
Ils eurent du sang dans le cœur,
Des passions dans la cervelle;
L'un aimait l'or, l'autre sa belle;
L'autre les fleurs, l'autre le vin.
Mais ils sont crevés à l'hospice;
Pas de famille à leur service,
Et personne qui se souvînt!
Fin du travail ou fin du vice!
Sans un soupir, sans un sanglot,
Sans un salut du populot,
Comme une denrée importune,

Tout ça vers la fosse commune
Au galop! au triple galop!!

Et je rêve parfois, grisette,
Chère mignonne marquisette,
Doux yeux de ma gentille amour!
Seins fleuris de boutons de rose...
Que le Destin, vieillard morose,
Peut bien nous réunir un jour,
Toi, belle fille de bohême,
Qui crois éterniser le bal,
Moi, poète de carnaval,
Qui songe parfois au carême.
Il peut nous réunir là-bas,
Crânes rompus, jambes et bras,
Résidu de matière inerte.....
Ça peut arriver, sais-tu bien?

La voiture noire n'est rien
Auprès de la voiture verte.

Émile Goudeau.

*
* *

CONSOLATION

Z... est bien malade.

Le docteur est au chevet et le console.

— Rassurez-vous, cher ami...

— Croyez-vous que ce ne soit pas fini?

— Hum!... reprend le docteur, tout ce que je puis vous dire, c'est que, avec cette maladie, le cadavre ne sera pas défiguré.

André Laroche.

*
* *

LE BARON AVEUGLE

—

Un vieux baron s'était fait usurier :
Pour un baron c'est un vilain métier.
Quoi qu'il en soit, à forcer de lésine,
Couchant sans draps, faisant seul sa cuisine,
A soixante ans il était parvenu
A quadrupler son petit revenu.
Il continue : il boit à la fontaine ;
Le vin est bon, l'eau lui paraît plus saine ;
Il prête à gage ; il achète à l'encan
De vieux souliers, un frac de bouracan,
Des bas troués, un gras pourpoint de laine.
Accumulant sa petite semaine,
Vingt mille écus composaient son trésor,
Et chaque jour il augmentait encor.
Notre baron, en comptant sa monnoie,
A cet aspect ne se sent pas de joie.
Un soir pourtant, repassant ses écus,
Il s'aperçoit qu'il n'y voit quasi plus.
Dans sa surprise il se lamente, il beugle :
« Je perds la vue ! ah ! je deviens aveugle !
Je suis d'avis de consulter Gendron. »
Il part après ; il emprunte un bâton ;
Et le cœur gros, la contenance triste,
Bronchant, clochant, va trouver l'oculiste.
« Combien, monsieur, m'en pourra-t-il coûter
Pour me guérir ? je viens vous consulter.
— Monsieur, je vois, c'est une cataracte.
Mais avec vous je ne fais point de pacte ;
Vous me paîrez quand vous serez guéri.
— Pardon, monsieur, je suis de Chambéri ;
Un Savoyard connaît peu l'opulence ;
Je sais, par jour, à quoi va ma dépense.
Que vous faut-il ? — Eh bien, fesse-mathieu,
Fais-toi guérir gratis à l'Hôtel-Dieu. »

Gendron savait que notre homme était riche :
Certain voisin, pour lui faire une niche,
Avait trahi le secret du baron,
En le peignant plus ladre que Caron.
— Vous voulez donc, monsieur, que je m'explique?
Deux cents écus. — Cela fait six cents francs!
C'est trop payé pour voir cinq ou six ans.
Monsieur Gendron, vous êtes honnête homme :
C'est bien assez de moitié de la somme.
J'ai les yeux clos pendant toute la nuit;
Je ne veux voir que quand le soleil luit.
Pendant la nuit personne ne voit goutte :
Pour un temps mort voulez-vous qu'il m'en coûte?
— Pour six cents francs je vous rends vos deux yeux,
Entendez-vous? — Mais, monsieur, faisons mieux :
Un me suffit, et pourvu que je lorgne...
Soit, cent écus, je consens d'être borgne.

De la Condamine.

*
* *

MENTEUR COMME UN ARRACHEUR DE DENTS

Un dentiste marseillais, qui a beaucoup parcouru le monde, sert à un intime, après boire, des récits de voyage qui se distinguent par une certaine originalité.

— Figure-toi, mon bon, que je tombe un jour dans le Nil, tout habillé, avec ma trousse sous le bras. A peine revenu sur l'eau, j'aperçois un immense crocodile qui se dirige sur moi en ouvrant une de ces gueules qui présagent une mort sûre (sans calembour). Je ne fais ni une,

ni deux, mon bon; je saisis mon davier, je vois venir le monstre... et, en un tour de main, je lui arrache toutes les dents sans qu'il ait eu le temps de s'en apercevoir ! (*Le Gaulois.*)

*
* *

FANTAISIE ARITHMÉTIQUE

L'homme dont la vie entière
Est de *quatre-vingt-quinze* ans,
Dort le *tiers* de sa carrière :
C'est juste *trente-deux* ans. 32
Ajoutons pour maladie,
Procès, voyages, accidents,
Au moins un *quart* de sa vie :
C'est encor deux fois *douze* ans . . . 24
Par jour deux heures d'études
Ou de travaux font *huit* ans. . . . 8
Noirs chagrins, inquiétudes,
Pour le double font *seize* ans. . . . 16
Pour affaire qu'on projette,
Demi-heure : encor *deux* ans. . . . 2
Cinq quarts d'heure de toilette,
Barbe, *et cætera, cinq* ans 5
Par jour, pour manger et boire,
Deux heures font bien *huit* ans . . . 8
Cela porte le mémoire
Jusqu'à *quatre-vingt-quinze* ans ! 95

BOILEAU.

*
* *

UNE EAU NOUVELLE

—

La scène se passe à Gérardmer, un joli petit coin des Vosges.

Notre ami E. B. entre chez un pharmacien de l'endroit, et demande une bouteille d'eau de Vals.

— Nous n'en avons pas, Monsieur.

— Alors donnez-moi de l'eau de St-Galmier.

Le pharmacien simule des recherches qu'il sait inutiles :

— Monsieur, je n'en vois plus.

— Eh bien! je prendrai de l'eau similaire.

— Ah! Monsieur! s'écrie l'apothicaire désespéré, c'est un fait exprès, nous avons vendu la dernière ce matin.

(*La Nouvelle Rive Gauche.*)

*
* *

SUR UN MAL D'OREILLE

Bobo cuisant vous tient donc par l'oreille,
Belle Ninon, et vous met en souci;
Vous vous plaignez : mais sur chose pareille
Permettez-moi de dire, Dieu merci!
Bien méritez ce petit bobo-ci.
Tant qu'aux propos de mon amour fidelle
Prêtiez l'oreille, aucun bobo jamais
N'osa flétrir une oreille si belle :
Fidélité conserve les attraits.
Mais cette Oreille autrefois si rebelle,
Toujours fermée aux volages amours,
Ne sais comment s'est ouverte aux discours
D'Amant nouveau parlant d'amour nouvelle.
Or, tels propos ouïs, quoiqu'à demi,
D'un qui n'est pas notre loyal ami,
Sont venimeux, et plus malins que peste

Soufflent partout un dangereux poison.
Voulez-vous donc d'un bobo si funeste,
Par mes avis, obtenir guérison?
Fermez l'Oreille à pareilles sornettes,
Et comptez fort que sous telles fleurettes
Gît un serpent qui pique en trahison.
Ne tardez pas d'user de ma recette;
Votre bobo disparaîtra soudain;
On verra fuir Amour volage et vain.
Il vous en cuit pour être un peu coquette.
Or, vous tendrons, jeunesse dont le cœur
Par l'inconstance aisément se réveille,
Qui pour l'appât d'une nouvelle ardeur,
Trop maltraitez votre vrai serviteur,
Croyez qu'autant vous en pend à l'Oreille!

(*Tiré des amusements du cœur et de l'esprit.*)

*
* *

UN POISSON D'AVRIL

I

Isidore Fistuleux était un honnête garçon pharmacien dont le cœur n'avait pas encore battu. Il était blond filasse, et ses gros yeux bleu faïence semblaient avoir été ravis à une paire de vases Lesueur. Avec cela une carrure d'Hercule et un nez qui eût pu passer pour la trompe d'un éléphant à la mamelle.

II

Il vivait heureux comme le poisson dans l'aquarium, ne croyant pas qu'il pût y avoir de

plus douces occupations que de piler du bromure ou d'empaqueter de la rhubarbe, quand un jour — jour néfaste ! — son patron l'envoya porter une pâte d'amandes composée, chez la vicomtesse de Sainte-Elastique, rue Pigalle.

III

On introduisit Isidore dans un luxueux boudoir sentant tout autre chose que la pharmacie, où il se trouva en face d'une exubérante jeune femme succinctement vêtue — elle sortait du bain ! — laquelle le pria de lui montrer à étendre la pâte en question, offrant un bras de neige à l'expérience.

IV

Isidore, esclave du devoir professionnel, commença la troublante opération, mais au bout de cinq minutes, et comme il arrivait à l'épaule, il rougit, pâlit, tressaillit, ses doigts se détendirent, et il tomba en syncope aux pieds de la vicomtesse.

N. B. — Ceci se passait le 20 mars, premier jour du printemps, si l'on en croit Mathieu (de la Drôme).

V

Dès lors, Isidore ne fut plus le même. La pharmacie n'eut plus de charmes, le Codex plus d'appas.

Il travaillait sans goût et sans attention, versant de l'arsenic dans les loochs et râpant du gingembre dans la réglisse. Enfin, un soir, il consulta sur son état moral son camarade d'officine, le potard Dubéleuil, un noceur enragé.

VI

Le potard Dubéleuil écouta le récit de l'aventure de la rue Pigalle et l'aveu des symptômes qui se manifestèrent à la suite, et sans hésiter porta ce diagnostic : « Fistuleux, mon bon ami, tu es amoureux fou ! » A l'audition de ces paroles, Isidore eut une nouvelle syncope.

VII

Pourtant, la vicomtesse de Sainte-Elastique n'avait pas été insensible à l'hommage spontané que la nature avait amené Isidore à lui rendre.

Elle avait contemplé longuement le jeune homme évanoui, avait bâti des hypothèses à la Cuvier sur les données que lui fournissaient la luxuriance de sa végétation capillaire, l'épanouissement de son cartilage nasal, l'amplitude de sa cavité thoracique, et avait rêvé de lui les nuits suivantes, non sans plaisir.

VIII

Mais, retenue par la pudeur féminine, elle avait attendu que l'entrée en matière vînt de lui.

Hélas, vainement! La timidité était chez Isidore à la hauteur de l'innocence.

Au bout de dix jours bien comptés, la vicomtesse, ne voyant rien venir, prit une grande résolution.

IX

Et le lendemain Isidore recevait à la pharmacie une lettre rose, sentant bon, signée Louisa de Sainte-Elastique et lui demandant, avec des termes câlins, de « renouveler la séance et d'apporter beaucoup de pâte. »

S'il n'eût été soutenu par Dubéleuil, Isidore se fût affaibli de rechef, tant il était stupéfié par un tel bonheur.

X

Pourtant, grâce à un énergique effort de volonté, il se trouva, le jour suivant, prêt à partir à l'heure indiquée. Mais le potard Dubéleuil, qui ne voyait pas sans jalousie la bonne fortune de son collègue, eut une idée satanique :

« — Ah! ça, dit-il, tu prends la chose au sérieux?... Mais, nigaud, regarde donc le calendrier! Nous sommes aujourd'hui le 1er avril... *C'est une farce!...* »

Cette fois, Isidore chut parmi les bocaux.

XI

Sans plus s'inquiéter, Dubéleuil lui prit des

mains la pâte d'amandes, et fut à sa place rue Pigalle.

Quand il revint, son visage rayonnait. Sans doute, il avait trouvé des arguments suffisants pour faire accepter la susbtitution par la vicomtesse.

XII

A partir de ce jour, Isidore devint bizarre. Il ne croyait plus à rien. Enfin, hier, on a dû le conduire à Charenton. Sa folie consiste à se figurer qu'il est pacha et possesseur d'un sérail de quinze cents femmes, qu'il doit défendre à lui tout seul contre les entreprises amoureuses de tous les jeunes garçons pharmaciens de la ville.

(*Le Monde amusant.*)

*
* *

ENIGMES MÉDICALES (1)

—

I

Je suis de l'homme un bourreau domestique,
Suis-je chez lui? J'y mets le feu.
Et dès que je séjourne un peu,
Pour m'en chasser, il met tout en pratique.
Je lui fais déplorer son sort :
Jusqu'à son propre sang à sa perte j'anime,
Et quelquefois j'en fais une triste victime,
Que je sacrifie à la mort.

(1) Voir les réponses à la fin du volume.

A chercher du secours ma cruauté l'excite;
Encore à bon marché croit-il en être quitte,
Quand bien du sang versé le délivre de moi.
Souvent à mon abord le plus hardi frissonne;
Je traite également le Berger et le Roi,
Sans respecter ni spectre ni couronne.

II

[âge;
Nous sommes plusieurs sœurs à peu près d'un même
Dans deux rangs différents, mais d'un semblable usage,
Nous avons en naissant un palais pour maison,
Qu'on pourrait mieux nommer une étroite prison.
Il faut nous y forcer, pour que quelqu'une en sorte,
Quoique cent fois le jour on nous ouvre la porte.

III

Aux humains tous les jours je rends mille services;
Le sexe fait de moi ses plus chères délices :
Sans partage je suis en mille endroits divers;
Vers le bien, vers le mal, mon penchant est extrême;
Je naquis au moment qu'on créa l'Univers;
Personne ne dira qui je suis, que moi-même.

IV

Quoique toujours faite en coquille,
Je sers les gens de cour comme le pèlerin;
Par moi l'adolescente fille,
Aux vices, aux vertus peut s'ouvrir le chemin.
On m'apporte en venant au monde,
On me prête sans me quitter,
En vain femme fâcheuse gronde,
Le bon mari sans moi ne s'en peut entêter.
L'on m'ouvre, l'on me ferme, et jadis dans la Grèce,
Pour m'avoir fermée à propos,
Un héros triompha de la flatteuse adresse,
De cent monstres cruels qu'enfantèrent les flots.

V

Sans consumer les cœurs, nous les pouvons brûler,
Nous sommes les flambeaux et les miroirs des âmes,
Dont les vifs sentiments s'expriment par nos flammes;
Et dans notre silence on nous entend parler.

VI

D'une nymphe j'ai pris mon nom;
Je n'ai fait aucun crime, et je suis détenue
Dans une obscure tour flanquée et défendue
D'un bastion bien muni de canons.

Au lieu de me venger d'une telle injustice,
J'en sors, quand on le veut, pour secourir les gens;
Et loin de vendre mon service,
Ce qu'on me donne, je le rends.

On me connaît pour si discrète,
Qu'à peine se voit-il quelqu'un qui ne commette
Sa plus secrète affaire à ma fidélité:
Et quand on m'emploie, on me traite
Ainsi qu'une divinité.

VII

Depuis le matin jusqu'au soir
Je vais, je viens, je cours sans voir.
Mon mouvement lent ou rapide
Est toujours tel qu'il plaît à celui qui me guide.

Et comment pourrais-je voir clair?
Je n'ai pas un seul œil, et je crains d'être à l'air.
Ma peau trop délicate est triplement vêtue,
Et chacun rarement peut la voir toute nue.

Tous les jours on m'enferme en certaine maison,
Que l'ouvrier exprès a faite,
Pour me servir d'une retraite
Qui pourrait se nommer l'ambulante prison.

VIII

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amants envieux de mon sort.
Je me repais de sang, et je trouve la vie
Dans les bras de celui qui ne veut que ma mort.

*
* *

CHASSEUR ET CHIRURGIEN

L'éminent chirurgien Alph. Guérin est un grand chasseur : un jour, il était à la chasse, il visa un chevreuil et le blessa à la patte.

Le docteur, plein de cœur, arrive auprès de la bête qu'il a blessée, et au lieu de l'achever comme un vulgaire chasseur, il se rappelle qu'il est chirurgien. Il tire sa trousse, panse la patte, applique un solide appareil, porte l'animal dans un fourré épais et s'en va.

Le chevreuil n'a conservé qu'une légère claudication de cette mésaventure, ce qui permet aux chasseurs de le reconnaître et de le respecter.

Florian Pharaon.

*
* *

LES EAUX DE PLOMBIÈRES EN 1729.

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux

Sont portés sur d'épaisses nues;
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,
Où tout malade empaqueté
Et tout hypocondre entêté
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume et se donne
La question pour la santé;
Où l'espoir ne quitte personne :
De cet antre où je vois venir
D'impotentes sempiternelles,
Qui toutes pensent rajeunir;
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine
Que nous rapporterons d'ici.
De ces lieux où l'ennui foisonne
J'ose encore écrire à Paris,
Malgré Phœbus qui m'abandonne
J'invoque l'amour et les ris :
Ils connaissent peu ma personne;
Mais c'est à Pallu que j'écris.
. . . .

VOLTAIRE.

*
* *

LES EAUX DE PLOMBIÈRES EN 1823.

—

. . . .
J'ose à présent d'une Nymphe timide
Chanter la gloire et les nombreux bienfaits;
Elle promène une eau tiède et limpide
Dans un vallon d'un romantique accès.

Errant jadis dans des lieux solitaires,
Elle vivait sans culte et sans honneurs,
Aucun Poëte, en visitant Plombières,
N'avait pour elle invoqué les neuf sœurs.
Et cependant ces Déesses habiles
A des ingrats et volages auteurs
Ont inspiré des vers purs et faciles.
Sexe enchanteur, ô vous qui tous les ans
Venez puiser à cette eau salutaire
Un doux remède à vos soucis cuisans,
Je vous suivrai dans la jeune bruyère,
Sur ces coteaux, dans ces vallons charmans,
Où vous allez caressant l'immortelle
Qui de son urne épanche les présens;
Peut-être alors pourrai-je dans mes chants
Dire des vers dignes de vous et d'elle!
L'homme, a-t-on dit, est un sot animal;
Hélas! pourquoi par un destin fatal
Est-il sujet à tant de maladies,
Catarrhes, toux, fièvres, hémiplégies,
Engorgemens, rhumatismes, douleurs
De toute espèce et de toutes couleurs?
L'enfant déja sur le sein de sa mère
Verse des pleurs quoiqu'il ait son amour.
Gémirait-il en voyant la lumière
De tout le mal qu'il doit souffrir un jour?
Avant douze ans on veut en faire un homme.
Cahiers, compas, rudimens, parchemins,
Tout à la fois le rebute et l'assomme;
C'est un sujet qu'on forme pour les bains!
Adolescent en projets il s'épuise;
L'amour le livre à de nouveaux penchans,
Mais tous les maux que l'âge lui déguise
Reparaitront après quelques instans.
Les passions assiegent sa jeunesse,
Changeant d'objet pour renaitre sans cesse.
L'ambition, sombre et cruel tyran,
L'ennui, le jeu, l'impitoyable envie
Qui dans son cœur pénètre plus avant,
Bientôt de l'homme ont fait une momie.

Plus de santé : son débile cerveau
Grossit encor ses maux et ses souffrances,
Son estomac ne vit que d'ordonnances,
D'émulsions et de bouillons de veau.
Les Médecins sont toujours à sa porte...
C'est un malheur de vivre de la sorte ;
Mais le remède est à côté du mal.
  Pour l'arracher à cet état fatal,
Voyez comment la provide Nature
Dans les vallons fit jaillir une eau pure,
Peupla les monts de simples bienfaisans,
De vins exquis et de fruits succulens ?
Mais c'était peu si sa main libérale
Pour nos besoins n'eût créé l'eau thermale.
De l'eau susdite irai-je vous vanter
Les bons effets et la vertu secrète ?
Ils sont connus, et je pourrais citer
Maints impotens dont la cure est parfaite.
Si l'on osait plus long-tems en douter,
Plombière aussi *se leverait en masse*
Pour attester sa puissance efficace.
  De toutes parts quand les jeunes Zéphirs
Vont caressant la féconde Cybèle,
Et que livrée à l'amour, aux plaisirs,
Elle renait plus brillante et plus belle,
Fuyant le monde et l'éclat d'un beau jour,
Seul, l'homme en proie à la douleur cruelle
Ne renaît point aux plaisirs, à l'amour.
  Pour se soustraire au tourment qui l'obsède,
Firmin a pris remède sur remède ;
Son Médecin, l'âge heureux des Amours
Sans rien tenir lui promettaient toujours.
Mais après tout, ses soins sont inutiles :
Rassasié de promesses futiles
S'il croit trouver quelque baume à ses maux,
C'est dans les bains et l'usage des eaux.
Sans hésiter il a choisi Plombières.
Là donnant trève aux remèdes vulgaires,
Et de sa cure occupé tout entier,
A l'eau thermale il ose se fier.

Pour obtenir tout le fruit qu'il espère,
Il faut qu'il garde un régime sévère,
Que l'exercice assaisonne ses mets,
Que la gaité ne le quitte jamais.
Qu'il sache enfin choisir ses promenades,
Gravir les monts, fréquenter les Driades;
Et quant aux bains, s'il s'en rapporte net
Au long traité du Docteur Martinet,
Il pourra voir que la Nature opère
Sans Médecin et sans Apothicaire.
Dès que Phoëbus, s'arrachant au repos,
De l'Orient entr'ouvrait les rideaux,
Firmin déja faisant ses exercices,
De l'eau des bains savourait les prémices.
Avec la foule auprès du Crucifix (1)
Il se rendait toujours à temps préfix
Et s'abreuvait de ses eaux salutaires;
Chaque malade en buvait à pleins verres.
D'un chêne antique ombragée autrefois
L'eau de la croix s'échappait en silence,
On respectait sa noble indépendance.
Nymphe modeste et sensible à-la-fois,
A ses côtés habitait l'espérance,
Et la santé revenait à sa voix.
Depuis ce temps sur cette aimable rive
On enchaîna la Nymphe fugitive;
Mais sa vertu n'a pas dégénéré.
Aux malheureux, à la douleur plaintive
Elle offre encore un remède assuré.
Près d'un Couvent où jadis l'opulence (2)
Entretenait la pieuse ignorance
Des sectateurs du bienheureux François,
S'élève un bain d'où jaillit une eau claire
Et qu'a construit le plus aimé des Rois.
Là vous voyez sous une règle austère,

(1) La fontaine du Crucifix est située sous les Arcades en face de la principale rue de Plombières.

(2) Le couvent des Capucins, construit en 1655, sous le pontificat d'Alexandre VII.

Comme jadis dans un vieux Monastère,
Goutteux, perclus, boiteux, et cætera,
Baigner ensemble à qui se guérira.
A leur régime, à leur teint pâle et blême,
A leur langueur, à leurs os décharnés,
Il semblerait qu'un éternel carême
Condamne à l'eau tous ces infortunés.
Bien différens, dans leur maigreur extrême,
De ces mortels surchargés d'embonpoint,
Qui mangent bien et ne se baignent point.
Il est pourtant des maux imaginaires
Logés, nourris dans des cerveaux fêlés,
Que l'eau des bains n'a pas désopilés
Et qui toujours assiégeront Plombières.
 Du grand bassin tout éloigne l'ennui (1).
C'est ce bassin qu'on préfère aujourd'hui.
La gent malade y descend et s'y plonge;
Que fait-on seul au fond d'une *ballonge?*
On n'y dit point de chansons, de bons mots;
On est moins bien, moins joyeux, moins dispos.
On n'y voit pas la nayade captive
Y caresser une beauté craintive;
On n'y voit rien : seulement quelquefois
Une soubrette infidèle à Diane,
En vous lorgnant vous verse la tisane
Et vous distrait par son joli minois.
D'autres enfin en dépit de la vogue,
Épouvantés du plaisir et du bruit,
Seuls et pensifs en un sombre réduit
Sont occupés d'un Roman, d'une Eglogue
Plus que du soin de baigner avec fruit.
Lorsque le bain aidé de la nature
Atteint le mal et dans leur source impure
A des humeurs produit la coction,
Joignez au bain la douche et la boisson.
L'étuve aussi peut compléter la cure.
Buvez : surtout étudiez les eaux ;

(1) Voir la chanson *L'Appel au bassin,* qui vient apres cette pièce de vers.

L'une à sa source est plus fraîche et plus vive,
L'autre plus chaude et par là plus active,
Fournit au sang des principes nouveaux ;
Chacune enfin est bonne à d'autres maux :
La douche encore opère des miracles;
Douchés ; bientôt cesseront les obstacles
Qui s'opposaient à la fonte du mal.
Entre quatre ais l'eau captive et gênée
Par son poids seul dans sa chute entraînée,
Traverse à l'aise un tube de métal,
Et pénétrant la fibre cutanée,
En rend le jeu plus libre et plus égal.
A volonté dirigeant la colonne,
Le patient attaque avec chaleur
La maladie ; elle pâlit, frissonne,
Puis se soumet à la loi du vainqueur.
Si la cruelle est par trop aguerrie,
Ou si le mal à vous nuire acharné
Prend à vos yeux un air de pharmacie,
Prescrivez-lui quelques gros de séné.
Mais avant tout connaissez bien la cause
De la douleur qui tant vous fait souffrir;
Réfléchissez au remède, à sa dose,
Et puis enfin seul n'allez pas mourir.
Les Médecins sont bons à quelque chose!
J'en connais un musqué, poudré, frisé,
Un peu pédant et cherchant fort à plaire,
Le cœur, dit-on, est chez lui mal placé,
C'est un défaut qui n'est pas volontaire.
A ses talens donnant jadis essor,
On en eût fait un habile architecte,
Mais Médecin sa science est suspecte,
Et sa conduite est plus suspecte encor.
Choisissez mieux l'empirique Esculape
Qui doit chez vous ramener la santé ;
Et dussiez-vous dans l'infernale trape
Par son savoir être bientôt jeté,
Qu'il trouve en vous de la docilité !
S'il vous prescrit au sortir de la cuve
La promenade ou la douche, ou l'étuve,

Il a sans doute observé vos besoins,
Et vous devez apprécier ses soins.
Il vous dira : — « C'est pour des maux rebelles
« Qu'on doit user de moyens violens,
« Si pour venir le mal trouve des aîles,
« Pour s'en aller il se traîne à pas lents.
« Voyez combien l'étuve est nécessaire
« Pour provoquer d'abondantes sueurs;
« N'en craignez pas un effet délétère,
« Les meilleurs bains sont les bains de vapeurs.
« Redoutez-vous, pour amollir la fibre,
« Le thé, le lit, les poudres de Dower?
« Dans les humeurs, pour garder l'équilibre,
« Plus d'un malade affronterait l'*Enfer* (1). »
Non, cet enfer que la Mythologie
Nous a dépeint sous des traits odieux,
Comme un moyen inventé par les Dieux
Pour tourmenter le méchant et l'impie;
Mais un enfer où l'on peut par degrés
Guérir les maux les plus invétérés;
Où nul objet ne cause d'épouvante;
Où la vapeur d'une eau claire et bouillante
S'insinuant dans les pores ouverts,
Purge la peau d'engorgemens divers.
Là ne sont point de hideuses furies,
De noir Cerbère et de sales harpies,
De fouets vengeurs, de breuvages amers;
Mais tous les ans quelques Nymphes jolies
Pour ranimer certains membres perclus,
Vont dans ces lieux offrir leurs charmes nuds.
Examinez, voyez tout par vous-même.
Puisque l'Etuve est un remède extrême,
N'y descendez qu'avec précaution,
Ne faites rien sans modération.
Tout est au mieux si le bien-être augmente;
Si la douleur devient plus véhémente.
Cessez le bain, la douche, la boisson,
Puis en repos terminez la saison.

(1) La plus chaude étuve de Plombières.

Sur son état l'homme qui s'inquiète
Double son mal, le rend plus sérieux,
La mort approche et le Curé s'apprête,
Toujours charmant, toujours officieux.

FALLOT.

*
* *

L'APPEL AU BASSIN

AIR : *Plus on est de fous plus on rit.*

Chaque jour que Dieu fait éclore,
Que j'aime à voir dans le bassin
Les baigneurs, levés dès l'aurore,
Accourir tous le verre en main.
Baigneurs que la douleur attire
Dans ces bains où l'on rajeunit,
Avec nous venez boire et rire,
Plus on est de fous plus on rit.

Promeneurs qui, sous les Arcades,
Vous abreuvez au Crucifix,
Venez partager les rasades
Qu'ici nous versent les houris ;
Entrez, entrez dans la piscine,
Auteurs, poètes, gens d'esprit,
Ici tout mal se déracine ;
Plus on est de fous plus on rit.

Vous malades atrabilaires,
Qui baignez dans les cabinets,
Las ! vous pensez trop aux affaires,
Venez entendre nos caquets ;
Gens de robe, gens de finance,
Oubliez votre grand crédit ;
Au bassin que chacun s'élance,
Plus on est de fous plus on rit.

Guerriers, que la gloire couronne,
Victimes des travaux de Mars,

Dans l'enceinte qui m'environne
Pourquoi resteriez-vous épars?
Au bassin venez tous ensemble,
A personne il n'est interdit;
C'est la gaîté qui nous rassemble,
Plus on est de fous plus on rit.

Quittez d'insipides baignoires,
Venez ici, jeunes beautés;
L'amour en chantant vos victoires,
Sera toujours à vos côtés.
Vite, accédez à nos requêtes,
Venez, le bassin vous sourit,
Venez faire tourner nos têtes,
Plus on est de fous plus on rit.

SAMSON.

*
* *

CURIEUX CAS D'EXEMPTION.

A Vourles, au dernier conseil de révision, parmi les conscrits, tous prêts, entièrement et complètement prêts pour la visite, le major en remarque un qui ne peut *désarmer*. On s'approche, on constate l'insolite et insolente fixité du phénomène, qui résiste même à l'épreuve de l'eau. « Et que signifie?... » dit-on au futur maréchal de France. « Ça! mes bons messieurs, répond-il, c'est *mon cas d'exemption!* Ça m'arrive, ça m'arrivera toujours en pareille compagnie. » — Et effectivement, ne sachant dans quelle *compagnie* l'immatriculer sans avoir à craindre de le voir f...icher le camp, tout bien pesé, le conseil l'exempta. (*Lyon médical.*)

*
* *

LA CIGALE ET MARIANI (1)

FABLE-RÉCLAME.

—

La cigale ayant chanté
    Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Sa voix avait pris les tons
Enroués des mirlitons.
— « De Mariani l'officine
De ma demeure est voisine ;
Allons donc solliciter
Du Coca pour mieux chanter.
C'est une boisson nouvelle
Qui guérit la voix rebelle ;
On ne s'en trouve pas mal.
L'avoir est le principal ! »
L'officine est généreuse ;
— « Prenez tout ce qu'il vous faut,
Dit Mariani, c'est très chaud.
Chantez et soyez heureuse !
Le résultat fut si grand
Qu'un adorateur sincère
Lui dit : « Vous chantiez naguère,
Vous enchantez maintenant ! »

LEMERCIER DE NEUVILLE.

*
* *

UNE CURIOSITÉ FATALE

—

La Condamine périt victime de son insatiable

(1) Inventeur du vin à la Coca du Pérou, dit le *tenseur des cordes vocales.*

curiosité. Ayant su qu'un jeune chirurgien proposait une opération nouvelle et très hardie pour une des infirmités dont il souffrait, il le fit appeler et le pria d'opérer sur lui. Le praticien hésitait : « Cela ne peut avoir aucun inconvénient pour vous, lui dit l'académicien ; si vous me tuez, je suis vieux et malade, on dira que la nature ne vous a point secondé ; si, au contraire, par impossible, vous me guérissez, je rendrai compte moi-même de votre méthode à l'Académie, ce qui vous fera le plus grand honneur. » Le jeune homme cède enfin et commence à opérer. « Allez donc doucement, je vous prie, monsieur, disait La Condamine malgré la souffrance ; laissez-moi bien examiner, bien voir, sans quoi je ne pourrais pas faire mon rapport. » La Condamine succomba aux suites de cette dangereuse expérience.

LAROUSSE (*Grand Dict. universel.*)

*
* *

ACTUALITÉS MÉDICALES

POCHADE (1)

—

AIR : *Ma Tante Urlurette.*

Vous voulez me fair'chanter,
Eh bien, veuillez m'écouter.

(1) Chantée au banquet de l'Association des médecins de France.

Allons, viens ici, ma lyre!
Il faut rire, il faut rire,
Rire, toujours rire.

Sous l'étreinte de mes doigts,
Je veux te mettre aux abois.
Fi, du temps où l'on soupire!
Mieux vaut rire, etc.

Rire, rire, c'est très bien,
Mais sur quoi? Je n'en sais rien.
Bah! quand on ne sait que dire,
Il faut rire, etc.

Mais voyons, sur nos travers,
Si je bâclais quelques vers?
J'ai peur d'avoir trop à dire;
Bah! faut rire, etc.

Je sais très bien qu'ici-bas,
Les loups ne se mangent pas;
C'est assez qu'on nous déchire,
Faut en rire, etc.

L'homœopathe, pourtant,
Mérite bien, en passant,
Que par l'oreille on le tire,
Il faut rire, etc.

Sur l'oculiste afficheur,
Le médecin *dégraisseur*,
J'aurais aussi bien à dire,
J'aim'mieux rire, etc.

Quand le marquis d'Argenteuil
Fonda son prix *d'écureuil*,
Dans sa barbe il a dû s'dire :
Faut en rire, etc.

Aussi, que de concurrents
N'a-t-il pas mis sur les dents!
Plus d'un se pose en martyre.
Ça m'fait rire, etc.

Un charlatan effronté
Au nez de la Faculté,
Guérit *tout*.... sans hydrargire,
Y a d'quoi rire, etc.

Le coaltar, quel bonheur!
Détruit la mauvaise odeur;
Mais, n'faut pas qu'on le respire,
Y a d'quoi rire, etc.

Sur la génération
Toute spontanée ou non,
Quand je lis c'qu'on vient d'écrire,
Ça m'fait rire, etc.

Un prétendu docteur Noir,
Pendant trois mois nous fit voir
Du toupet quel est l'empire;
Y a d'quoi rire, etc.

Il avait beaucoup promis,
Mais n'a rien prouvé, hormis
Qu'il était un pauvre sire.
Faut en rire, etc.

Pour être académicien,
On dit, mais je n'en crois rien,
Qu'il suffit de savoir lire,
Et puis rire, etc.

Des savants de l'Institut
Je ne veux rien dire, chut!
Pourtant, ceux que l'on admire
Me font rire, etc.

Quand, sur le quais Malaquais,
Je vois leurs *jolis* portraits,
Aux passants toujours sourire,
Ça me fait rire, etc.

De l'Asociation
Secondons l'intention,
Emplissons sa tirelire,
L'or fait rire, etc.

Que chacun mette du sien,
C'est si bon de faire le bien,
Quand la charité l'inspire!
L'bien fait rire, etc.

Pour vivre longtemps il faut
Boire frais et manger chaud;
Du prochain ne pas médire,
Mais en rire, etc.

En amour, en amitié,
Amis, soyons de moitié...
Mais... je crois que je délire,
Bah! Il faut rire, etc.

Vive, vive la gaîté,
La gaîté, c'est la santé.
Gardons-nous de la proscrire,
Il faut rire, il faut rire,
Rire, toujours rire.

Dr Compérat

*
* *

LA FORCE DE L'HABITUDE

Un paysan bien malade d'une fièvre continue fut porté à l'hôpital. Il y eut un bon lit, de bons

remèdes, de bon bouillon; cependant son mal augmentait et la tristesse avec son mal. Il s'était étrangement abattu et ne cessait de se plaindre. Un jour le médecin lui demanda s'il se trouvait mal à l'hôpital. — « Je m'y trouve trop bien dit-il, et si l'on continue à me traiter comme on fait, je n'ai plus vingt-quatre heures à vivre. Qu'ai-je à faire d'un lit si mou; il y a dix-neuf ans que je n'en ai vu. Un peu de paille, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne dors bien que par terre; et que voulez-vous que je fasse de tous vos bouillons et de vos tisanes? c'est de l'eau que je bois et des oignons et du fromage qu'il faut me donner, si vous voulez que je guérisse. » Le médecin, n'attendant plus rien de ce malade, ne crut pas devoir se refuser à sa demande. Il était moribond. Cependant on le prend, on l'étend sur la paille, on lui donne des oignons et du sel, du pain, de l'eau et on le laisse là, bien persuadé qu'il n'irait pas loin. On s'était bien trompé, car le lendemain, on trouve mon paysan levé, content, sans fièvre et assis avec les convalescents auprès du feu.

SOLENANDER.

*
* *

A MADAME DE X***

QUI M'APPORTAIT UNE RECETTE POUR MA POITRINE

—

Dans les mains de l'Amour je vois la Faculté;
C'est lui qui ce matin professe et tient les classes.

Esculape devient le Dieu de la santé,
Quand ses avis sont dictés par les Grâces :
Mais un malade auquel elle donne des soins,
Trouve fort importun un régime trop sage;
Sensible et tenté, l'on ménage [moins.
Son corps plus qu'on ne veut, et son cœur beaucoup

L'ABBÉ DE VOISENON.

*
* *

ORDONNANCE MAL EXÉCUTÉE

— Mais il va très mal votre mari, dit le docteur à la femme de Janot ; qu'est-il donc arrivé depuis ma dernière visite?

— J'sais pas, il a pourtant très bien mangé tout le cataplasme.

— Comment! Vous le lui avez fait manger, le cataplasme de farine de lin?

— Vous m'avez dit qu'il devait s'appliquer ça sur l'estomac!

*
* *

FABLE

Un chat en pamoison, dégringolant d'un toit,
Sur un pauvre passant tombe du haut du faîte
Et lui crève un abcès qu'il avait à la tête...

Moralité

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

X*** rencontre dernièrement dans un salon le docteur P***, porteur d'une physionomie remplie de santé et d'une brochette garnie de décorations.

— Eh! mais, docteur, fit X***, j'ignorais que vous fussiez d'une santé délicate.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que je m'aperçois que vous avez été élevé à la brochette.

*
* *

Un joli mot du doyen des savants européens, M. Chevreul, qui, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, fait tous les jours sa promenade à pied dans le quartier du jardin des Plantes.

Dernièrement, il est bousculé par deux croquemorts sur le trottoir de la rue Linné.

— Ces gens-là m'en veulent, dit-il en souriant à l'ami qui l'accompagnait, et ils n'ont pas tort, il y a trop longtemps que je les fais attendre!

*
* *

Le Docteur B... a toujours des euphémismes pour les circonstances lugubres.

L'autre jour, il voit arriver chez lui un neveu

à héritage, dont il a soigné l'oncle, — qui est mort.

Et d'un ton jovial :

— Ah! ah! mon gaillard!... Vous venez me faire votre visite de digestion?

(*Le Monde illustré.*)

*
* *

— Quel est le masculin de la lune?

— C'est l'*alun*.

*
* *

On vient de faire à la Morgue de Paris d'importants travaux. Les corps, désormais, seront conservés dans la glace.

De cette façon, a dit X..., qui ne respecte rien, les assassinés seront *frappés* deux fois.

*
* *

M^me^ X... est enceinte depuis neuf mois et sa maternité tarde.

— Mon fils est en retard, dit-elle à une de ses amies.

— Ma chère, répondit celle-ci, si ça continue, il faudra que vous avaliez un précepteur.

*
* *

Un avare est très gravement malade :

— Comment, docteur, dit-il au médecin qui est à son chevet, ai-je pu vivre trois semaines sans manger?

— La fièvre nourrit, répond le docteur.

— Bien vrai?

— Énormément.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas en donner à mes domestiques?

*
* *

Très douillet, Guibollard, et aussi douillet que naïf.

L'autre jour, il avait une fluxion et, geignant sur tous les modes :

— Dieu! finit-il par s'écrier, que ça doit être pénible d'être enceinte!

*
* *

— Tenez, Calino; vous ferez réparer le peigne, auquel il manque deux dents.

— Bien, madame!

Et cet excellent Calino s'empresse de porter le peigne... chez un dentiste.

*
* *

Bébé, qui tousse un peu, prend tous les jours quelques cuillerées de sirop pectoral, elle en est très gourmande.

— Nounou, dit-elle à sa bonne, quand elle

sent arriver l'heure, vas-tu bientôt me donner de mon bonbon en eau?

(*Le Journal amusant.*)

*
* *

— Et ce pauvre Bernard est mort!

— Oui, il s'est éteint tout doucement, il a gardé sa connaissance jusqu'au bout.

— Il ne pouvait guère faire autrement.

— ...?

— Dame, il y avait sept ans qu'il était avec elle.

*
* *

Le chauve Siraudin va trouver dernièrement un médecin de ses amis :

— J'ai reçu un coup sur le genou, lui dit-il

— Eh! bien, répond le docteur, il y a assez longtemps que tu as un genou sur le cou, ça se balance.

*
* *

— Comme vous paraissez jeune, et vous êtes déjà docteur?

— Oh! madame, je ne soigne que des enfants.

*
* *

— Savez-vous de quel nom les voyageurs qui passent par Menton ont baptisé ce rendez-vous de tous les malades de la poitrine?

Ils l'appellent le Cancale de la Méditerranée.

*
* *

Une actrice, dont l'organe a plus de fraîcheur que l'haleine, se plaignait l'autre jour d'un mal de gorge. Le médecin avait dû lui introduire une cuiller dans la bouche pour examiner les amygdales.

— C'était très douloureux, racontait-elle à son théâtre; la cuiller était très large, et j'ai une bouche d'enfant.

— Oui... d'enfant gâté! dit quelqu'un.

*
* *

La comtesse de Santagrue demande des nouvelles d'une de ses amies, qui est malade :

— Hélas! lui dit-on, il n'y a plus d'espoir; elle est condamnée par les médecins.

— Condamnée! s'écrie cette excellente comtesse.

Puis, frappée d'une idée soudaine :

— Si l'on demandait sa grâce à M. Grévy?

(*Le Figaro.*)

*
* *

L'ÉTHER.

—

Jamais victoire ou cataclysme
N'éveilla plus d'émotion
En France, dans le journalisme,
Que cette étrange assertion :

« Grâce à l'éther dont il s'enivre,
L'homme ne craint plus la douleur;
Dès que par ce fluide il est ivre,
Tout est plaisir, tout est bonheur.

« Cette vapeur si fugitive
Lui transmet sa légèreté;
Il se croit en locomotive,
En aérostat transporté.

« Il voit, il entend de la terre
Les cris, les pleurs, les chants joyeux;
Dans la foule, il est solitaire;
Son âme en extase est aux cieux.

« Dans son fantastique voyage,
Respectez son isolement;
Si vous l'en sortez, il enrage
Et ne vous répond qu'aigrement.

« Insensible à toute blessure,
De l'œil il suit sans clignement
La dent qui fait une morsure
A ses membres sans mouvement.

« Il laisse pénétrer d'un glaive
La lame brillante au soleil,
Sans se plaindre aux chairs qu'il soulève
Et sans sortir de ce sommeil.

« Ce sommeil paisible de l'ange
Se termine par un souris;
Il sourit au miel sans mélange,
Par sa lèvre au réveil surpris. »

Au bruit de cette découverte,
L'art de se guérir est en émoi;
Tout médecin, la bouche ouverte,
Fait l'expérience sur soi.

Bientôt la vapeur qu'il aspire
Lui crée un ravissant séjour;
Il est roi d'un nouvel empire
Où tout est fleur, parfum, amour.

D'un charbon embrasé qu'il touche,
Il n'a point senti la chaleur;
L'air doucement sort de sa bouche,
Son doigt se brûle sans douleur.

L'expérience est concluante,
Le doute doit être écarté;
Cette conquête est éclatante
Pour la souffrante humanité.

Déjà partout la dent s'arrache
Pendant le sommeil du client;
En se réveillant il la crache,
Et surpris, s'écrie en riant :

« Ah! par ma foi! c'est un miracle
Qui n'a jamais eu son pareil,
L'acier a vaincu tout obstacle
A mon insu, dans mon sommeil.

« L'éther vient tenir la promesse
Du mesmérisme confondu,
Et bafouer dans sa détresse
Le magnétiseur éperdu. »

Ne croyez pas que sa puissance
S'arrête à ce simple bienfait;
Dans tous les hôpitaux de France,
Par cent voix son éloge est fait.

On hésite d'abord à croire
Ce qu'un jongleur fort éhonté
Voulut, sans respect pour l'histoire,
Y glisser comme vérité :

« Que, par un habile artifice,
On puisse amputer un blessé,
Sans qu'il sente le sacrifice,
Qu'il a compris, qu'il a fixé. »

Jusqu'ici c'était jonglerie,
On en glosait avec raison.
Plus désormais de raillerie :
Le jour s'est fait à l'horizon.

Sans secret partout on opère,
Au milieu d'un concours nombreux;
Sans tour de main et sans compère
L'éther sait répondre à nos vœux.

Il abolit dans tout notre être
Le tact, la sensibilité;
Un bras est un rameau... de hêtre
Qui sans frémir est débité.

De cette insensible matière
Le cerveau ne reçoit plus rien;
L'esprit, sans soupçon de la terre,
Fait son voyage aérien.

Il est plein d'une poésie,
Hélas! ignorée ici-bas;
Nageant dans des mers d'ambroisie,
Il ne voit que joyeux ébats.

Ainsi, quelquefois comme un songe
Se réalise un très haut fait,
Qui, longtemps, ne fut qu'un mensonge
Que, sans pudeur, l'homme exploitait.

A bas! à bas le magnétisme!
A l'éther seul la royauté!
Des débris du charlatanisme,
Un socle au flacon enchanté!

A. Guérin.

*
* *

LES IRRÉGULIERS DE LA MÉDECINE
AU XVIIe SIÈCLE.

« Hélas! combien void-on fourmiller d'empiriques et charlatans en nostre France... Combien y a-t-il de religieuses : combien de femmes qui font mestier ordinaire, de garder les malades : combien de vieilles édentées, ridées, bavardes, bigottes, porte-chandelles, porte-cappes, se meslent effrontément de la médecine, conjurent les fiebvres, exorcisent les chancres et hémorroïdes, charment la tigne, soufflent le feu volage, remettent la poictrine, et mille autres resveries et superstitions, capables de faire rire le plus grand mysantrope et cynique refroigné de ces vieils philosophes : combien de femmes impudiques et débauchées, combien de regratières et maguignonnes d'amours, coratières de lubricités, darioliettes, chaufecires, lesquelles après avoir consommé le printemps de leur aage et la chaleur de leur esté à faire des pélerinages en Cypre, pour offrir des sacrifices à la Paphienne, dont les cérémonies ne sont autres qu'embrassades amoureuses et copulations voluptueuses, assaisonnées des postures de l'Aretin pour leur donner plus de pointe ; leur automne en maquerellage et corraterie amoureuse, ne sachant puis après de quel mestier se mesler durant l'hyver

de leur vieillesse, cherchent enfin leur dernier recours à l'exercice de la médecine, et se meslent à toutes fins de visiter les malades, prescrire remèdes, ordonner purgations, préparer breuvages, potions, électuaires et compositions violentes aux femmes et filles, qu'eux-mesmes auront peut-estre débauchées et mises au mestier pour les faire avorter et avaler leur fruict avant terme, pour couvrir par cette ruse diabolique leur tripotage amoureux et impudicité desréglée. Ils se servent d'ordinaire d'un grand nombre d'onguens, huiles, eaux distillées, ards, cataplasmes, compositions, embrocations, baings et fomentations, pour maintenir leurs chalandes en leur beau teinct, amoindrir le sein, dérider le ventre, rebondir le *monticulis veneris*, estrécir quilboquet ou l'enfer d'Alibec, restraindre les nymphes, raffermir les aislerons ou caruncules par trop relaschées : et bref les remettre en leur premier pucelage.

Rendant leur cas aussi petit
Qu'il estoit la première nuict.

Se persuadant tant elles sont présomptueuses et esgarées de leur sens qu'il n'y a médecin au monde plus docte et expérimenté qu'elles.

T. S. de Courval,

Docteur en médecine, gentilhomme Vinoy. — *Satyre contre les charlatans,* 1610. Publié avec privilège royal.

*
* *

LE LENDEMAIN D'UNE THÈSE

OU

CONSEILS A UN JEUNE DOCTEUR.

Air de *La Petite Gouvernante.*

Salut P..., excellent camarade,
Nous t'apportons aujourd'hui nos souhaits.
Nouvel élu de la docte brigade,
D'un œil content nous suivrons tes succes.
Tes vieux amis ont voulu te surprendre
Et célébrer ton titre glorieux.
Mais parlons bas, on pourrait nous entendre, } *Bis.*
Chez un docteur tout est silencieux. }

Sur tes devoirs en conseiller fidèle,
Laisse un ami prudemment t'éclairer.
Sois au courant de la pièce nouvelle,
Par le beau sexe on est sûr d'arriver.
Porter sa carte et partout la répandre,
Courir la ville et se montrer galant,
Mais parlons bas, on pourrait nous entendre,
Mon cher docteur, voilà tout le talent.

Quand tes chansons de la salle de garde
Allaient frapper les pudiques échos
Du dieu Momus te voyant la cocarde
Ton gai public te payait en bravos.
De la gaîté tu devras te défendre,
Sous un air grave en tout lieu t'abriter.
Mais parlons bas, on pourrait nous entendre,
Mon cher docteur, il ne faut plus chanter.

J'entends M...... qui me parle à l'oreille,
Son cher Pylade en son cœur est resté.

Où rencontrer uue amitié pareille,
Même vertu, semblable chasteté.
Garde-toi bien de tout sentiment tendre,
Pour tes amis montre-toi sans pitié.
Mais parlons bas, on pourrait nous entendre,
Mon cher docteur, voilà comme on prend pied.

De ces conseils à la fin je me lasse.
Pour m'écouter ton cœur est trop heureux.
Aux charlatans tu laisses la grimace
Et ne voudrais disputer avec eux.
Le vent est frais, ta voile va se tendre,
Sur des flots bleus nous te voyons partir.
Chantons gaîment, on peut bien nous entendre.
Mon cher docteur, salut à l'avenir.

Dr E. TILLOT.

*
* *

PATAQUÈS

—

Engendrer la *mère en coliques* — mélancolie.

Mettre des sangsues aux *pyrénées* — périnée.

Être en *liturgie* — léthargie.

Les *sept psaumes* d'une maladie — symptômes.

Un *nid de pierres trop fines* au cœur — hypertrophie du cœur.

Corail de potasse — chlorate de potasse.

Gros mur de potassium — bromure.

Cornet *encaustique* — acoustique.

Un *quat'places* — cataplasme.

*
* *

ENIGMES MÉDICALES

IX

Sans contredit, les enfers m'ont fait naître
Pour maltraiter du ciel les favoris.
Nul contre moi ne peut se rendre maître,
Les plus vaillants par moi se sentent pris.

Aussi chacun me fuit comme une peste,
Mais trop souvent j'attrape qui me fuit.
D'où l'on me sait, sans demander son reste,
Avec grand'hâte on s'éloigne et sans bruit.

Le croirait-on? par mes fâcheuses armes
J'anéantis la plus fière beauté;
Et l'on ne peut par prières ni larmes
En certain temps vaincre ma cruauté.

Pour toi, lecteur, qui me tiens en peinture,
Vois si tu peux me connaître à ces traits.
Si tu n'y peux pénétrer ma nature,
N'aspire pas à me voir de plus près.

X

Je suis un être imaginaire;
Je suis beaucoup et ne suis rien;
L'un m'appelle un mal nécessaire,
Et l'autre m'appelle un vrai bien.

Qui m'a trop sans me satisfaire,
Se voit bientôt forcé de descendre au tombeau;
Et qui ne m'a point, au contraire,
Est privé d'un plaisir toujours vif et nouveau.

Que je règne avec l'abondance,
Je fais des sensuels les uniques plaisirs;
Mais quand je suis dans l'indigence,
Des mortels je ne fais qu'irriter les désirs.

XI

Je garde un trésor; pour qui? Je n'en sais rien;
Mais enfin qui que ce puisse être,
Je ne jouirai de mon bien
Que lorsqu'un autre en sera maître.

XII

Chez moi pour mes voisins je fais bouillir le pot;
A ce métier je me ruine;
Quelqu'un d'eux cependant m'avance son écot
En travaillant pour la cuisine.
Entre eux est certaine voisine,
Chut! trop parler lui nuit; avec cette coquine
On me confond assez souvent.
Je l'entretiens dès sa jeunesse,
De son sexe elle a la faiblesse;
Et quand elle fait mal, c'est à moi qu'on s'en prend

XIII

Quoique le maître à qui je suis
Passe en grandeur toute puissance,
C'est toujours avec répugnance
Que ceux qu'à me chercher leur malheur a réduits,
Me font témoin de leur souffrance.

Ce qui devrait contribuer
A rendre leur peine finie,
C'est qu'ils sont jour et nuit en grande compagnie,
Que rarement on voit diminuer.

Mais ce n'est pas comme en certaines fêtes,
Où plus on est, et plus on rit.
Ceux pour qui j'ai des faveurs toujours prêtes,
Auraient, s'ils étaient seuls, moins de trouble en l'esprit.

Par moi de grands secours s'obtiennent;
Et quoique le séjour ait de quoi dégoûter,
Et que plusieurs avec joie en reviennent,
Il en est beaucoup qui s'y tiennent
Jusqu'à ce qu'on mette ordre à les faire emporter.

XIV

Je suis petite et rondelette,
De la forme la plus parfaite.
Mon père quelquefois, m'appelant un trésor,
Souvent m'habille tout en or.

Pour me rendre où l'on me désire,
Il me faut traverser un palais précieux,
Et puis descendre en d'autres lieux
Que leur obscurité m'empêche de décrire.
Là toutefois j'exerce mon empire,
Et c'est pour soulager les maux
Du roi des animaux.

XV

Le sexe m'aime et me veut mal.
L'homme par un dépit fatal,
Après avoir longtemps souhaité ma venue,
Déteste mon retour et me met toute nue;
Mais de mon sort voyez l'effet:
On pense me défaire, et pourtant on me fait.

XVI

De mon pouvoir voici de grandes marques,
J'attaque sans être aperçu

Je suis également reçu
Par les sujets et les monarques.

Comme je ne vois pas, j'ai besoin, en chemin,
D'être guidé un bâton à la main,
Mais aussi j'ai ce privilège
Qu'aussitôt que j'arrive on me présente un siège.

On a de moi très mauvais sentiment,
Et ce n'est pas sans fondement ;
Car j'excite où je suis une guerre intestine,
Qui d'un bien toutefois est souvent l'origine,
Je détruis l'ennemi de son tempérament.

J'ai pour domaine une sombre province
Dont on ne trouve l'air agréable, ni doux ;
Mais je puis me vanter que l'on m'y traite en prince,
Puisque l'on me sert à genoux.

*
* *

LES PROGRÈS DE LA CHIRURGIE

—

A propos de l'incision stomacale du pauvre garçon qui avait avalé une cuiller, et des progrès de la chirurgie, Pierre Véron nous fait assister au tableau enchanteur d'une consultation aux abords de l'an 2000

— Docteur, je viens vous consulter pour un malaise.

— Quel genre de malaise?

— Docteur, j'ai une douleur aiguë qui me prend là, au côté droit.

— Ah! est-ce ici?

— Ici et plus haut. Plus bas aussi.

— Cela manque de précision... Toussez-vous?

— Quelquefois.

— Digérez-vous bien ?

— Pas toujours.

— C'est peut-être le foie. A moins que ce ne soit le poumon... A moins que ce ne soit... Du reste, il est bien inutile de perdre notre temps à chercher; nous allons bien voir. Couchez-vous là-dessus, que je vous ouvre.

— Que vous m'ouvriez!

— Naturellement. Comment voulez-vous que je me renseigne sans cela? En auscultant ou en percutant, comme ces pauvres ânes du dernier siècle? Ah! ils en ont entassé des bévues, les unes sur les autres, alors qu'il est si simple de voir par ses yeux! Allons, étendez-vous! Nous allons commencer par le foie.

— Mais, docteur.

— Vous ne sentirez rien, et vous suivrez toujours les phases de l'opération, grâce à notre nouveau procédé d'insensibilisation locale. Tenez, regardez. Une, deux... le voilà, votre foie. Vous voyez bien, il n'a rien du tout. Nous allons le recaser.

— Mais comment tiendra-t-il ?

— Il nous suffit de rejoindre les deux côtés de l'incision avec cette nouvelle composition qu'on appelle le « ciment humain ».

*
* *

LE MORIBOND RAILLEUR

Roger, homme jovial,
Ayant la dyssenterie,
Dans le plus fort de son mal,
Conserva toujours égal
L'esprit de plaisanterie,
Et de temps en temps raillant
Jusqu'à son heure dernière;
Hélas! dit-il en mourant,
Je suis venu par devant,
Je m'en vais par derrière.

*
* *

A L'EXAMEN

Un professeur de la Faculté de théologie interroge un élève :

— Dites-moi, monsieur, que serait-il arrivé si, au lieu d'une pomme d'arbre, Ève avait mangé une pomme de terre?

— Monsieur, nous serions tuberculeux!

— Très bien, dit l'éminent théologue.

(*Science culinaire.*)

*
* *

LE GOUTTEUX.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Je suis goutteux, je ne puis m'en dédire,
Me voilà donc pour un mois enchaîné!

Plus de bordeaux, encor moins de Thémire;
Il faut jurer, pester comme un damné.
Mon médecin prétend que ma souffrance
Est le brevet d'une lointaine fin;
Eh! que m'importe une longue existence,
S'il me faut fuir et l'amour et le vin!

« A certains jeux, quoi! dit ma ménagère,
« Barbon, tu veux être encor triomphant?
« Crains les effets d'une humeur si légère,
« Fuis les plaisirs que ton âge défend. »
Tant qu'elle veut, la vieille m'en débite;
Mais, si je ris de son triste sermon,
Pour m'en punir, une douleur subite
M'apprend que Marthe a quelquefois raison.

Quand je marchais, quand j'avais bon visage,
Tous mes amis entouraient mon fauteuil;
Mais à présent jeûner est mon partage :
Aucun d'ici n'ose franchir le seuil.
La goutte au moins me sert à vous connaître,
Amis ingrats!... je saurai me venger!
D'être guéri le jour viendra peut-être...
Je boirai seul, pour vous faire enrager.

J'ai cinquante ans, ma maîtresse est jolie,
Mais la volage aime le fruit nouveau....
Je crains de plus, outre ma jalousie,
Que mons Picard n'attaque mon caveau.
Rien pour mon or, chez moi que je redoute,
Du calme enfin mon âme jouirait
Si, comme moi, Thémire avait la goutte,
Si je savais plus sobre mon valet.

Si tant de mal encor longtemps m'obsède,
Je ne veux plus voir aucun médecin,
Et ne prendrai, pour unique remède,
Que du champagne et du vieux chambertin!

Du froid docteur qui tâtonne, qui doute,
Pauvres goutteux repoussez l'élixir;
Lorsque l'Amour vous a donné la goutte,
C'est à Bacchus, morbleu! de la guérir!

M. L. T. Gilbert.

*
* *

UNE BONNE BÊTISE

—

Calino, qui a un rhume assez opiniâtre, est allé consulter son médecin.

— Est-ce que votre père n'était pas phtisique?

Calino, le rassurant du geste :

— Non, monsieur, il était... photographe!

(L'Égalité.)

*
* *

LES PILULES

—

Eh bien, Paul n'était pas encore corrigé.
C'était un gourmand enragé.
Avec précaution il vit un jour sa mère
Puiser dans une boîte, et d'un air de mystère
Au fond de son armoire avec soin la glisser.
Petit Paul se mit à penser :
« C'est bien étrange!
Je voudrais bien savoir ce que ma mère mange. »
Et sa mère sortie, il se dit : « Je vais voir. »
Il ouvre aussitôt le tiroir,
Puis la boite : « Oh! oh! oh! les ravissantes bulles,
C'est comme de l'argent : quels bonbons sont-ce là? »

Il en prit deux qu'il avala :
Malheureux! c'était des pilules!
L'aventure le corrigea.
Il sentit qu'ici-bas tout n'est pas friandise.
La pilule qui le purgea,
Le purgea de sa gourmandise.

L. RATISBONNE.

*
* *

TOUS MÉDECINS

Il faut croire que la médecine exerce une fascination bien puissante sur les gens, puisque tout le monde veut y toucher. Et vous-même, si vous faisiez scrupuleusement votre examen de conscience, vous trouveriez à votre passif quelques petits délits d'exercice illégal de la médecine.

Vous ne vous aviseriez pas, à moins d'être bachelier ès-pendules, de raccommoder la montre d'autrui, et pourtant vous n'hésitez pas dans l'occasion à porter vos mains profanes sur la mécanique humaine.

L'anecdote suivante, puisée dans Joubert, auteur du XVI^e siècle, nous montre qu'il y a trois cents ans les choses se passaient tout comme aujourd'hui.

« Alphonse d'Est, duc de Ferrare, mit un jour en propos familier, de quel métier il y avait plus de gens. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que de tout autre sorte

de gens et gagea contre le duc, son maître, qu'il le prouverait avant vingt-quatre heures.

« Le lendemain matin, il sort de son logis avec un bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau pardessus. En cet équipage, il se dirige vers le palais de Son Excellence. Le premier qu'il rencontre lui demande ce qu'il a, il répond : « Une douleur enragée de dents. »

« Ah ! mon ami, dit l'autre, je sais la meilleure recette contre ce mal, » et il la lui dit. Gonelle écrit son nom sur ses tablettes, en faisant semblant d'écrire sa recette. A un pas de là, il en trouve deux ou trois ensemble qui font semblable interrogation et chacun lui donne un remède ; il écrit leur nom, comme du premier. Et ainsi poursuivant son chemin, il ne rencontre personne qui ne lui enseigne quelques recettes différentes l'une de l'autre, chacun lui disant que la sienne était bien éprouvée, certaine et infaillible. Il écrit le nom de tous. Quand il entre dans la chambre du duc, Son Excellence lui crie de loin : « Eh ! qu'as-tu donc, Gonelle ? »

« Il répond tout piteusement et marmiteux : « Le mal de dents le plus cruel qui fut jamais. » Or donc, Son Excellence lui dit :

Eh ! Gonelle, je sais une chose qui te fera passer incontinent la douleur, encore que la dent fût gâtée. Brassavolo, mon médecin, n'en pratiqua jamais de meilleure. Fais ceci et cela et tu seras guéri. »

« Soudain, Gonelle, jetant bas sa coiffure et son attirail, s'écria : « Et vous aussi, monseigneur, êtes médecin !... Voyez-ci combien j'en ai trouvé depuis mon logis jusqu'au vôtre. Il y en a plus de deux cents, et je n'ai passé que par une rue. »

« Trouvez-moi autant de personnes d'autre métier. »

Dr JOULIN. (*Les Causeries du Docteur.*)

*
* *

L'ESCHOLE DE SALERNE (1)

EN VERS BURLESQUES

Par le sieur MARTIN, médecin.

1649

ÉPISTRE DÉDICATOIRE AU ROY D'ANGLETERRE

A vous, Roy de la Grand'Bretagne,
Jadis le païs de Cocagne;
L'eschole des Salernitains,
En corps, écrit ces vers latins.

(1) L'école médicale établie à Salerne, à une époque reculée dont on ne saurait indiquer rigoureusement la date précise, était déjà fort célèbre et jouissait d'une grande autorité dès le XIe siècle. Un des fils de Guillaume le Conquérant et l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre, Robert, en revenant du siége de Jérusalem où il avait été blessé au bras, se rendit à Salerne en 1101, pour y consulter la Faculté sur une fistule qui s'était formée dans sa plaie. Cette fistule, selon l'opinion des médecins consultés, ne pouvait être guérie que par une succion qui pourrait mettre en danger la vie de celui qui oserait l'effectuer. La générosité de Robert ne lui permettant pas de recourir à un remède si périlleux pour l'opérateur, sa femme

Latins? dira quelque critique :
Parbleu, vous êtes hérétique,
Ou je n'entends pas le françois.
Mais vois-tu bien, qui que tu sois,
La réponse m'est fort aisée :
Ces vers étoient l'année passée
En latin, et depuis un mois
Je les ay tournez en françois.
Mais, pour revenir à mon compte,
Ce me deust être une grand'honte,
Et lourde faute ce seroit,
Si tout permis en vers n'étoit,
De laisser le roy d'Angleterre,
Seigneur d'une si belle terre,
Si riche en prez et en brebis,
Pour quelque Raminagrobis.
Oyez donc, grand Roy, la manière
D'avoir santé toûjours entière,
Sans user de médicamens,
De bolus, ny de lavemens,
De sirops, juleps, apozêmes.
Qui rendent les personnes blêmes,
De ventouses, de frictions,
Ny de scarifications,
Et pour vivre longues années
Sans médecines ny saignées;
Laissant tout autre avant-propos
Je vais l'écrire en peu de mots.

se chargea elle-même de ce soin et profita du sommeil de son mari pour sucer la plaie et tenter de la guérir, au risque de sa vie. Cet acte de dévouement conjugal obtint un double succès. Robert fut guéri et la courageuse épouse n'éprouva aucun fâcheux accident.

Les rapports nécessaires qui s'établirent alors entre le futur roi d'Angleterre et les médecins de l'Ecole de Salerne déterminèrent probablement ceux-ci à offrir au prince un résumé de leurs doctrines hygiéniques et médicales, rédigé en aphorismes, qui furent mis en vers latins par l'un d'eux, Jean de Milan. Telle est au moins l'opinion la plus généralement admise.

PREMIER CHANT

Avis généraux pour la conservation de la santé.

La douce liqueur de vendange,
Ne se doit boire sans mélange;
J'entends que pour vivre bien sain,
Faut mettre de l'eau dans son vin.
Icy, me dira quelque yvrogne,
Je voudrois un peu voir ta trogne :
N'as-tu point le triste museau
De quelque pâle buveur d'eau ?
Car beuvant d'oisons le breuvage,
Tu dois en avoir le visage.
A cela, je ne réponds rien,
Et ce faisant, croy faire bien;
Car un yvrogne (ou qu'on me tonde)
Ne mérite qu'on luy réponde.
Passant donc à d'autres discours,
Poursuivons toujours notre cours.
Et disons que tout honnête homme,
Aussi bien à Paris qu'à Rome,
S'il veut conserver sa santé,
Doit dire *Benedicite*,
Quand il soupe, fort près de grâce,
(Surtout si la personne est grasse)
Puis prendre quelque passe-temps,
Si de ce faire il a le temps;
Il est aussi vray qu'un adage
Que pour vivre long et bel âge,
Il faut souper légèrement :
Je le prouve, et voicy comment.
Notre cerveau, si bien j'y songe,
Ressemble à peu près une éponge,
Qui tire à soy l'humidité,
Dont la trop grande quantité
Retombant dessus les parties,
Cause beaucoup de maladies,

De catharres, de fluxions,
Et d'autres telles passions,
Qui menent en grande misère
Un pauvre mortel dans la bière;
Le sommeil, d'un autre côté,
Augmente cette humidité;
La nuit nous fermant la prunelle,
N'humecte pas moins la cervelle.
Ergo, pour éviter les maux
Qui de mort aiguisent la faux,
Dînons bien, mais ne soupons guères,
Et nous vivrons plus que nos pères.
Un autre avis très important,
C'est qu'après avoir bu d'autant
Et bien mangé (car l'un sans l'autre,
C'est un moine sans patenôtre),
Il fait fort bon se promener,
Sauter, danser, se démener;
En un mot, de faire exercice,
C'est chose à la santé propice.
  Surtout évite le sommeil
Pendant la chaleur du soleil;
Notre bonne mère Nature
Nous a donné la tablature,
Pour pouvoir vivre sainement,
Si nous la suivons reglément.
Elle nous donne la lumière,
Qui le long du jour nous éclaire :
Enfans, dit-elle, travaillez,
Sautez, dansez, jouez, veillez;
Mais quand le soir vient, sans mot dire,
Lors la lumière elle retire :
Enfans, c'est assez travaillé,
Sauté, dansé, joué, veillé,
Il est désormais temps de prendre
Repos, et au sommeil se rendre.
Ce sont là les belles leçons
De notre grand'mère. Passons.
  Ne retiens ny vent ny matière.
Ny par devant, ny par derrière.

Chasse loin de toy les soucis
Qui nous rendent jeunes chanis,
Les soins qui, comme noires ombres,
Nous rendent pâles, tristes, sombres,
Et pense, si tu veux m'ouyr,
A bien vivre et te réjouyr.
Apprends aussi que la colère
Est une chose fort contraire
Au repos de l'individu;
Or, écoute le résidu,
Je n'ay plus qu'un mot à te dire
Touchant ce maudit péché d'ire.
Ce qui te fasche, c'est un mal,
Or, dis-moy, mon cher animal,
Où tu peux y mettre remède,
Et lors, si tu veux que Dieu t'ayde,
Commence toy-même à t'ayder,
Sans perdre le temps à gronder;
Ou ledit mal est sans ressource :
Par exemple, on a pris ta bourse,
En suivant les mœurs d'aujourd'huy,
On ne te la rendra mes-huy (1);
Et pour cela te faut-il pendre?
Faut-il Dieu de tous côtez prendre?
Tes maux ne sont-ils pas assez grands
Sans celuy que de gré tu prends?
Va, crois-moy, tu n'es qu'une bête,
Si tu ne t'ôtes de la tête,
Aujourd'huy plutôt que demain,
Ce qu'il faut oublier enfin.
Si tu gardes bien ces préceptes,
Tu pourras sans autres receptes,
Sans aller en Hiérusalem,
Vivre autant que Mathusalem,
Si d'hasard étant en Champagne,
En Anjou, Touraine ou Bretagne,
Tu ne peux avoir médecins,
Qui rendent les malades sains,

(1) On ne te la rendra plus jamais.

Sans te servir d'un empyrique,
Je t'enseignerai la pratique
Pour rentrer sans difficulté
Et dans peu de temps, en santé.
  Trois médecins, non d'Arabie,
Ny de Grèce, ny d'Italie,
Te pourront ayder au besoin,
Sans les aller chercher fort loin.
Ils sont meilleurs que l'on ne pense,
Et ne font aucune dépense.
Le premier, c'est la gayeté,
C'est la fine fleur de santé,
C'est de notre vie la sausse
Sans quoi vaut mieux être en la fosse.
Le second, repos modéré,
De corps et d'esprit asseuré,
Ferme, tranquille, invariable.
Le troisième, c'est courte table,
Autrement la sobriété;
C'est la grand'mère de santé;
Si notre grand-père Hippocrate
D'un faux oracle ne nous flate,
Voilà préambulairement
Ce qui fait vivre sainement.
  Si tu veux maintenant apprendre
En détail et tout bien comprendre,
Poursuis de lire l'autre chant,
Et tu verras bien tôt comment.

SECOND CHANT

De l'Air et des Aliments.

  Si tu veux choisir la demeure,
Où tu puisses vivre à toute heure
En santé, joyeux et content,
Prends un air pur, clair et constant,

Qui ne soit infecté d'ordure,
De puanteur, de pourriture,
Ny de quelque autre infection
Qui tende à la corruption.
Voyons maintenant la pasture
De ton corps et sa nourriture,
Quand, combien de fois et comment
Tu dois prendre ton aliment.
Mais, par ma foy, je suis bien bête
De me vouloir rompre la tête
A prescrire la quantité,
Aussi bien que la qualité,
De tout ce qui non sans dépence
Doit devaler dedans ta pance.
  Ce n'est pas aussy mon dessein;
Mais celuy qui veut vivre sain,
Doit bien connoître sa nature,
Et ne point prendre de pâture
Que ce ne soit conformément
A son petit tempérament,
A son sang, son foye et sa rate.
Quelqu'un de rire ici s'éclate,
Et dit : Morbieu du charlatan,
Je pensois voir en un instant,
Soit pour l'esté, soit pour l'autonne,
La peinture de ma personne;
Luy puisse venir le farcin!
N'injurie ton médecin.
  Je vay maintenant te décrire
Ce qu'à nature peut suffire.
Aussi bien que les gras bouillons,
Vin clairet et pain de Gonesse,
Mènent l'homme jusqu'en vieillesse.
  Que si tu veux devenir gras,
Les vers suivans pratiqueras,
Que pourras aisément entendre.
Tu mangeras de bon pain tendre,
Du lait, du fromage nouveau,
De la chair fraîche de pourceau;
Quelquefois aussi la cervelle

Des chevreaux, avec la moüelle;
L'usage fréquent des chapons
Fait devenir les hommes rons,
Pourvu que bon vin soit sur table,
Et même tout mets agréable,
Quoy que moins bon peut engraisser;
Figues bien mures au dessert.
Avec raisins nouveaux, sans peine
Te rendront aussi gras qu'un moine.
  Que si malade tu deviens,
En danger de perdre tes biens,
Ou que tu sois atrabilaire
(Ce mot ne te mette en colère,
Bien souvent les meilleurs esprits
Sont les premiers de ce mal pris),
Tu ne mangeras point de pesche,
Quoy que le contraire on te presche.
Pommes et poires laisseras
Pour quand mieux tu te porteras;
Pareillement à ton usage
Ne sera ny lait ni fromage,
Si ce n'est d'asnesse le lait
Qu'au matin boiras à souhait.
  La chair du bœuf et de la chèvre
Celle du cerf ou bien du lièvre
N'entreront dans ton estomac,
Si tu ne veux passer le bac
Du sieur Caron, sur l'onde noire,
Où la Parque nous mène boire.
Pour donc rattraper ta santé,
Ne romps les bornes qu'a planté
Notre dame et mère Nature
A la malade créature;
Ainsi faisant vivre pourras
Jusqu'à la mort, malgré les rats,
Les envieux et les critiques,
Les jaloux et les hérétiques;
Mais, toute raillerie à part,
Sois sobre et tu seras gaillart.

TROISIESME CHANT

De la Qualité des Aliments.

Les choses amères, salées,
De haut goût, et les épicées,
T'eschaufferont passablement,
Si tu n'es froid comme un diamant.
Les choses aigres, au contraire,
Rafraîchiront ton mésentère ;
Les aspres te resserreront,
De la foire te garderont ;
Les choses grasses et onctueuses,
Insipides et doucereuses,
Sont de moyen tempérament,
Et nourrissent fort sainement.
Le bouilly donne nourriture
Bien plus saine que friture ;
Le rôty resserre et restraint,
L'aigreur descharge l'embonpoint,
Les choses crues le ventre enflent,
Et les salées le désenflent.
La sauge. le sel et le vin,
Le poivre, l'ail et le persin,
Aident à faire bonne sausse,
Si notre eschole n'est point fausse ;
Je sçay que persil dire on doit,
Mais rime ainsi ne le vouloit,
Rime qui souvent est contraire
Au dessein qu'on a de bien faire.
Pardonne donc, amy lecteur,
Si tu veux un jour être auteur,
Je te jure par la bouteille,
Que je te rendray la pareille,
Et que je seray de bon cœur
A tout jamais ton serviteur.
Parlons donc d'une autre matière :
Il faut disposer la salière

Droit au beau milieu des dîneux;
S'ils sont beaucoup, il en faut deux,
Car le sel est fort nécessaire
Quand on veut faire bonne chère.
Le sel garde de tout poison,
Et donne bon goût au poisson,
Au pain, à la chair, au potage.
Que te diray-je davantage?
Que rien ne dégoûte un mortel
Si fort qu'un potage sans sel.
Mais l'excez nuit en toutes choses.
Ovide en ses Métamorphoses,
Parlant de deux hardis voleurs,
L'écrit ainsi, là ou ailleurs :
Qu'importe quand une sentence
Vient à propos de ce qu'on pense,
De cotter l'endrcit ou le vers?
Aussi n'es-tu pas si pervers
Que de vouloir qu'on mette en marge
Justement le livre et la page.
Je disois donc que tout excez
Conduit l'homme droit au decez :
Ainsi le trop fréquent usage
Du sel nuit aux yeux du visage,
Et pour trop manger de salé,
Tel galand s'est long-temps galé.
Je dis plus, que de la semence
Le sel retranche l'abondance :
Ainsi, Mesdames de Paris,
Le sel peut nuire à vos maris;
Prenez-y doresnavant garde,
Et chacune de vous se garde,
Pour bien profiter de ce mot,
De mettre trop de sel au pot.

QUATRIESME CHANT

Des quatre Saisons de l'année.

Les quatre saisons font l'année.
Que dit cette vieille damnée.
La grande mervèille que voilà!
Ne sçavons-nous pas bien cela?
Je croy, par ma foy, qu'elle est folle,
Dira quelqu'un de notre eschole.
Ne fumetis, Monsieur quelqu'un,
Parlons tour-à-tour, un à un.
Il est vray que sans hyperbole
Je suis plus vieille que Bartole,
J'ay des ans plus de cent et dix :
Mais je sçay bien ce que je dis,
Je ne suis pas encore si sotte
Que de croire que je radote :
Celuy qui m'a ressuscité
M'a rajeuni de tout côté,
Me donnant un nouveau visage
Aussi bien qu'un autre langage.
Écoute donc mes documens
Et puis tu verras si je mens.
Au printemps peu de nourriture
Est convenable à la nature;
En été la chaleur du temps
Refuse beaucoup d'alimens;
Prends garde que les fruits d'automne
Ne fassent tort à ta personne;
En hyver tu peux librement
Manger à ton contentement,
Autant que ta faim le demande,
Si ce n'est que fièvre gourmande
Qui beaucoup de gens fait mourir
Ne te vueille faire périr :
Car le gourmand, dit Jambedosse,
Avecque les dents fait sa fosse.

Ne mange donc jamais devant,
Si je mettois soleil-levant,
Il n'y auroit rien à redire,
Mais ce n'est ce que je veux dire.
Ce que je veux dire est qu'il faut,
Si tu ne veux mourir bien-tôt,
Attendre à manger que ta pance
Soit vide de toute substance ;
Tu le pourras connoître assez
Si voyant poulets fricassez,
Ou telle chose au cœur qui touche,
L'eau t'en vient bien-tôt à la bouche;
En un mot, de ton appétit
Faut toujours garder un petit,
Comme le boulanger réserve
Du levain qui la pâte lève.
Aussi sans faim ne mange pain,
Et sans soif ne bois point de vin.
La faim guérit les maladies,
Et fortifie les parties
Qui servent à la digestion
Et à l'alimentation ;
Si pourtant elle est excessive,
Elle nuit à la nutritive.
C'est belle chose en vérité
Que garder médiocrité.

CINQUIESME CHANT

—

Du Souper et du Dessert.

L'estomach a bien de la peine
A digérer trop grande cène,
Mais sans user de mot latin
Que nous lairons à Calepin,
Outre que le mot est revêche
Et ressent un peu trop le prêche;

Je dis pour vivre gayement
Qu'il faut souper légèrement.
Au dessert quelque confiture
Ne peut pas nuire à la nature.
Et nommément le cotignac
Est fort amy de l'estomac.
Après la chair vient le fromage :
Qui moins en mange, est le plus sage.
Après le poisson vient la noix ;
Une vaut mieux que deux ou trois.
Si tu veux souper avec joye,
Avec bon vin ouvre la voye,
Ou bon brouet, cela s'entend ;
Mais le bon vin vaut bien autant.
Vis à ta façon ordinaire,
Surtout si ta santé t'est chère,
Principalement étant vieux ;
Si quelque appétit vicieux
Ne t'a mis dessous son empire ;
En ce cas pour que tu n'empires,
Change le petit-à-petit,
Et non à coup. Qui me l'a dit ?
C'est notre grand maître Hippocrate,
De qui l'illustre nom éclate
Par tous les coins de l'univers.
Mais tout beau ! c'est trop haut, mes vers,
Sçavez-vous pas que le burlesque
Demande un style plus grotesque ?
La coûtume souvent prévaut
Où la médecine défaut,
Et si tu ne la suis, ta cure
Pour le certain sera mal-sûre.
Si tu veux vivre en homme caut,
Ne mange pas ton pain tout chaut
S'il n'est trempé dedans la soupe
Le pain chaud l'estomach étoupe ;
Aussi ne doit-il être dur,
Comme le pourroit être un mur.
En poësie ton pain ne friras,
Mais dans le four tu le cuiras ;

Avec bonne et belle farine
Qui moult ayde contre famine;
Il ne doit être deux fois cuit
Si tu ne veux faire biscuit;
Non comme celuy de Bazoche
Qui ne nuit point dedans la poche;
Mais tel qu'en firent autresfois
A Paris peu après les rois
Fines gens craignans que famine
Ne leur fist faire grise mine.
  Dans la pâte mets du levain,
Et crois qu'on ne l'y met en vain;
Le pain aura meilleure vue:
Mais je croy que j'ay la berlue,
Je veux dire, il aura des yeux
Qui feront que tu verras mieux.
Manger force croûte est utile,
Pour amasser bien de la bile,
Bile copieuse et qui fait
Qu'un homme en colère se met,
A tout moment, même sans cause,
Qui est une fascheuse chose.
La soupe au vin a double effet,
Outre deux autres qu'elle fait.
Primo les dents elle nettoye
Et puis fait que mieux l'homme voye;
Le cerveau vuide elle remplit
Et même elle aiguise l'esprit.
Je ne te dis rien du potage
Sinon qu'il remplit davantage,
Encor que le même d'ailleurs
Chasse les mauvaises humeurs.

SIXIESME CHANT

Des Herbes et Légumes.

Les pois sont-ils bons, ma commère?
Ne vous mettez pas en colère.
Je sçay bien pour qui je vous prens,
Vous ne vendez pas des harens
Non plus que des pois, mais de grâce,
Dites-moy sans rider la face,
Les pois servent-ils aux poulmons?
— Ils sont bons, ils ne sont pas bons.
— Je croy que vous êtes fâchée.
— Non, je ne suis pas courroucée,
Je dis la pure vérité,
Jamais je n'ai dit fausseté.
— Mais comment cela peut-il être?
— Or écoutez donc, mon doux maître,
Prêtez l'oreille seulement,
Et vous pourrez sçavoir comment.
Si vous mangez les pois sans cosse
Vous n'aurez la pance trop grosse,
Mais si les pois passez ne sont
La bedaine ils vous enfleront
Et vous rempliront l'hypocondre,
Comme une poule prête à pondre.
La fève n'est bonne aux gouteux,
Tous les légumes sont venteux;
Leur jus ou celuy des herbages,
Est fort bon pour faire potages.
Nos docteurs disent que le vin
Fait avec buglosse est divin
Pour chasser la mélancholie
Et qu'il fait faire chère lie.
La bourrache est de gaye humeur
Et dit : je resjouis le cœur,

Je suis meilleure que l'hysope
Pour ceux qui tombent en syncope.
La mauve le ventre amollit
Et ne vaut rien pour un chienlit;
Ains est bonne à celuy ou celle
Qui ne peut aller à la selle.
Et sert aussi quand vous n'aurez
Mesdames, ce que vous sçavez.
   La rave est bonne à la poitrine
Autant qu'aucune autre racine;
A une autre chose elle sert,
C'est qu'elle fait fort bien pisser
Provoquant copieuse urine,
Et cause aux dents quelque ruine.
Si le navet n'est assez cuit,
Alors à l'estomach il nuit.
   Le bouillon de choux est contraire
A ce que la substance opère.
Le premier le ventre amollit
Et la seconde l'endurcit;
Mais qui les deux ensemble mâche
Avoir pourra le ventre lâche.
   Le cerfueil mis sur un cancer
Avec miel le fera cesser;
Si tu le mets dans ton breuvage
(J'entends du vin, non du potage)
Le mal de côté guérira,
Et de vomir t'empêchera;
Te servira de médecine,
Si tu le mets sur ta poitrine.
Si devant que monter sur mer
Tu prends un peu de vin amer,
Je veux dire du vin d'absinthe,
De vomir tu n'auras la quinte.
L'absinthe conforte les ners,
Est bon aussi contre les vers
Chasse poux, puces et punaises.
Qui sont contraires à nos aises;
Avec fiel de bœuf enduit
De l'oreille il ôte le bruit.

L'auroesne purge la poitrine,
Et même tue la vermine.
Le vulgaire inepte et badaut
Ne sçait ce que scabieuse vaut;
Elle conforte la poitrine,
Quand froide vieillesse la mine;
Poulmons sont par elle adoucis.
Et maux de côté racourcis,
A vray dire, l'eau de scabieuse
Est d'une vertu merveilleuse :
Estant bue avecque du vin
Elle garde de tout venin.
Parlons maintenant de l'éclaire,
On dit que les yeux elle éclaire,
Et l'hirondelle (à ce que dit
Pline, un auteur sans contredit)
Avec cette herbe rend la vue
A ses petits qui l'ont perdue;
Je n'assure pas qu'il soit vray.
Mais Pline, auteur, dont cas je fay,
Dans la vingt-cinquiesme parcelle
De son Histoire naturelle,
Ainsi l'écrit, est-ce un abus?
Je crois qu'il l'a dit et rien plus.
L'hysope est bonne aux flegmatiques,
Avec miel aide aux pulmoniques,
Du visage ôte la paleur
Et luy donne bonne couleur.
Je dis que la menthe est menteuse,
Si lente elle est et paresseuse
A tuer les vers dans le corps,
Et les chasser vîte dehors.
Les effets dn fenoüil sont quatre,
Sans rien adjoûter ny rabattre,
Car il nettoye l'estomach,
Mieux que ne fait pas le tabac;
Puis il fait la vue subtille,
Et rend à bien pisser habile;
Il chasse aussi les vents du cû;
Révérence : Mais que veux-tu?

Ne sçais-tu pas bien qu'à l'escole
On parle de tout sans bricole?
  Le pouliot pris dans du vin,
Rend le mélancholique sain;
Il guérit aussi vieille goute
Où chimistes ne voyent goute.
  La rue est herbe de renom,
Et noble en dépit de son nom :
Le chassieux usant de la rue,
Verra clair marchant par la rue;
Elle cause un contraire effet
En l'homme qu'elle rend plus froid,
Et en la femme qu'elle échauffe,
Plus que ne l'est un four qui chauffe.
  La rue rend ingénieux,
Chaste aussi, mais malicieux;
La mettant cuite en quelque place,
Toutes les puces elle chasse,
Et qui dans son lit en mettra,
Toute vermine en chassera.
Pourquoi faut-il que l'homme meure,
Puisqu'en son jardin à toute heure
Il a de la sauge planté?
Dieu contre la mort n'a planté
Aucune herbe dessus la terre
Pour garder l'homme de la guerre,
Et des lacs que mort a tendu
A son chétif individu.
Sauge pourtant les nerfs conforte,
Rend la main qui tremble plus forte,
A la fièvre donne congé :
Si j'ay bien le latin changé
Sauge, lavande et prime-vere,
Redonne la santé première
Aux malades du mal Saint-Pris,
Quand avec cresson ils sont pris,
Y joignant de la tanaisie,
Dont j'ay mangé par fantaisie.
Sauge sauve de plusieurs maux,
Aussi s'accordent ces deux mots.

Le cresson retient la perruque
Du sommet jusques à la nuque ;
Si vous en frottez les cheveux
Ils en viendront plus forts et mieux ;
Des dents il appaise la rage,
Guérit dartres et feu volage.
Qu'est-ce qu'Enula campana?
C'est herbe qui d'autre nom n'a;
Demandez-le à un arboriste,
A un drogueur, à un chymiste,
Et s'il vous dit quelqu'autre mot,
Je payeray pinte et fagot.
Tant y a qu'Enule-campane,
Est fort bonne dans la ptisane,
Rend foye, rate, et le cœur sain,
Même elle sert de médecin
A ceux qui ont quelque rupture,
Si avec rue on fait la cure.
  Les médecins ne sont d'accord
Avec les oignons et la mort.
Pour la mort, je le crois bien, passe ;
Mais des oignons, que je trépasse,
Si j'en devine le pourquoy :
Si tu le sçais donc, dis-le-moy :
Preste-moy seulement l'oreille,
Et je l'empliray de merveille.
  Le bon Galien dit que l'oignon
Aux colériques n'est pas bon,
Mais il croit mieux qu'un hérétique,
Qu'il aide fort au flegmatique.
  Asclepius dit que le vin
A l'estomach n'est pas plus sain,
Et qu'il donne teint au visage,
Pareil à cil d'un jeune page,
Si qu'homme laid rend aussi beau
Que l'est un jeune jouvenceau.
Si par hazard le poil vous tombe
Avant qu'estre mis dans la tombe,
L'oignon pilé vous le rendra,
Ou l'eschole menty aura.

Si quelque jeune mariée
Désire avoir bien-tôt lignée,
Ou si pour enfant tendrelet,
Nourrice avoir veut force lait,
Qu'elles mangent entr'autre herbage
Force poreaux dans leur potage;
Avec poreaux vous retiendrez
Le sang qui coule par le nez,
L'y mettant avec bon vinaigre.
Ce qui rend un malade maigre,
C'est quand il ne dort aisément,
L'ortie appaise son tourment,
Empesche aussi qu'il ne vomisse
Mieux que ne feroit la réglisse;
Sa graine jointe avec le miel
Des coliques chasse le fiel;
Elle guérit toux envieillie,
Et du poulmon chasse la lie,
Qui le rend froid et langoureux,
Le fait devenir vigoureux;
L'enflure du ventre elle abaisse,
Fait même que la goute cesse.
Siler, autrement séséli,
A souvent la vue embelly,
Quoy qu'il soit amer à la bouche,
Pourtant au cœur bien fort il touche,
Des vers chassant l'infection,
Il aide à la digestion.
Manger épinars est utile,
A bouche gâtée de bile
Aussi bien qu'à l'estomach chaud,
A qui l'appétit point ne faut.
L'eau de saux dans l'oreille mise
Les vers tue, et les exorcise,
Son écorce guérit les cloux,
Cuite en vinaigre ôte les loux,
Les cors, les poireaux, les verrues;
Mais ses fleurs, quand en eau sont bues,
Appaisent l'inflammation
Qui pousse à génération,

Et desseiche si bien la femme,
Que n'a besoin de sage-femme.

SEPTIESME CHANT

Des Fleurs et des Graines.

Je vous donne un bouquet de fleurs
Elles sont de toutes couleurs;
Mais la plus belle est la violette.
C'est une agréable fleurette
Qui vient la première au printemps
Nous dire, voicy le beau temps :
D'où luy est cette humeur venue,
De nous annoncer la venue,
Du soleil, du ris, de l'amour?
Je vous le diray quelque jour.
Cependant sans faire divorce,
Voyons combien grande est sa force.
Elle est bien telle que Bacchus
Souvent par terre elle a mis jus,
Et pour parler clair comme un livre,
Elle empêche qu'on ne s'enyvre;
Elle ôte la douleur du chef,
Qui cause parfois grand meschef.
Rendez donc grâce à cette graine
Qui vous guérit de la migraine,
Et vous ôte la pesanteur
Qui garde d'être bon sauteur;
Elle empêche aussi que la bile
Du chef par le nez se distille;
Guérit même le mal caduc.
Qui le dit? — Ce n'est pas S. Luc,
Ce n'est donc pas mot d'Évangile.
— De le croire il vous est facile,
Comme de ne le croire pas :
Mais taisez-vous, ou parlez bas,

Car vous me mettez en colère :
Aussi ne sçauriez-vous vous taire,
Pour preuve vous dire il suffit
L'eschole Salerne l'a dit.
  Du sureau la feuille est puante,
Et la fleur odoriférante,
Ainsi la feuille laisseras,
Et les fleurs tu recueilleras.
  Saffran qui porte un nom arabe,
Fait que mieux on rit et se gabe :
N'en prends pourtant pas par excez,
Car il causeroit ton décez :
Tout en riant t'en irois boire
Du Styx infernal l'onde noire.
Le saffran réjouit le cœur
Et aux membres donne vigueur.
  Petit est le grain de moutarde,
Le feu Saint-Antoine vous arde,
Si jamais vous avez rien vu
Qui soit plus mince et plus menu.
Il a toutefois grande force,
Si, que sans vous donner d'entorce,
Il tire les larmes des yeux,
Mais après on ne rit que mieux :
Car la tête aussi bien il purge
Que si l'on prenoit de l'épurge.
  L'anis est bon à l'estomach
Avec un peu de cotignac.
Le premier pourtant peut suffire
A qui n'a beaucoup de quoy frire.
Le meilleur anis est le doux.
  L'aneth chasse vents de chez nous,
Abbaisse les tumeurs du ventre,
Fait que plus en sort qu'il n'y entre,
S'entend des mauvaises humeurs,
Qui au ventre causoient tumeurs.
Pour bien digérer il faut prendre
De la graine de coriandre,
Elle est bonne aussi pour chasser
Les vents et pour faire pisser.

HUITIESME CHANT

Des Fruits.

Prens garde que les fruits d'autonne
Ne fassent tort à ta personne :
Il est vray que tu les as lus,
Déjà ces deux vers cy-dessus.
Mais sçais-tu pas bien qu'à l'eschole,
Quand des enfans la troupe fole,
N'a pas bien appris les leçons,
On les recommence ; passons.
Grands sont les dons de la cerise,
Qui causent que bien on la prise :
Premièrement de l'estomach
Elle chasse le micquemac ;
Secondement sans cimeterre,
Des reins elle tire la pierre,
Non pas elle, mais son noyau,
Qui pour ce n'use de boyau ;
Ce n'est encor luy, mais l'amande,
Qui hors des reins la pierre mande ;
Elle fera que meilleur sang
Par les veines ira glissant.
La prune à rafraischir est bonne,
Aussi pour lâcher la personne.
En notre cour est un poirier.
Justement auprès d'un noyer.
Mais parlons devant de la poire,
Tu n'en mangeras point sans boire,
Car poire mangée sans vin
Est quasi pire que venin.
Si poires du venin étoient,
Tous les poiriers maudits seroient ;
Mais poire qui crue est poison,
Cuite sert de contrepoison :
Poire crue l'estomach grève,
La même cuite le relève ;

Après la poire, boire il faut,
Et après la pomme, va tôt.
  Afin qu'en l'ordre tu ne pèche,
Dedans le vin mange la pêche;
Avec le raisin mets la noix
Et n'en mange pas jusqu'à trois.
Le raisin cuit nuît à la rate,
Et sert au poulmon qu'il dilate,
Est utile au foie et aux reins
N'en mangeant ny peau ny pepin.
Qui a soif, la mûre il appete,
La mûre recrée la luete,
Et le gosier pareillement,
Si notre Eschole point ne ment.
Manger la figue est chose saine
A qui a mal à la poitraine,
Poitrine dire se devoit,
Mais faire rire on te vouloit,
Car je crois sans te voir, beau sire,
Que n'aimes mieux pleurer que rire;
Démocrite aussi plus te plaît
Que cet Héraclite benaît,
Qui toûjours pleuroit sa misère,
Et toûjours imitoit le braire
D'un asne qui ressent le fais
De quelque charge de cotrais.
  Parlons maintenant de la figue :
Du ventre elle lâche la digue,
Crue ou cuite il n'importe pas,
Elle purge fort bien par bas;
Elle nourrit bien et engraisse,
Et guérit mainte bosse épaisse.
Glandes, écrouelles, tumeurs
S'en vont plus vîte que fruits meurs,
Mettant dessus figue bouillie :
Même, et ce n'est point menterie,
Elle tire les os du corps,
S'il sont rompus, et les met hors,
Pourveu qu'au pavot on la joigne;
S'elle guérissoit de la teigne,

De peine elle me tireroit,
Car la rime bonne seroit;
Et peut-être qu'à l'avanture,
Elle est utile à cette cure.
Mais pour à la neffle passer,
Qui fait abondamment pisser,
Elle resserre fort le ventre,
Elle n'est pas bonne pour chantre :
La neffle dure au goût vaut mieux,
Non à santé, car ce sont deux.
Poivre noir est prompt à dissoudre
Flegmes, comme un moulin à moudre;
Il hâte la digestion.
Le blanc à l'estomach est bon,
Aux toux et douleurs est utile,
Il détourne aussi de la bile
Le paroxysme véhément
Que frisson l'on nomme autrement.
L'usage fréquent du gingembre
Ne nuît point au mois de décembre,
Car il eschauffe, et maux anciens
Il guérit mieux que physiciens;
Le dégoût des viandes il ôte,
Quand cause froide en est la faute.

NEUVIESME CHANT

—

De la Chair des Animaux.

Bonne est la poule et le chapon,
La tourterelle et le pigeon,
La caille, le faisan, le merle,
Perdrix, gelinote, sarcelle,
Le tourd, que grive on nomme aussi,
Sont viandes de gens sans soucy.
O canard, hôte de rivière,
Combien ta douceur me fut chère!

Si j'en eusse usé sobrement
Pas ne sentirois le tourment
D'une forte fièvre quartaine
Qui me donne la courte haleine.
L'oye est un plaisant animal,
Il n'y pense ny bien ny mal,
Il veut de l'eau pendant sa vie,
Et mort étant, du vin il crie;
Ou plutôt qui le mangera,
Du vin pour lui demandera.
Le mouton est meilleur sans doute
Que la chair de porc, quoy qu'il coûte,
Si ce n'est qu'avecque du vin
Vous mangiez porc : car en ce point,
La chair du porc qui ne rumine
Vous servira de médecine.
Qui porc avec oignon prendra,
Cela du sené luy vaudra.
Chairs de veau sont très nourrissantes
Et quelque peu raffraischissantes.
Le poisson est ou mol ou dur;
Des mols, le grand est le plus sûr;
S'il est dur, alors tu dois prendre
Le petit, car il est plus tendre.
Brochet sans ton, carpe sans peau,
Et sans billon prends le barbeau.
Qui ne mange chair se console
S'il a brochet, ou perche, ou sole,
Grenau, merlus, carpe, goujon,
Truite, flez, plie, tout est bon.
Manger anguille est fort contraire
A qui veut avoir la voix claire :
Qui la physique bien sçaura
Peine à me croire pas n'aura.
Manger fromage ou bien anguille,
A la santé n'est pas utile,
Si ce n'est qu'on boive d'autant,
Et qu'on recommence souvent.
Au foye ne donne louanges
Si poule ou canard tu ne manges;

Boudin de pourceau, mieux tu vaux
Que ceux des autres animaux !
Cœur de porc engendre tristesse,
Sa rate au contraire liesse.
Si tu me crois, tu mangeras
Les reins du seul chevreau gras.

DIXIESME CHANT

AJOUTÉ A L'ESCHOLE DE SALERNE

Du choix des Parties, Ages et Saisons des Animaux.

L'alouette est bonne en novembre,
Fn octobre et même en décembre.
Le fiel ôté, tout en est bon.
Du canard prendras le rognon,
Le blanc, le foye et le derrière,
En hyver, sa chair est plus chère.
L'oye ne doit avoir qu'un an,
Prends-en le derrière et le blanc.
Bon chapon du Mans d'une année,
Vaut bien autant qu'une eschinée.
Il est bon pendant tout l'hyver,
Principalement à souper ;
Prends-en le croupion et l'aile,
Mais le blanc vaut bien autant qu'elle.
La caille en hyver mangeras,
En septembre ne la lairras,
Non plus qu'en août ; de son derrière
Tu pourras faire bonne chère.
De trois semaines le pigeon
Prendras, si le veux manger bon,
Du pigeon le ventre, la cuisse,
Plus que tout le reste appétisse.
Poule grasse au mois de janvier,
De mars, aussi de février,

Aile, croupion et le ventre,
Ne sçauroient faire mal au ventre.
(La, la, monsieur le critiqueux,
Ventre d'homme et.d'oiseau sont deux).
Deux bons poulets de six semaines
Ne sont pas mauvais pour estreines;
L'aile en est le meilleur au goût,
Depuis avril jusques en août.
Prends en hyver la gelinote,
Et de l'aile le bec te frote.
Bon poulet-d'Inde de trois mois
En hyver, vaut mieux qu'une noix;
Poule d'Inde en hyver est bonne
Pour rassasier la personne :
Son gras ventre et son estomach
Nourrit plus qu'un muid de tabac.
Aussi le plongeon et le merle,
En hyver vaut mieux que la berle.
Quiconque bizet mangera
En hyver, bien s'en trouvera.
Le ramier et les moineaux mange
Environ le temps de vendange.
La perdrix est bonne en tout temps,
En hyver vaut mieux qu'au printemps;
Son aile avecque jus d'orange
Te fera faire chère d'ange;
En septembre, août, juillet, perdreaux
Valent mieux que casse-museaux.
Du faisan, hyver et autonne,
L'aile nourrit bien la personne.
En hyver prends le cormoran,
Et en tout temps mange le pan.
La beccasse, hyver et autonne,
Par tout, jusqu'à la merde est bonne.
La grive, qu'on nomme aussi tour,
Doit avoir un mois et un jour;
Elle nourrit bien la personne
Pendant tout l'hyver et autonne.
La tourterelle qui geint tant,
Depuis l'esté jusqu'au printemps.

Depuis may jusques en décembre,
Du mouton mangeras le membre,
Epaules, pieds et haut-côté.
L'agneau qui encore n'a tetté,
Jusqu'à la septième semaine,
A digérer ne fera peine,
Non plus que de la longe de veau,
Ou la rouelle au renouveau.
Chair de bœuf en tout temps se mange,
Mais depuis le temps de vendange,
Tout l'hyver jusqu'au mois de mars
Elle nourrit plus qu'épinars :
Le bœuf de tranche ou de poitrine
Ne fait point mauvaise cuisine;
Le cimier, aussi l'aloyau
Remplissent bien le long-boyau.
En hyver le rable de lièvre
Ne te peut pas donner la fièvre,
Non plus que son fils le levraut,
A qui sauce douce tant vaut.
D'un ou de deux mois le chevreau
Tu mangeras au renouveau;
Les côtes, le ventre et la tête
Sont tout le meilleur de la bête.
En hyver le porc est fort bon,
Et pendant tout l'an, le cochon.

*
* *

SERVICE D'AMBULANCES

—

Ne suis pas médecin, c'possible, mais mémorez-vous bien de la chose que je n'coupe pas dans la tisane.

On a f... des docteurs dans les régiments qui n'connaissent rien d'la chose de carotte. J'ai

assisté l'autre jour à la visite; m'a fait suer, parole d'honneur.

L'docteur f... à ces gaillards-là deux jours d'hôpital, trois jours, quatre jours d'hôpital; pour un peu, leur aurait fait un bail!

Une visite, voilà comment ça s'passe quand on a du poil sous l'nez, n... de D...!

— Comment vous app'lez-vous?

— Léon-Hilaire Triquet.

— Quelle compagnie?

— Quatrième du trois.

— S'vous d'mandez?

— Docteur, j'ai des douleurs de tête qui...

— Douleurs! douleurs! f... moi quinze giffles à c't'homme-là pour lui faire changer ça de place.

— Un autre!

— S'vous d'mandez?

— Docteur, je ne vois plus clair et...

— Plus! plus clair! f... moi c'gaillard-là à l'ombre, puisque l'grand jour lui fait du mal; viendrez m'trouver quand ça s'ra passé, et tâchez moyen qu'ça passe vite, ou sans ça, je vous f... au cachot.

A un autre.

— S'qui vous faut, mon garçon?

— Docteur, je suis tombé dans l'escalier et j'ai l'épaule qui me fait bien souffrir.

— Souffrez épaule, pas vrai; bon, démise pour lors, hein? Eh bien! allez m'scier une voie d'bois pour la cantine. A force d'la faire aller, se r'mettra.

A un autre...

Et voilà la chose. Mais ce n'est pas en f... des machines sucrées aux hommes qu'on les dégoûtera d'l'hôpital, c't'évident.

Ceux qui sont malades, qu'on leur f... tout le temps de l'huile de ricin, rien que de l'huile de ricin, vous m'en direz des nouvelles.

Ceux qui claqueront d'obstination et autre, bon débarras pour les régiments, éviteront ainsi de s'faire fusiller. Les autres, les f... dedans pour l'éloignement de récidive. Autrement n'aurons jamais que des poules mouillées.

CH. LEROY. (*Le colonel Ramollot.*)

*
* *

LA MÉDECINE

—

Odette un jour était malade.
Il fallait pour guérir, disait le médecin,
Prendre une ou deux cuillers de l'huile de ricin.
Odette ne voulait que de la limonade.
Sa mère (elle adorait sa mère cependant)
Avait beau la prier, tout était inutile :
« Voyons, ma chère enfant, ne sois pas indocile.
Je vais te la donner moi-même en y goûtant.
— Je ne veux pas !
— Après on mange une pastille.
— Tu m'en donneras deux ?
— Eh bien ! oui, bois !
— Ouais !
Je ne veux pas, c'est trop mauvais !
— Je t'en supplie, allons, du courage, ma fille !

Bois! et je m'en irai t'acheter de ce pas...
— Quoi donc?
— Une poupée!
— Oui, mais je la veux belle,
Avec un trousseau fait pour elle!
— Eh bien, tu l'auras, bois!
— Ouais, je ne veux pas!
— Ah! malheureuse enfant, c'est vouloir que je meure,
Puisque tu ne veux pas guérir!
A quel moyen donc recourir? »
Et, se tordant les mains, la pauvre mère pleure.
Odette se décide, elle prend le ricin,
Et sur la place
L'avale d'un seul trait, sans faire une grimace.
Sa mère tendrement la presse sur son sein : [chère,
« C'est très bien! Je t'aimais : tu m'es deux fois plus
Tu le vois, mon amour, ce n'est pas si mauvais!
— Oh! si, c'est bien mauvais, maman, mais tu pleurais! »

Une larme qu'on voit dans les yeux de sa mère,
Toute amertume est moins amère!

L. RATISBONNE. (*La Comédie enfantine*)

*
* *

ÉCHO D'EXAMEN

LE PROFESSEUR. — Supposons que je vous donne un coup de pied dans le... bas des reins, quels sont les muscles qui se mettront en mouvement?

LE CANDIDAT (froidement). — Ceux de mon bras droit pour vous flanquer une calotte.

(Le *Voltaire*.)

LE MÉDECIN DE QUARTIER

Air : *Le Grenier (de Béranger).*

Jeunes héros sur les pas d'Hippocrate
Dans votre ardeur qui voulez vous hâter,
Je vais chanter une carrière ingrate
Et les écueils qu'il vous faut affronter.
Dût la leçon vous paraître sévère,
De votre ancien écoutez les avis.
Je voudrais bien qu'il fût vrai pour vous plaire, } *bis.*
Qu'on est heureux d'exercer à Paris. }

Air : *La robe et les bottes.*

A vingt-huit ans j'abandonnai l'École
Et les plaisirs du vieux quartier latin,
Me figurant que les flots du Pactole
Allaient chez moi se répandre soudain.
Loyer fort cher et mobilier splendide
De mes clients vont éblouir les yeux.
Le ciel est pur et la mer est sans ride, } *bis.*
Pour s'embarquer, quel temps délicieux ! }

Air : *Les anguilles, les jeunes filles.*

Le premier mois, ma solitude
Par personne ne se vit troubler :
De l'avenir triste prélude...
C'était fait pour me désoler.
Une nuit enfin quelqu'un sonne,
C'est un malade que je tien.
« Docteur, la charité l'ordonne,
Venez vite au s'cours d'un chrétien. »

Air : *La Lorette (de Nadaud).*

Avec vitesse,
Car je me presse,
En un clin d'œil je vole à son secours;

Il pleut, il grêle,
Je suis tout zèle;
Il y a péril, je réponds de ses jours.

Air : *Ronde des Comédiens.*

Je trouve un homme installé fort tranquille,
Au coin du feu qui m'accueille en grognant :
« Ma foi, docteur, vous n'vous fait's guèr' de bile
Et je serais mort en vous attendant. »

Air : *Drinn, Drinn.*

Alors, monsieur, ce mal étrange, unique,
Vous laisse donc plus calme dans ce temps?
« C'était, docteur, une infernal' colique
Que j'ai guérie en rendant quatre vents. »
Drinn, Drinn, Drinn, etc.

Air : *T'en souviens-tu?*

Le lendemain le calme recommence,
Rien en décembre et personne en avril;
Une araignée, hélas, quelle insolence!
Sur ma sonnette osa poser son fil.
Un jour pourtant je vois tourner la chance
D'un bon client sous l'aspect révéré;
Les incurabl's m'accord'nt leur confiance } *bis.*
Chez les portiers je d'viens considéré. }

Air : *La Lorette.*

De mes malades,
Gais ou maussades,
Désirez-vous que j'esquisse un tableau :
Désagréables,
Insupportables,
Pour bien les peindre il faut un bon pinceau.

Air : *Suzon sortant de son village.*

Quel malheur que pour les chroniques
Je n'éprouv' pas d'affection,

Car je ne vois qu'épileptiques
Et cancéreux à profusion.
L'hypochondrie
Et l'hystérie
Vient m'agacer d'ses ennuyeux tourments.
Femmes nerveuses
Et vaporeuses
Que je vous dois d'agréables moments!
Dans ma salle si l'on pénètre,
On ne voit que paralysés,
Les *Incurabl's* sont dépassés :
C'est un petit Bicêtre *(bis)*.

Air : *La Ronde des comédiens.*

Le long du jour, que de pas, que de courses!
Monter, descendr' de la cave au grenier,
Plaire aux enfants, déployer les ressources
D'son éloquenc' pour les endoctriner;
D'un purgatif avec un mot aimable
Fort à propos savoir gagner l'procès,
Quant un client vous invite à sa table,
D'un air content savourer tous ses mets.

Air : *Le Grenier (de Béranger).*

A chaque instant entendre cette phrase :
« Sans être médc'in j'ai vu les choses de près;
La chirurgie est dans un' bonne phase,
Mais la méd'cine a fait peu de progrès!
L'art d'Hippocrate est pure conjecture,
Le couteau seul est sûr de son chemin;
Le médecin marchant à l'aventure
Ne peut rien voir au fond du corps humain. » *(bis.)*

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

Il n'suffit pas d'être savant,
Docteur, faut avoir la pratique;
Il y a chez nous un charlatan
Qui d'tout savoir à bon droit s'pique.

Il est d'l'école du bon sens,
Chacun d'vous l'accus' d'ignorance;
Il méprise les médisants
Et sans diplôme honor' la France. *(bis.)*

Air : *La Lorette.*

Oui, chacun pense
En conscience,
Qu'Il peut fort bien en r'montrer au méd'cin :
Car la jactance,
L'outrecuidance
Du bon public feraient damner un saint.

Air : *De Turenne.*

Pour un enfant faisant une ordonnance,
Comm' purgatif j'écris du calomel.
La mère lit, tout d'un coup elle s'offense,
Me reprochant un outrage mortel,
En m'accusant d'un affront éternel.
« Jamais, monsieur, dans la mienne famille
La syphilis ne se put soupçonner.
Je m'y connais, on ne peut me berner;
Non, le mercur' n'est pas fait pour ma fille. »

Air : *Le sous-lieutenant.*

Je vois, madam', que vous êtes instruite,
Mais quittez donc ce visage irrité;
N' voyez-vous pas sur la dose prescrite
Que l'calomel en vapeur est noté?
Drinn, Drinn, Drinn.

Or, du moment que l'mercur' s'vaporise,
N'y a plus d'péril pour votre cher enfant.
La mère alors tout' confuse et surprise
Me reconduit à la port' triomphant.
Drinn, Drinn, Drinn.

AIR : *La Ronde des comédiens.*

Le lendemain la mêm' scèn' recommence;
D'Alcibiad' j'emprunt' l'habileté.
Voici venir un Monsieur plein d'science
Qui d'un ami surveille la santé.
« Mon cher docteur, donnez-moi des nouvelles
Du pèr' Mathieu qui loge en ma maison;
Car sur son compte on m'en apprend de belles,
Qu'on l' purge encore et qu'on le saign' sans raison. »
Un autre après vient me chercher querelle
Pour un cousin qui dur' trop en mes mains.
C'est un amant qui me r'proche à sa belle
De fair' subir des trait'ments inhumains :
« La p'tit' Marie est une sage personne,
Elle n'eut jamais un bouton sur le corps;
Pourtant, monsieur, la pommad' qu'on lui donne
C'est du mercure, et même des plus forts. »

AIR : *La Dame blanche.*

Ah! quel plaisir d'être méd'cin!
On sert par sa science
Son ami *(bis)*, son voisin.
Et gaîment *(bis)* on s'avance,
Bénissant *(bis)* son destin.
Ah! quel plaisir, etc.

AIR : *Eh! gai, mon officier.*

Eh! gai, gai, gai, charmant métier,
Vive la médecine,
Eh! gai, gai, gai, rien ne chagrine
Dans ce charmant métier.
Art des plus salutaires...
Qu'on devrait adorer,
Et que sans honoraires
On prétend honorer.
Eh! gai, gai, etc.

Dr E. TILLOT.

*
* *

A L'HOPITAL

—

Le Dr P... fait sa visite, et passe sans s'arrêter devant un lit. Le malade couché dans ce lit, d'une voix amygdalienne : « Monsieur, qu'est-ce qu'il faut faire? Je souffre beaucoup, je ne peux pas avaler ma salive». — Le Dr P..., d'un ton rogue : « Eh bien ! Ne l'avalez pas, mon garçon, je je n'avale jamais ma salive, moi, je la crache. » Se tournant vers l'externe qui tient le cahier : « Donnez-lui son exéat pour lui apprendre la propreté. »

*
* *

LES COMMANDEMENTS DU MÉDECIN

—

De la Douleur fais une épouse,
Une maîtresse de ton cœur,
Etouffe toute voix jalouse
Qui la dispute à ton ardeur.

Va la chercher dans la chaumine,
Va la chercher dans les salons,
Car elle est belle sous l'hermine,
Plus belle encor sous les haillons.

Qu'elle attaque le corps ou l'âme,
Qu'elle dise ou taise son nom,
Qu'elle soit pure ou soit infâme,
Dès qu'elle frappe à ta maison,

Ou dès qu'au loin sa voix t'appelle,
Dans ta veille ou dans ton sommeil,
Ouvre vite ou vole près d'elle,
Sous l'étoile ou sous le soleil.

Que tout soit doux dans ta personne,
L'œil, le geste, ainsi que la voix;
Que ta bonté partout rayonne,
Et tu soulageras deux fois.

Dans la bataille des épées,
Et des fusils et des canons,
A travers les plaines trempées
Du sang tiède des légions,

Ou sous les flèches invisibles
Qui sillonnent l'air empesté,
Creusant des blessures horribles
Aux entrailles de la cité.

Toi, soldat de la bienfaisance,
Dans tous les périls fais-toi voir
Avec l'arme de la science
Et sous le drapeau du devoir.

Que ta conscience soit l'urne
Où l'on met la cendre des morts,
Dépositaire taciturne
Des maux, des fautes, des remord ,

Des chagrins que la maison cèle
Sous le faux voile de la paix.
D'un sceau sacré qu'elle les cèle,
Pour les garder à tout jamais.

Dans toute famille qui livre
Ses jours intimes à ta foi,
Où va désormais le saint livre
Du foyer s'ouvrir devant toi,

Qu'aucun acte, en nulle rencontre,
Ne déshonore ton crédit;
Ne vois rien que ce qu'on te montre,
N'entends rien que ce qu'on te dit.

Lorsque ton pied des gynécées
Franchit le seuil mystérieux,
Arme de pudeur tes pensées
Comme tes lèvres et tes yeux.

Que tu sois juif ou catholique,
Même athée, écoute le vœu
De qui réclame un viatique
Des mains du prêtre de Dieu.

Des deux parts qui forment le monde,
La richesse et la pauvreté,
C'est bien souvent dans la seconde
Que la fortune t'a jeté;

Mais riche ou pauvre, à l'indigence
De tes soins réserve une part;
Et quand de ta noble science
On te paiera, — fût-ce un peu tard,

Mesure le poids à l'épaule;
Hier bon, sois juste aujourd'hui;
Tu trahirais ce double rôle
Si tu permettais que celui

Dont le mal a fait la misère,
En payant un trop lourd tribut
Retrouvât, par un sort contraire,
La misère dans son salut.

Lors, en ta vieillesse sereine,
Nul trésor ne vaudra le tien,
Si ton nom sur la bouche amène
Ces simples mots : Homme de bien!

A. D. (*Gazette hebdomadaire.*)

*
* *

PATAQUÈS

Ma concierge m'a dit ce matin :

— Je souffre depuis quelque temps et j'ai bien peur de devenir *physique!* Demain j'irai me faire *sculpter* par une *salubrité* médicale.

*
* *

SUR L'ARRIVÉE DU DOCTEUR GALL

Air *de la Croisée.*

Voici venir le docteur Gall.
Je ne suis pas de ces critiques
Qui disent : cela m'est égal,
Nous n'avons que trop d'empiriques
Pour moi c'est vraiment un régal
De pouvoir fêter à l'avance
Celui qui vient exprès de Hall
Pour éclairer la France.

Du *Tot capita quot sensus*
(Proverbe antique et véridique)
Sont dérivés les aperçus
De sa merveilleuse tactique :
Fort du sens primitif des mots,
Il démontrait dès le collège
Que des sept péchés capitaux
Notre tête est le siège.

Jamais il n'a manqué son but;
Car pour peu qu'une heure il vous tâte

L'occiput et le sinciput,
Il vous analyse à la hâte,
Vous disant : Vous êtes, mon cher,
Vaillant ou lâche, instruit ou bête;
Et je vous crois, rien n'est plus clair,
    Bonne ou mauvaise tête.

Il dit, quand on a le cou tors,
Qu'on est tartufe et sycophante;
Il classe au nombre des butors
Quiconque a la bouche béante;
Mais de son coup d'œil juste et prompt
Admirez la force efficace!
Il voit, lorsque l'on a du front,
    Qu'on a beaucoup d'audace.

Observateur de bonne foi,
Médecin sans art et sans fraude,
Sans doute il nous dira pourquoi
Les Picards ont la tête chaude;
Pourquoi Zoïle de son chef
A trouver tout mauvais s'ingère,
Et pourquoi le beau sexe, en bref,
    A la tête légère.

Eufin, puisqu'il a de Mesmer
La faculté magnétisante,
Et puisqu'il a de Lavater
La perspicacité plaisante,
Faisons-nous *imposer les mains*
Par ce devin de la pensée,
Et dans ces touchants examens
    Donnons tête baissée.

Pourtant n'allons pas oublier
(La controverse est salutaire)
Que le dramaturge Mercier
Est d'un sentiment tout contraire;
Il dit, dans maint et maint endroit
De ses œuvres que chacun cite,

Que par le pied de l'homme on doit
Distinguer le mérite.

Mercier voit parmi vingt corps morts
Un pied qui vers les cieux s'élance;
Il en admire les ressorts,
La majesté, la consistance;
Et dans l'élan de son cœur pur
Il s'écrie avec véhémence :
Un pied semblable est à coup sûr
Le pied de l'innocence.

Rousseau, Pascal, Loke et Buffon,
Gall et Mercier vous font la nique;
Plus que vous ce couple est profond
En physique, en métaphysique :
Vous vous trompiez, vous nous trompiez,
Par une doctrine incertaine;
Mais ils vont de la tête aux pieds
Juger l'espèce humaine.

Dieu veuille que Gall et Mercier
Ne pensent pas que je les raille!
Car je suis trop mauvais lancier
Pour soutenir contre eux bataille,
Et je craindrais qu'en résultat
Ils ne dissent, de moi profane,
Mercier, que je suis un pié-plat;
Gall, que je suis un crâne.

ANTOINE DE PIIS.

*
* *

LES SUITES D'UN EMPOISONNEMENT

—

Ces jours derniers, dans l'après-midi, on vient chercher précipitamment un médecin.

— C'est pour ma maîtresse, monsieur, lui dit une petite bonne fort émue... Elle vient de s'empoisonner, de s'empoisonner par amour. Venez vite, monsieur, venez vite.

Le médecin trouva étendue sur un grand canapé bleu ciel une jeune dame blonde, empoisonnée en effet, mais très peu, aussi peu que possible. Il la tira d'affaire très facilement.

Un monsieur, le lendemain, se présente chez le médecin.

— Vous avez bien voulu hier donner vos soins à madame Z***. Je viens vous remercier et en même temps vous apporter...

Il dépose sur la cheminée une petite papillote de cinq louis... Puis, pendant que le médecin le reconduisait :

— Pauvre femme, lui dit-il, on lui avait dit que j'allais me marier... alors le désespoir, elle me l'a avoué tout à l'heure... Enfin, c'est pour moi, monsieur, c'est pour moi qu'elle a voulu mourir...

Le lendemain, chez le médecin, visite d'un second monsieur, et absolument le même discours avec une légère variante :

— Pauvre enfant... c'est à cause de moi... Elle m'a trouvé froid dans ces derniers temps. Elle a cru que je ne l'aimais plus... et alors perdant la tête... Elle vient de tout me raconter à l'instant... Par bonheur vous êtes accouru... et vous l'avez sauvée. Croyez, docteur, à ma reconnaissance, à mon éternelle reconnaissance.

Par là-dessus nouvelle papillote, plus sérieuse, de dix louis, celle-là. Craignant de compromettre sa jeune cliente, le médecin n'ose pas dire qu'il a déjà été payé... Il prend la seconde papillote. Cependant c'est un honnête homme... Il a des scrupules — et puis il n'est pas fâché de revoir cette jolie personne qui s'empoisonne par amour pour tant de monde... Il arrive...

— Ce cher docteur, mon sauveur... entrez donc.

Il s'assied et commence sa petite histoire. Il explique que deux messieurs sont déjà venus... Mais, au premier mot, elle l'arrête :

— Deux seulement, lui dit-elle en riant, rentrez vite alors, il va en venir un troisième, il sort d'ici pour aller chez vous..

Et comme il descendait l'escalier, elle lui cria d'en haut :

— Vous savez, docteur, ça ne sera peut-être pas le dernier !

(*L'Univers illustré.*)

*\
* *

LE MAL DE DENTS

—

Une belle dame, à Paris,
Où chaque femme a cent maris,
Disait un jour à son époux fidèle,
Qu'elle sentait une douleur cruelle,
Que les dents lui faisaient un mal
Qui n'avait jamais eu d'égal;

Et le priait qu'il envoyât sur l'heure
Chercher un arracheur de dents :
Elle lui dit son nom et sa demeure;
Mais qu'il vînt aussitôt la voir, sans perdre temps.
L'époux y va lui-même et l'amène à sa femme,
Qui se plaignait toujours. Il dit à l'arracheur :
Faites votre métier. Je vous laisse madame;
Je ne saurais lui voir souffrir tant de douleurs.
Sitôt que le mari fidèle
Eut laissé l'arracheur seul avec cette belle,
Cet amant déguisé la jeta sur le lit,
Et dans un amoureux déduit,
Tout plein d'amour et de courage,
Il lui fit passer toute rage.
Un enfant curieux les vit en cet état,
Par la chatière de la porte,
Et remarqua de quelle sorte
Avait fini ce doux combat.
Le mari revient et demande
Si sa femme a souffert une douleur bien grande.
Ce petit enfant curieux
Lui répond, en pleurant et frottant ses deux yeux :
Papa, j'ai vu comment la chose s'est passée,
Ce méchant arracheur vient de tirer, hélas !
A maman, ah ! peut-on en souffrir la pensée ?
Du d..., une dent plus longue que mon bras.
Les enfants bien souvent, en de pareilles choses,
Ont découvert le pot aux roses.

*
* *

UNE HEUREUSE MÉPRISE

Un très honorable praticien de Paris est appelé, ces jours derniers, auprès d'un cholérique qui avait reçu les soins d'un autre confrère. Il trouve une sorte de cadavre froid, bleu, agonisant et

sous l'influence d'une asphyxie imminente. Il s'informe, et tout ce qui pouvait se faire avait été fait, les soins les plus intelligents n'avaient pu conjurer les accidents. Que voulez-vous de moi? dit-il aux parents. Il ne me reste plus rien à tenter; et il fait mine de se retirer. Les parents le prient, le supplient d'essayer encore quelque chose, et notre confrère, par acquit de conscience, prescrit un gramme cinquante d'ipéca, à prendre en *trois prises*. C'était le soir.

Le lendemain matin, notre confrère passant dans la rue de ce pauvre malade, qu'il croyait mort depuis plusieurs heures, s'en informe cependant, et apprend avec surprise qu'il va mieux, beaucoup mieux, qu'il est sauvé.

— Il doit avoir abondamment vomi, dit-il aux parents.

— Vomi? lui répond-on. Nullement, mais il a éternué, éternué à en ébranler la maison.

— Comment, éternué?

— Sans doute; n'avez-vous pas ordonné trois prises d'une poudre?

— Et il a donc pris cette poudre en guise de tabac?

— Certainement; les *prises*, c'est pour *priser;* et cela lui a fait un fameux effet, allez! il a éternué, pendant trois heures, à réveiller tout le quartier.

Le malade, en effet, allait très bien; la réaction était franche et légitime.

(*L'Union médicale.*)

*
* *

LE REMÈDE DU MARSEILLAIS

Je veux vous conter une histoire
Qu'on me conta ces jours passés;
Libre à vous de ne pas la croire,
Mais elle est drôle, c'est assez.
Un Marseillais, un pur, un de la Cannebière,
Faisant le commerce à Paris,
Y demeurait avec son fils,
Jeune homme de quinze ans, aussi laid que son père.
Le pauvre enfant dépérissait!
Ce n'était pas excès d'étude,
C'était un maître cancre, et pourtant il n'avait
Aucune mauvaise habitude,
Car il n'aimait ni les boissons
Ni les filles, ni les garçons;
Mais il dépérissait.
Sa mère, fort inquiète,
Fit venir tous les médecins.
L'un prescrivit le fer, l'autre ordonnna la diète,
Celui-ci la rhubarbe et celui-là les bains;
On lui mit des moxas, un séton, un cautère,
Il s'en allait toujours en terre.
Rien n'y faisait.
Enfin on entendit parler
D'un tout jeune homme de Marseille,
Docteur-expert de Montpellier,
Qui dans son art faisait merveille;
On l'appelle.
Il arrive et trouve le moutard
De plus en plus mal à son aise,
Rendant son âme marseillaise.
« On me fait venir un peu tard! »
Dit-il en prenant une chaise.
Il regarde l'enfant, et lui tâte le pouls,
Et la mère disait : « Oh! Monsieur, voyez-vous?

Je n'y survivrai pas, s'il faut que je le perde! »
Après quelques instants de méditation,
Notre Esculape lui répond :
« Enfermez-moi ce bougre avec six pots de m....
« C'est là votre dernier espoir,
« Et dans trois jours d'ici je reviendrai le voir. »
Le père regarde la mère,
La mère regarde le père.
On était en juillet.
On fait ce qu'il prescrit.
Le malade avait de l'appétit.
« Otez deux pots, dit-il, et donnez un potage! »
La joie entre dans le ménage.
Trois jours après, l'enfant est un peu plus dispos.
« Ça va de mieux en mieux, ôtez encore deux pots
« Mais calfeutrez bien la fenêtre? »
Enfin, après trois jours, on le voit reparaître.
L'enfant était tout rose et le printemps
N'a pas de tons plus éclatants;
Mais la chambre infectait à vous donner la peste.
« Votre enfant est sauvé, qu'on emporte le reste! »
Lors, la mère lui dit : « Quel était donc son mal?
Il avait simplement besoin de l'*air natal!*

(*Journal de méd. de Paris.*)

*
* *

ÉCHO D'EXAMEN

Le professeur Malgaigne avait souvent le rire narquois et l'ironie amère. Il argumentait, un jour, sur quelques points obscurs d'une thèse, et le malheureux candidat répondait à tort et à travers.

— Enfin, monsieur, s'écria le juge impatienté, il me faut une bonne réponse!... Pouvez-vous me dire ce que c'est que créer?...

— Créer! balbutie le jeune homme ahuri, c'est faire de rien quelque chose.

— C'est bien, monsieur, nous allons vous créer docteur.

Sabin Mathie. (*La Médecine populaire.*)

***

LA FLEUR DE SANTÉ

Un jeune homme, dormant le jour, veillant la nuit,
Sur ses traits voit descendre une pâleur extrême,
Et la santé, ce bien suprême,
A tire-d'aile aussi s'enfuit.
Un vieux docteur, un honnête homme
Que pour sa science on renomme,
Lui dit : « Si vous voulez guérir,
Chaque matin, dès l'aube, il vous faut parcourir
Et le mont verdoyant et la plaine fleurie.
Bientôt vous trouverez, au fond de la prairie,
Une fleur précieuse; en son sein velouté
Le printemps toujours brille. Elle est rose, on l'appelle
Fleur de Santé. »

Aux avis du docteur le jeune homme fidèle,
Dès l'aube, chaque jour, visitait à la fois
Les jardins, les prés et les bois,
Cherchant partout la fleur si belle
Qui devait lui verser la force et le bonheur.
Pendant quelques longs mois, il avait, plein d'ardeur,
Parcouru les monts et la plaine,
Sans voir briller la plante, objet de tous ses vœux.
Enfin, perdant courage, il va conter sa peine
Au bon vieillard qui, tout joyeux,
Le prenant par la main, vers un miroir l'entraîne.

« De mon expérience, ah! vous aviez douté! »
Lui dit-il. Le jeune homme, ô surprise, ô merveille!
Sur sa joue aperçoit, rayonnante et vermeille,
Fleur de Santé.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

*
* *

GENDRES ET BELLES-MÈRES

—

— Ma belle-mère a été mordue par un chien enragé. Devinez ce qui est arrivé.

— Votre belle-mère est morte?

— Non, c'est le chien.

—

Un gendre, dont la belle-mère est morte cet été à la campagne, rencontre sur le boulevard le médecin qui l'a traitée :

— Eh! bonjour, cher docteur, comment vous portez-vous?

— Pardon, mais, je n'ai pas l'honneur de....

— Comment! Vous ne me reconnaissez pas? Oh! moi, je ne vous oublierai jamais; c'est vous qui avez soigné ma belle-mère dans sa dernière maladie!

—

— Eh bien! as-tu trouvé un acquéreur pour ta villa des bords de la Marne?

— Pas du tout. Mais je n'y remettrai jamais les pieds... le médecin me l'a défendu sous peine de mort. Les murs suintent l'humidité. J'ai décidé ma belle-mère à s'y installer...

—

Un Parisien vient visiter un de ses amis, qui est un peu souffrant, et se croise avec le docteur Z..., qui sortait.

— Pourquoi donc, dit le Parisien, gardez-vous ce médecin-là? Vous m'avez dit vingt fois que vous ne suiviez jamais ses ordonnances.

— C'est par reconnaissance, mon ami. C'est lui qui a soigné ma belle-mère, lors de la maladie qui l'a envoyée au ciel.

*
* *

L'APOTHICAIRE PHYSIONOMISTE

—

On raconte qu'un médecin
Se promenait un beau matin,
Après avoir pris médecine,
Espérant de sortir au plus tôt d'embarras.
A peine avait-il fait cent pas,
Que fortement à la sourdine,
Certain besoin se fait sentir,
Au point qu'il n'a pas le loisir
D'aller à l'aisance voisine;
Certes le cas était pressant.
Le jeune homme en connait l'urgence;
Aussi sur-le-champ sa prudence

Lui suggère un expédient.
Pour ne point gêner la nature
Et n'être pas connu céans,
Il tourne le dos aux passans,
Afin de cacher sa figure.
Sans être connu du plus fin,
Il eut mis son ouvrage à fin;
Mais un maudit apothicaire
D'assez loin l'ayant apercu,
S'écria : c'est monsieur Vilaire!
Je le reconnais à son....

DEBACQ.

*
* *

QUESTION DE DIAGNOSTIC

Mais voyons, docteur, dites-moi qui a conduit à un pareil état mon pauvre mari? Quand m'expliquerez-vous la cause de cette faiblesse et de ce dépérissement?

— Après l'autopsie, madame.

*
* *

IMPROMPTU D'UN POÈTE

A QUI ON ALLAIT DONNER UN LAVEMENT

O merveilleux apothicaire,
De toi je vais prendre un clystère,
M'en dût-il coûter un écu :
Je n'en plaindrai point la dépense,
Tu vas me montrer ta science,
Et je vais te montrer le cu.

(*Le Furet de la Littérature.*)

*
* *

ORDONNANCE FANTAISISTE

Les prescriptions du Docteur*** ont parfois le mot pour rire.

Un client le fait appeler dernièrement pour des maux d'estomac

L'homme de l'art examine, ausculte et laisse une ordonnance ainsi libellée :

Veni, vidi... Vichy.

*
* *

UNE ORDONNANCE DE TRONCHIN

. . . .
— Toujours un trait contre les médecins.
En santé, nous disons : ce sont des assassins,
Des charlatans, et cent fois pis encore;
Qu'un mal léger menace nos destins,
Ce sont des dieux, on les adore.
Savez-vous, mon ami, l'histoire de Tronchin?
— N'était-ce pas un fameux médecin?
— Précisément; or, voici cette histoire,
Elle est très authentique, et vous pouvez m'en croire:
Un riche commerçant périssait de langueur.
On appelle Tronchin. Aussitôt le docteur
(Des vrais docteurs le modèle et le type)
Du mal, avec grand soin, recherche le principe,
Se recueille un moment, puis écrit un billet,
Qu'en s'en allant, au malade il remet:
Il avait deviné l'état de ses affaires

Dès les premiers instants;
Et c'était un mandat de deux cent mille francs
Tiré sur un de ses notaires.
Le médecin avec un tel secours
Sauve du commerçant et l'honneur et les jours,
Le rend à sa famille, à l'État, à la vie :
Voilà pourtant ceux que l'on calomnie!

La Guerre des Médecins,
Poème par un Malade.

*
* *

SYSTÈME ÉCONOMIQUE

Le docteur ordonne à M. Lerat quatre bains, d'une demi-heure chacun.

— Pardon, docteur, mais est-ce qu'un seul bain de deux heures ne ferait pas le même effet?

*
* *

LE CHIEN ENRAGÉ

FABLE

A
Épargne ce pauvre animal.
B
Un bâton fera son affaire.
A
Mais il ne t'a fait aucun mal.
B
A tant d'autres il vient d'en faire!

A

La douleur se peint dans ses yeux.

B

Ne t'y trompe pas, c'est la rage.

A

Et puis, regarde, il est si vieux !

B

Les chiens enragés n'ont point d'âge.

A. V. Arnault.

*
* *

PRINCIPAUX SPÉCIALISTES
DU PARADIS (1)

S'adresser :

A saint Agapet, pour les coliques venteuses;
A saint Aignan, pour la teigne;
A saint Aiguebaut, pour la frigidité en amour;
A saint Atourni, pour les étourdissements;
A saint Boniface, pour la maigreur;
A saint Clair, sainte Claire, sainte Flaminie

1. Extraits du *Vrai médecin des Pauvres* (Librairie populaire des villes et des campagnes, 18 p., 1848.) Epigraphe du livre :

Laissez rire
Et soyez chrétien;
Au rieur adviendra le pire,
A vous seul adviendra le bien.

Christus regnat, Christus imperat, Christus vincit;
J.-C. règne, J.-C. ordonne, J.-C. triomphe.

Ayez, jeunes ou vieux,
Toujours confiance en Dieu.

de Clermont ou sainte Luce, pour les maux d'yeux;

A saint Claude, pour la claudication;

A saint Cloud, pour les boutons à la peau;

A saint Étanche ou saint Fiacre, pour les hémorroïdes;

A saint Eutrope, pour l'hydropisie;

A saint Fort, pour les faiblesses;

A saint François de Sales, pour les chancres et les ulcères;

A saint Genou, pour la goutte;

A saint Job, pour la gale et la vérole;

A saint Labre, pour la lèpre;

A saint Léger, pour l'embonpoint excessif;

A saint Loup, pour le mal de jambes;

A saint Mammard, pour le mal aux mamelles;

A saint Mein, pour la gale aux mains;

A saint Marcoul, pour les écrouelles;

A saint Ouen, pour la surdité;

A saint Paterne, pour la stérilité (1);

A sainte Apolline, pour le mal de dents;

A saint Bonaventure, pour les panaris (ou mal d'aventure).

EXEMPLES D'ORDONNANCES :

Recette contre le mal de dents (également efficace dans les cas de céphalalgie).

1° Avoir la foi;

(1) A pris la succession des saints Guignolet et Greluchon.

2° Réciter la prière suivante (en prose rimée pour aider la mémoire) :

Sainte Apolline,
La divine,
Assise au pied d'un arbre,
Sur une pierre de marbre,
Jésus, notre sauveur,
Passant là par bonheur,
Lui dit : « Apolline,
« Qui te chagrine ? »
« Je suis ici, maître divin,
« Pour douleur et non pour chagrin ;
« J'y suis pour mon chef, pour mon sang,
« Pour mon grand mal de dent. »
« Apolline, tu as la foi ;
« Par ma grâce, rentourne-toi.
« Si c'est une goutte de sang, elle cherra,
« Si c'est un ver, il mourra. »

3° Réciter ensuite cinq *Pater* et cinq *Ave*, en mémoire des cinq plaies de notre Sauveur, et faire à chaque fois avec le doigt un signe de croix sur la joue qui correspond au mal ou sur l'endroit de la tête qui est affligé.

N. B. — On a obtenu de bons effets de ce traitement, même pour le mal d'oreille.

Le remède contre les panaris n'est pas moins simple :

Après avoir plongé le doigt *dans l'eau bouillante*, couvrez-le d'un linge que vous aurez fait toucher à une relique de saint, et dites :

« Qui bout, qui bat, qui cuit sous cette peau,
M'ôte sommeil et repos.

C'est germe venu de Satan
Qui me cause un si grand tourment;
J'ai croyance et mon âme est pure;
Soulagez-moi, saint Bonaventure. »

On récitera cette prière jusqu'à ce que guérison s'ensuive.

AVIS AUX MAL MARIÉES :

Si monsieur est empêché, que madame récite avec lui la petite oraison qui suit :

Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant et de la bienheureuse vierge Marie miraculeusement fécondée par l'opération du Saint-Esprit, verbe Dieu et chair, nous implorons votre miséricorde afin que vous nous délivriez de tout empêchement et maléfice du démon, et nous donniez faculté d'engendrer, concevoir et nourrir des enfants pour la vie éternelle.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

On continuera ainsi :

Montrez-vous, richesse de Jacob; communiquez-nous la vertu d'Abraham et de Sara sa chaste épouse, et nous vous conduirons Isaac sur la montagne. *Amen.*

Dire cette prière matin et soir.

Et l'auteur de l'ordonnance ajoute une prescription qui, dans le cas, pourrait sembler une mauvaise plaisanterie :

S'abstenir du devoir conjugal pendant cinquante jours.

Le paradis fait d'ailleurs aussi concurrence à Alfort : Si votre cheval a la colique, inutile de courir chez le vétérinaire : touchez de la main

le ventre du quadrupède; dans cette position, invoquez saint Georges, patron des cavaliers, et saint Éloi qui, paraît-il, ferrait les chevaux du grand roi Dagobert.

—

Nous savons, par Tallemant des Réaux, que le cardinal de Richelieu souffrait des hémorroïdes. Saint Fiacre avait la réputation pour la guérison de ce mal; de la ville de Meaux on fit, en grande pompe, apporter les reliques du saint « *pour la guérison du cul de M. le cardinal de* « *Richelieu* », dit irrévérencieusement le titre d'une petite pièce imprimée en 1643. La visite inutile du saint à l'Éminence est décrite comme suit :

Armand dedans son lit reçoit cette ambassade,
Et, la face tournée, offre son cul malade,
Surpassant la fierté des princes ottomans,
Qui présentent leurs dos à leurs chers courtisans.
L'orateur (1), étonné de cette pourriture,
Atteste ciel et terre et toute la nature,
Dit que l'on fait grand tort à la vertu du saint,
Du voyage inutile et du travail se plaint;
Qu'il est vrai qu'un teigneux, un galeux, un podagre,
Sont objets du pouvoir de monsieur saint Fiacre,
Mais qu'il ne guérit pas un phantôme sans corps,
Que sa vertu ne peut ressusciter les morts,
Qu'il ne peut pas ôter le butin à la terre,
Ni sauver ce méchant, plus digne du tonnerre;
Que ce cul est déjà le partage des vers,
Et que l'âme d'Armand est le prix des enfers.

(1) Le doyen de Meaux, qui accompagnait les reliques.

Ainsi, tous murmurans, députés et reliques,
Crient qu'on les a pris pour de vrais empiriques;
Qu'on les a a fait venir pour soulager un mal
Dont le ciel, juste auteur, punit ce cardinal, etc.

Inutile d'ajouter que cette pièce, d'ailleurs inepte, parut après la mort de Richelieu.

—

Voiture, atteint du même mal que Richelieu, avait sagement laissé saint Fiacre à Meaux, et s'était adressé au chirurgien J.-J. Juif; celui-ci, qui n'avait pu guérir le ministre, réussit mieux sur le derrière du poète. Voiture fut un malade reconnaissant et remercia gaîment l'opérateur :

J'ai reçu deux coups de ciseau
Dans un lieu bien loin du museau,
Landerirette.
Je m'en porte mieux, Dieu merci,
Landeriri.

Dr Witkowski. (*Le Praticien.*)

* * *

LETTRE D'UNE SAGE-FEMME

—

Ch. Nisard cite, dans son *Histoire des Livres populaires* (tome II, ch. 11), certains morceaux d'éloquence épistolaire extraits d'un livre intitulé : *Le Secrétaire, guide et conseiller des amants,* etc.; Paris, Librairie des Villes et des Campagnes, sans date. Il a tiré de cette publication nauséabonde e chef-d'œuvre suivant :

Réponse d'une sage-femme à la déclaration d'un carabin qui désire entrer avec elle en communauté d'intérêts.

Monsieur,

Vous avez connu *mon dernier* (1), puisque vous étiez son ami le plus intime. Il a dû vous initier à mon caractère ainsi qu'à toutes mes habitudes ; peut-être même vous a-t-il révélé mes secrets les plus intimes. Ainsi, vous n'ignorez pas que je fus mère avant de le connaître *et que je le suis encore* (?). Il vous aura dit sans doute que *l'usage de la maison est que ma progéniture donne le nom de papa à la personne qui cohabite avec moi.* Ainsi, *si cette position vous convient,* nous vivrons ensemble, et quand vous serez reçu docteur, vous aurez naturellement pour votre clientèle de malades la famille des personnes qui se seraient confiées à mon ministère pour leur délivrance.

Puisque vous voulez bien *joindre vos lumières aux miennes,* nous serons d'autant plus assurés de réussir que *votre prédécesseur* me jugeait bien supérieure aux autres matrones, et que, si le ministère avait accueilli sa demande, il s'était fourré dans la tête de me faire recevoir docteur. *Notre association aura cette triple base : l'intérêt, la science, l'amour.* J'espère que nous ferons de bonnes affaires, et que vous reconnaîtrez bientôt que je ne vous suis pas moins dévouée que je ne l'ai été *au précédent,* qui ne m'aurait jamais quittée, s'il n'était devenu *amoureux fou de la fille d'un pharmacien.* Je suis assez bien meublée pour recevoir des pensionnaires, *et vous pourrez vous assurer par vous-même qu'en se mariant, il n'a pu rencontrer un meilleur lit que le mien.*

J'ai l'honneur de vous saluer.

Jamais, dit M. Ch. Nisard, cynisme n'eut moins d'obscurité et plus de rondeur.

(1) Sous-entendu *amant.*

Cette lettre est suivie d'*observations* qui ont aussi leur mérite.

Observations. La sage-femme s'attachera à reproduire très exactement l'orthographe du modèle ci-dessus; elle n'a que ce moyen pour prouver l'excellence de ses études. Si elle a besoin d'introduire quelques notes de sa façon, elle y prendra plus garde que pour écrire la note de sa blanchisseuse.

L'amant obligé de la sage-femme est ordinairement une espèce de nigaud, qui croit ne faire auprès d'elle que son stage de docteur; mais elle saura si bien l'engluer qu'il pourvoira à sa substisance et à ses petites économies jusqu'à la fin de ses jours.

Toute cohabitation de docteur avec une matrone devient pour lui un brevet de capacité. La sage-femme est la compagne naturelle de l'étudiant de vingtième année, qui n'a plus à craindre aucune espèce de déconsidération. Elle convient également à l'imbécile et au viveur blasé. Pour le premier, elle est une sangsue passée à l'état chronique; pour le second, elle est une commère à expédients, un *trésor d'immoralités.* La sage-femme est de coutume ignorante, présomptueuse, bavarde, intrigante, crapuleuse, impie, matérialiste, libre dans ses propos et dans ses gestes; c'est l'ombre de la science devenue grossière et seulement obscène; elle n'est ni un homme, ni une femme. Les senti-

ments, elle ne les connaît pas ; elle n'a plus que des sens et du dévergondage calculé..... Il n'est pire créature, lorsqu'elle a vieilli au milieu de ses fœtus, de ses squelettes, de ses spéculum, et des ossements de toute espèce, amoncelés dans son domicile par plusieurs générations d'étudiants.

*
* *

A UNE JEUNE FILLE

ATTEINTE D'ACNÉ PUDENDI

A Flore elle a fait un larcin,
C'est un printemps en miniature
Elle a des roses dans la main
Et des boutons sur la figure.

A. Dumas fils.

*
* *

UN TRAIT DE GÉNIE

Le Dr G... (de Vichy) avait cette année, parmi ses clients, un conseiller à la Cour mis en retraite.

Notre conseiller tombe malade et est atteint d'une insomnie qui résiste à tous les narcotiques.

Que faire ? — Le docteur se frappe tout à coup le front. Il avait son *eurêka*.

Le lendemain, des amis du conseiller prenaient place sur des sièges autour de son lit, qui en robe rouge, qui en robe noire et toque au front.

Dix minutes après, le malade dormait profondément. Il s'était cru à l'audience!

*
* *

L'ÉTUDIANTE EN MÉDECINE

Elle est laide et le sait, son front haut et luisant
Est bombé comme un dôme à forme asiatique.
Elle a pour toute femme un regard méprisant,
Elle aime son métier d'une façon cynique.

Elle sera docteur! mais n'est pour le présent
Que carabin fidèle à l'école pratique.
En rentrant chaque soir, sa mère, en la baisant,
Hume de ses cheveux l'odeur cadavérique.

Le destin la doua d'un aplomb sans égal,
De tout savoir elle a comme un besoin fatal:
Sa spécialité sera la chirurgie:

Disséquer, disséquer, voilà son idéal;
A la voir on dirait que sa lèvre rougie
Est celle d'une goule au milieu de l'orgie.

A. Monnier. (*Ève et ses incarnations.*)

*
* *

GUÉRISONS SURPRENANTES

...Sans bouger le bonnet, va dire un autre, je vous conteray d'un médecin, qui sans beurre, sans médecine, ne sans rire, guérit une femme paralytique de plus de cinq ans, et voicy comment. Un jour ce médecin après avoir essayé plusieurs

remèdes à la santé de cette femme, sans aucun profit, va faire fermer les fenestres de la chambre, ou estoit, il y avoit cinq ans, ceste paralytique; et tout soudain s'allumant un grand feu, il fait veoir à l'improviste à ceste malade son mary qui faisoit semblant d'accomoder sa chambrière. Ceste paralytique voyant cela, en fut si esmeuë et irritée, que la chaleur s'espandant en tous ses membres, les nerfs, qui estoient refroidis, furent si bien eschauffez, qu'ils r'entrèrent en leur première action, et se levant du lict, pour empescher son mary de ce qu'elle pensoit, fut restituée en sa première santé.

Il me souvient, va dire une fesse-tonduë, d'un gentil-homme assez signalé, qui fut guéry quasi par mesme moyen. Ce seigneur revenant de la guerre, demeura malade sur les chemins, et ayant à quelque peine un médeçin, avant que ce médecin entrast en la chambre de monsieur, les serviteurs luy content que leur maistre n'estoit malade que de fascherie et cholère, et de despit de quelque supercherie et affront (comme on parle) qu'on luy avoit faict. Ce médecin entrant en la chambre du malade, n'oublia pas ce qu'on luy avoit dict de la cause de la maladie de ce seigneur. Et après luy avoir faict la révérence, et tasté le pouls au bras droict, comme la partie plus chaude, et veu de son urine: pour faire l'habile homme, luy va dire que sa maladie ne venoit que de cholère, et qu'il estoit despit comme un chat borgne. Or ce médecin

n'avoit pas apperçeu que ce gentil-homme fust borgne : lequel se lève en grande cholère, pensant que ce médecin se voulust rire de luy, et en prenant son espée court, tout malade qu'il estoit, apres luy, qui avoit désia gaigné la porte : si bien que cette bouïllante cholère appaisa et chassa la précédente, qui causoit la maladie : de telle sorte qu'il monta à cheval de là à une heure. GUILLAUME BOUCHET. (*Les Sérées*)

*
* *

LES EAUX DE SAINT-CHRISTAU (1)

AIR : *Le roi d'Yvetot.*

Non loin de la ville de Pau,
Près du ciel de l'Espagne,
On voit un tout petit hameau,
Au pied d'une montagne.
Charmant endroit bien habité,
Par les baigneurs très fréquenté
L'été.
Ah! Ah! Ah! Oh! Oh! Oh!
Le beau séjour que Saint-Christau,
Oh! Oh!

La nature en ce beau pays
A tout fait pour la vue :
Champs où se dresse le maïs,
Monts à tête chenue,
Riche verdure, ombrages frais,
Petits ruisseaux et verts bosquets
Auprès.

(1) Juillet 1863.

Ah! Ah! Ah! Oh! Oh! Oh
Le beau séjour que Saint-Christau,
Oh! Oh!

C'est, à dire la vérité,
Une simple prairie,
Mais le terrain est bien planté,
L'herbe fraîche et fleurie;
Oui loin du monde, et sans regrets
On a sous ces arbres épais
La paix.
Ah! Ah! Ah! Oh! Oh! Oh!
Le beau séjour que Saint-Christau,
Oh! Oh!

Tout autour défilés, torrents,
Font un chaos immense.
Tableaux sauvages ou riants
A Bedous, à Sarrance.
Devant ces lieux si saisissants
On perd en transports ravissants
Les sens.
Ah! Ah! Ah! Oh! Oh! Oh!
Le beau séjour que Saint-Christau,
Oh! Oh!

Une naïade aux bonnes eaux
Donne ici la jeunesse,
Elle vous rend frais et dispos
Rien que d'une caresse.
C'est un Éden où se guérit
Tout corps malade et tout esprit
Aigri.
Ah! Ah! Ah! Oh! Oh! Oh!
Le beau séjour que Saint-Christau,
Oh! Oh!

Le maître de ce bel endroit,
Digne enfant de Castille,
En gentilhomme vous reçoit,

Ainsi que sa famille.
Et l'on s'en va tout enchanté,
Disant, par l'hospitalité
Gâté :
Ah! Ah! Ah! Oh! Oh! Oh!
Le beau séjour que Saint-Christau,
Oh! Oh!

Dr Émile Tillot.

*
* *

NOUVELLES A LA MAIN

—

L..., que ses fredaines ont épuisé, est actuellement malade.

— Vous savez, lui recommande le docteur, il faut être sage; pas de garde-malade moins de cinquante ans.

— Soyez tranquille, dit L..., j'en prendrai deux de vingt-cinq.

*
* *

Au chevet d'un malade.

— Avez-vous dormi, cette nuit?

— Je n'ai pas fermé l'œil.

— C'est dommage, le sommeil est l'ami de l'homme, et surtout celui des malades.

— Ne spécifiez pas. C'est un ami tout court... Un ami comme les autres, qui vous abandonne au moment où vous avez le plus besoin de lui.

Préterre. *(L'Art dentaire.)*

*
* *

Toto trois ans, à Tata quatre ans :
— Qui achète les petits garçons, petite sœur?
— C'est les papas.
— Et les petites filles?
— C'est les mamans.
— Ah! et les jumeaux?
— C'est tous les deux.

*
* *

On causait de zouaves; j'étais à côté d'un vieil officier qui se mit à raconter ses campagnes.

— Monsieur, me dit-il, nous sommes restés quinze jours au siège de Mayence sans rien manger, mais rien.

— Quinze jours? c'est bien long!

— Monsieur, reprit-il, il est vrai que c'est long; aussi étions-nous dans un fichu état. Pour tout vous dire, nous avions fini par avoir des toiles d'araignées je ne vous dirai pas où, — il y a des dames! (*L'Oursin.*)

*
* *

L'éminent et sympathique docteur Purgeroide est resté, malgré son âge très mûr, un amateur zélé de la beauté.

Une jolie pécheresse, légèrement pâlotte, se présente à sa consultation.

Elle ait a description de son mal.

— Ainsi, dit la belle enfant, j'ai souvent des faiblesses...

Et Purgeroide, avec un sourire assassin :

— Des faiblesses... Hum! Ce serait peut-être le moment d'en avoir. Qu'en pensez-vous?

(*Le Voltaire.*)

*
* *

Le docteur X..., Prud'homme de la Faculté, était allé, la veille, souper en tête-à-tête avec Mademoiselle Tata.

— Eh bien! lui demande le lendemain un de ses confrères, avez-vous eu de l'agrément?

— Peuh! dit-il, je n'ai eu qu'un « hémi-plaisir! »

*
* *

Un chasseur caserné à Vincennes avait attrapé la gale. Il en parla au major, qui lui ordonna de se frotter avec de l'axonge. Le remède réussit, et la peau du *chasseur devint saine.*

*
* *

L'oncle Thomas à son médecin :

— Ainsi, docteur, vous me trouvez mieux?

— C'est-à-dire que vous êtes sauvé!

— Eh bien! mon ami, quand vous annoncerez cette nouvelle à mon neveu, apportez-y tous les ménagements possibles. Ah!... et ajoutez que vous serez, sans doute, plus heureux une autre fois! (*Le Figaro.*)

*
* *

— La belle Irma manque de tempérament; elle n'aime ni les hommes, ni les femmes.

— C'est une Irma-phrodite.

*
* *

Mlle Camélia est chez son dentiste. Celui-ci lui propose de lui remettre deux petites dents d'ivoire, destinées non-seulement à mastiquer les aliments, mais encore à lui attirer des compliments sur sa dentition.

— Des dents de luxe? demande-t-elle.

— Mieux que ça, fait le dentiste, des dents de luxure. (*Le Charivari.*)

*
* *

POUR VOUS, MESDAMES (1)!

—

Vers deux seins beaux et blancs, avec mamelon rose,
Je tourne mes regards pleins d'envie, et je n'ose
Y reposer mes yeux : c'est un crime, cela;
Mais, écoutez-moi bien, pudeur effarouchée;
Vous devez le pardon à ma tête penchée :
Je suis père, j'ai ce droit-là...

Quel lait pur va couler sous cette peau si fine,
Que de son filet bleu le sang brode et dessine!
Pour qui la sentira, quelle douce chaleur!
Arriere, curieux! dont le désir s'empare;

(1) Loi du 23 décembre 1874, protection des nourrissons.

C'est un moment sacré : la mère se prépare;
L'enfant, éveillé presque, ouvre sa lèvre en fleur.

Elle le prend, l'enlève, et le petit qui tète
Fait un divin tableau, cher aux yeux du poète;
Sans avoir, comme nous, le souci de demain,
Il a sa coupe pleine, et, pour sa nappe mise,
Il a les plis légers d'une chaste chemise,
Heureux, et son pied dans sa main.

O femmes! nourrissez vos garçons et vos filles,
C'est le premier devoir; la santé des familles,
Cet apanage, exige un dévoûment jaloux;
La plus riche des dots, c'est la mamelle ronde
La force d'un pays s'établit et se fonde,
Vous n'y faillirez pas, avec vous et par vous!

Faites des cerveaux sains, afin que la Patrie
Ait la joie et l'espoir, quand elle vous marie;
A cette demandeuse, un par un, accordez
Les grains par vous mûris, qui seront sa parure,
Mais ne confiez pas cette semence pure
A des soins tant par mois soldés!

L'égoïsme et le luxe ont fait les âmes sèches;
La loi surveille mal; il nous manque des crèches
Et, pour ces vertus-là, nous sommes apprentis.
Je m'emporte, et, sentant la rougeur qui me monte,
Je pleure de salir ma strophe à cette honte.
Hélas! l'on fait métier de tuer nos petits!

Aussi, je t'en supplie, ô puissante Nature,
Donne sans mesurer, donne à ta créature,
A nos femmes surtout, le maternel amour;
Que leurs fécondités soient, par toi plus certaines,
Et que, sur la poitrine, elles aient deux fontaines
De bon lait coulant nuit et jour!

Ernest Pion. (*Premières ébauches.*)

*
* *

SONNET MEDICAL

DU SIGNE CERTAIN DE LA MORT

Sur la maison triste
Plane un air de deuil.
De la paille au seuil;
On signe une liste.

L'État, formaliste,
Jette son coup d'œil
Au fond du cercueil :
Elle avait un kyste!

Mais mon signe, à moi,
Est plus sûr. Ma foi,
Je vais vous le dire :

Navrant héritier
Qui deviens rentier,
Je t'ai vu sourire.

Dr G. C.

*
* *

LA PUCELLE

. . . .
Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son âme est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du Seigneur.
Ce qu'il doit croire, et si ce grand prodige
Est en effet, ou miracle ou prestige.
Donc, se tournant vers la fière beauté
Le roi lui dit d'un ton de majesté

Qui confondrait tout autre fille qu'elle :
« Jeanne, écoutez : Jeanne, êtes-vous pucelle? »
Jeanne lui dit : « O grand sire, ordonnez
Que médecins, lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédants, apothicaires,
Viennent sonder ces féminins mystères;
Et, si quelqu'un se connaît à cela,
Qu'il trousse Jeanne, et qu'il regarde là. »
A sa réponse et sage et mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.
« Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. — Rien du tout, » lui dit-elle.
Le roi surpris, soudain s'agenouilla.
Cria tout haut : « Miracle! » et se signa.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vint observer le pur et noble sein
De l'amazone à leurs regards livrée :
On la met nue et monsieur le doyen,
Ayant le tout considéré très bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

VOLTAIRE.

*
* *

ÉNIGME GRECQUE

Moi seul je puis m'unir tendrement aux femmes, devant les maris qui même me le demandent. Seul aussi je m'accouple aux jeunes gens, aux vieillards et aux jeunes filles, à la grande satisfaction des parents, et sans le moindre goût pour la débauche. Le dieu de la médecine aime à m'employer au nettoyage de

l'étable d'Augias. Pour ceux qui m'aiment, auxquels je me suis attaché, je combattrais même contre Pluton. L'ivoire uni à la peau de chèvre par l'habileté des hommes fait de moi un être à la belle peau et à la dent blanche (1).

*
* *

ÉPITAPHES

—

DE SYLVIE

Une colique enlevant
De ce bas monde Silvie,
Chrétiens ! prouve que la vie
N'est, en effet, que du vent.

—

D'UN IVROGNE

Ci-gît, qui, mort d'hydropisie,
S'écriait, sur le point de descendre au tombeau :
« Ah ! ciel ! comment mon corps peut-il être plein d'eau,
Puisque je n'en bus de ma vie? »

—

D'UN AVARE

Ci-gît, dans ce froid monument,
Paul, qui jamais rien ne sut rendre;
Et qui mourut d'un lavement,
Qu'il eût bien voulu ne point prendre.

(1) La seringue des anciens était une outre en peau de chèvre munie d'une canule d'ivoire.

L'anecdote suivante peut seule éclaircir ce que le dernier vers de cette épitaphe paraît avoir d'obscur.

Cet homme, quoique fort à son aise, et dont l'extrême lésine était célèbre dans sa province, avait cependant conservé quelques amis, qu'il allait voir de temps en temps, surtout à l'heure du dîner. Toujours feignant d'être très sensible au froid, il s'approchait du feu de la cuisine ; et dès que la servante ou la cuisinière en sortait pour l'annoncer à ses maîtres, il tirait de dessous son manteau une seringue, dont il plongeait la canule dans le pot-au-feu, en exprimait un bouillon, et remettait le tout sous son manteau. Au retour de cette femme, il se rappelait une affaire pressante, la priait de l'excuser auprès de ses maîtres, et retournait à son logis avec sa proie.

Mais ce manège ayant enfin été découvert par une de ces femmes, qu'il avait fait gronder plus d'une fois, eu égard du peu de soupe qu'elle servait, elle assembla un jour plusieurs laquais du voisinage, et les plaça de façon que notre avare ayant été pris sur le fait, fut condamné, par eux, à prendre, autrement que par la bouche, le bouillon qu'il venait d'escamoter : sentence qui, malgré la résistance et les cris du coupable, fut exécutée en pleine cuisine. Mais, pour comble de malheur, le bouillon s'étant trouvé plus chaud qu'il ne fallait, le pauvre ladre en mourut, dit-on, quelques jours après, aux acclamations de tous les rieurs du pays.

*
* *

ÉPITRE AU VÉSICATOIRE

—

Permets-moi d'être ici le chantre de ta gloire,
Noble dérivatif! puissant vésicatoire,
Pour qui le pharmacien nommé Leperdriel
Créa des serre-bras plus légers qu'Ariel.
Non, tu n'engendres point un tourment sédentaire
Comme le fait, hélas! l'implacable cautère ;
Tu n'as pas les rigueurs de l'austère séton,
Qui larde les humains de mèches de coton.
Avec un simple apprêt de toiles vésicantes,
Tu fais sortir du corps bien des humeurs peccantes,
Et sans l'abri sauveur du plus mince oripeau,
Tu soulèves le derme et fais gonfler la peau.
Qui ne connaît à fond ton emploi domestique,
Magique, révulsif, aimable épispastique!
Que de fois une mère, au bras de ses enfants,
Appliqua ces papiers, emplâtres triomphants,
Qui, sur des corps chétifs et sur des chairs arides,
Mordent par la vertu de quelques cantharides.

L. REYBAUD. (*Jérôme Paturot.*)

*
* *

CHEZ LA PORTIÈRE

—

— Quoi qu'il a vot'mari, Mame Pifouillard?

— J'suis-t-inquiète, Mame Pouchu, le pauvre homme a grand mal à la gorge; il pense que c'est depuis qu'il a avalé une arête de hareng de travers; et, en effet, le médecin a dit qu'il avait attrapé une l'*harengite.*

*
* *

L'ORDONNANCE MAL ENTENDUE

Voyant fuir sa beauté naissante,
Agnès, dans l'âge des amours,
Pâle, rêveuse et languissante,
Se sentait périr tous les jours.
— Hélas ! dit un docteur fort sage,
Le sacrement du mariage
Peut seul venir à son secours.
Le vieux Dorimond se présente ;
On le reçoit, il est époux ;
Et cependant la jeune plante
Du sort ne peut braver les coups...
Encor le docteur ; on le mande
Il revient, il voit, il demande
Si l'on a bien suivi ses lois.
— Oui, dit l'époux ; depuis trois mois,
Dans l'église paroissiale,
Cérémonie à grands éclats,
Bénédiction nuptiale...
— C'est fort bien ; mais en pareil cas
Dit *Purgon* d'humeur joviale,
L'eau bénite ne suffit pas.

CAPELLE.

*
* *

MÉPRISE D'UNE INGÉNUE

Une blanchisseuse qui aurait pu aspirer au brevet de rosière — *rara avis* — en vérifiant le linge d'un de ses clients, trouve un de ces petits appareils à jour, que les bandagistes appellent suspensoirs, et n'en connaissant ni l'usage ni

le nom, écrit sur le livre de compte : une muselière en filet, 15 centimes.

*
* *

STANCES

ADRESSÉES A M^me X***

Sur l'ordonnance de son médecin qui lui prescrivait d'être moins sage.

—

Écoute ce fils d'Hippocrate,
Sage et savant,
Qui, pour ton bien, te dit : Agathe,
Aimez souvent.
J'admire, en louant sa science,
Un tel dessein;
Et je suis là pour l'ordonnance
Du médecin.

L'amour qui pour toi me dévore
Et fait mon bien,
Va devenir plus vif encore,
S'il fait le tien.
Si je faisais avec prudence
Tant doux larcin,
Je le ferais par ordonnance
Du médecin.

Dans tes bras, lorsque je m'enivre
De volupté,
Que ne puis-je cesser de vivre
Pour ta santé!
Expirer dans la jouissance,
Et sur ton sein,
Peut-on mieux suivre l'ordonnance
Du médecin?

CAPELLE.

*
* *

CAQUETS DE PORTIÈRES

— Maginez-vous, ma chère, que la locataire du cintième est défunte ce matin !

— Pas Dieu possible !

— Comme j'ai celui de vous le dire. Et sa fin finale a été bien obscurément mystérieuse, car le cirurgien docteur m'a dit qu'elle était morte du charbon.

— Pour lorsse, c'est apparemment qu'elle s'est asphyxiée.

*
* *

PROPOS DE VIEUX PAYSAN MALADE

Chez un docteur des plus fameux,
Le paysan Guillaume, un matin, se présente;
La démarche est toute tremblante,
Il a des larmes dans les yeux.
« Voyons, dit le docteur, pas de peur ridicule;
« Qu'avez-vous ? Dépêchez, vous voyez qu'on m'attend.
« — *Ce que j'ai?* lui répond Guillaume, en hésitant.
[*fistule.*
« — Allons, vite, en deux mots. — *Docteur, j'ai la*
[*Comment,*
« — Ah ! déshabillez-vous. — *Plait-il?* — Vite. —
« *Que je me déshabille?* — Eh bien, assurément !
« Comment voudriez-vous... Otez-moi votre veste.
[reste.
« — *Hein! Eh! quoi, ma veste?* — Oui, le gilet et le
« *Le reste?* — Oui, sans doute. — *Aussi le pantalon?*
« *C'est drôle tout de même.* — En finirez-vous ?... Bon !

« Maintenant, avancez. Mettez là votre tête
« Au fond de ce fauteuil. Très bien, comme cela,
« Le reste en l'air. — *Que j'dois avoir l'air bête,*
« Se dit le paysan, *dans cette pose-là !* [brute,
« — Levez votre chemise. — *Ah mais non !* — Triple
« Fais ce que je te dis. Guillaume s'exécute.
« Maintenant, procédons... — *Mais vous me farfouillez !*
« — Te tairas-tu, misérable imbécile !
« — *Mais vous me chatouillez !*
« — Te tiendras-tu tranquille ! »
Et d'un index intelligent
Tout à son art et sans scrupule,
Il examine à fond le pauvre patient :
Mais il a beau chercher, pas la moindre fistule.
Il prend sa loupe, il tâte encor. « Mais tu n'as rien ;
« Que viens-tu me conter, drôle ? — *Je le sais bien.*
[Toi, sans doute !
« — Te moques-tu de moi ? — *Moi, bon Dieu !* —
« — *Excusez, docteur, mais vous faites fausse route,*
Dit Guillaume, toujours le nez dans son fauteuil,
« *Ce n'est pas au c..., c'est à l'œil !* »

Louis Monrose.

(*Silhouettes contemporaines*) (1).

*
* *

ÉCHOS D'UN HOPITAL MILITAIRE

—

M. X..., capitaine au 145e de ligne, est atteint d'un mal de dents des plus violents, compliqué d'une congestion de la joue.

Après la visite du major, un infirmier se présente avec des sangsues.

— Pour qui ces sacrées petites bêtes-là ?

(1) E. Dentu, éditeur.

— Pour vous, mon capitaine.

— Tiens ! mais le major ne m'en a rien dit ! Enfin, ça ne fait rien, allons-y tout de même !

Et il ouvre la bouche.

— Pardon, mon capitaine, fait l'infirmier embarrassé, pas là !...

Stupéfaction du capitaine ; cependant, comme il avait une bonne nature, il se laissa faire par l'infirmier persuasif.

Mais celui-ci revient bientôt, effaré : il s'est trompé ; les sangsues ont été prescrites au malade d'à côté ; c'est un gargarisme qu'il faut pour le capitaine.

— Ah ! ma foi, dit celui-ci toujours couché sur le ventre, les sangsues y sont, qu'elles y restent.

L. Dorfeuil.

*
* *

SONNET VIEUX JEU

—

Depuis le jour où je t'ai vue,
Sais-tu bien, mignonne, que j'ai
Le cœur affreusement rongé
Par l'ennui, ce cancer qui tue.

Puisque ton regard allécheur
Est la cause de ce gros drame,
Vous êtes trop bonne, Madame,
Pour vouloir la mort du pécheur.

Viens, de tes baisers magnétiques,
Égayer mes nuits spleenétiques;
Viens, ô docteur prestigieux!

Mettre, sur mon ennui farouche,
Le cataplasme de ta bouche,
Et le cautère de tes yeux.

Léo Trézenik.

*
* *

LA GAGEURE

—

Gonelle, homme plaisant et d'un mérite rare,
Était au prince de Ferrare,
Qui l'estimait infiniment :
En effet, il faisait mille bouffonneries,
Et toutes ces plaisanteries
Étaient pleines de sel et d'un grand agrément.
Un jour près d'un ruisseau, le prince assis à l'ombre,
Et sa cour avec lui, Gonelle étant du nombre,
On agita la question
Quelle était la profession
A Ferrare la plus commune.
— Celle des Médecins, dit Gonelle à l'instant.
— Tu rêves, dit le Prince, et je sais qu'à présent
Elle est moins commune qu'aucune :
Ils sont tout au plus cinq ou six.
— La chose, dit Gonelle, est comme je la dis.
Votre Altesse peut bien m'en croire;
Mon humeur, comme on sait, n'est pas d'en faire accroire.
Ce ne sont point contes frivoles.
— Je le veux, dit le Prince, et gage cent pistoles,
Nous verrons qui les gagnera.
Deux jours après, Gonelle enveloppa sa face,
Et s'en vint dans la grande place,

En se plaignant du mal de dents :
Aussitôt quantité de gens
Lui marquèrent la part qu'ils prenaient à sa peine.
Chacun en même temps un remède enseignait;
Le remède et les noms lui-même il écrivait,
Dont il eut mainte page pleine.
Le Prince ayant passé par là,
Le vit en cet état, dont il lui témoigna
Qu'il avait un chagrin extrême,
Et pour guérir son mal un remède enseigna,
Tous les seigneurs firent de même.
Gonelle, dès le lendemain,
S'en revint à la cour avec la liste en main,
Où le Prince était à la tête.
— Monseigneur, lui dit-il en la lui présentant,
Des Médecins d'ici j'ai fait exacte enquête,
Les voici par écrit en nombre compétant;
On n'en trouvera point autant
De tout autre métier, c'est une chose sûre :
Voilà ce que j'ai prétendu;
Partant, j'ai gagné la gageure.
De la liste, le Prince ayant fait la lecture,
Avoua qu'il avait perdu.

BARATON.

*
* *

ÉTIOLOGIE DE LA TUBERCULOSE

Le jeune vicomte de la Houpette, à force de courir les coulisses des petits théâtres et de meubler les cabinets particuliers, vient de tomber sérieusement malade.

Les gommeux et les belles petites sont tout émus en apprenant cette nouvelle.

— Mais enfin, qu'a-t-il donc, ce pauvre vicomte?

— Des tubercules au poumon.

— Ce n'est pas étonnant, répond l'un d'eux, il a mangé tant de truffes dans sa vie!

*
* *

DIALOGUE

DU VIEILLARD ET DU MÉDECIN

—

LE VIEILLARD

Conseillez-moy pour ma santé,
Car vous sçavez la médecine ;
Et vous serez bien contenté.

LE MÉDECIN

Pour vous j'emploiray ma doctrine,
Vous conseillant fidèlement,
Et ne veut point de vostre argent.

LE VIEILLARD

Que faut-il pour ma toux guarir
Et le rhume qui me tourmente
Et cuide (1) me faire mourir?

LE MÉDECIN

Recipe (2) du jus de la plante
Qui se soustient par échalas,
Deux ou trois fois à ton repas.

LE VIEILLARD

J'ay l'estomach débilité,
Si bien qu'à grand'peine il digère,
M'engendrant une crudité.

(1) Pense.
(2) Prends.

LE MÉDECIN

Recipe, pour ton ordinaire
Et te donne à travers les dents
Du rouge sirop d'Orléans.

LE VIEILLARD

La goutte aux joinctures des os
Me tient, alors que le temps change,
Si bien que j'en perds le repos.

LE MÉDECIN

De décoction de vendange
Recipe trois veltes (1) et plus
Ne songe tant à tes escus.

LE VIEILLARD

Tous vos *Recipe,* c'est le vin.
Le vin, n'est-ce chose si bonne?
Sans luy, ne seriez médecin!

LE MÉDECIN

A tous ceux-là le vin ordonne,
Qui en humeur me sont égaux,
Car le vin guarit tous mes maux.

OLIVIER BASSELIN.

*
* *

ANECDOTE MILITAIRE

C'était à l'hôpital de X... Le médecin-major fait sa visite, accompagné de son aide-major,

(1) La velte est une mesure de liquides qui contient à peu près six litres.

des engagés conditionnels, des infirmiers; il arrive devant le lit d'un malade nouveau :

— Qu' c'est encore c'lui-là? Un feignant... N'aurait mieux fait l'coller au bloc...

Le malade est très pâle; il explique tant bien que mal ses souffrances.

— N. de D.! s'écrie le major, encore une fièvre typhoïde!... Ah! çà! ils le font exprès! C'est le dixième, dans ce lit-là. .

Puis il ajoute, se retournant vers l'infirmier chargé des prescriptions :

— Les neuf autres sont morts... Marquez, pour c'lui-là... même traitement...

(*Le Moniteur de la policlinique.*)

*
* *

LA MAIN DROITE
ET LA MAIN GAUCHE

—

FABLE

Tandis que sa main droite achevait un tableau,
Certain professeur en peinture
Gourmandait sa main gauche, et disait : « La nature
« T'a fait là, pauvre peintre! un assez sot cadeau.
« Jamais une esquisse, une ébauche,
« Un simple trait peut-il sortir de ta main gauche?
« Sait-elle tenir un pinceau?
« Non, pas même un crayon! Cependant, maladroite,
« N'as-tu pas tes cinq doigts bien comptés?
« Pour faire en tout mes volontés,
« Qu'as-tu de moins que ma main droite?

« — Beaucoup, monsieur, » répond pour le membre [accusé,
L'un des cinq doigts; le petit doigt, sans doute;
Doigt très instruit, doigt très rusé,
Doigt qui sait ce qu'il dit comme tel qui l'écoute,
« La main gauche à la droite est semblable en tous [points,
« Dans l'état de nature ou l'état d'ignorance,
« Car c'est tout un; mais quelle différence
« Entre ces sœurs bientôt s'établit par vos soins,
Vers la droite en tous temps portés de préférence!
« La main droite est toujours en opération;
« La main gauche en repos : voilà toute l'affaire.
« On ne peut devenir habile à ne rien faire.
« Au seul défaut d'instruction
« Attribuez, monsieur, l'impuissance où nous sommes.
« Croyez-vous l'éducation
« Moins nécessaire aux mains qu'aux hommes? »

A. V. Arnault.

***

CLINIQUE CHIRURGICALE

—

L'illustre chirurgien fait son entrée dans la salle des hommes. Il tire le cordon d'une clochette pour appeler la sœur et les garçons de la salle.

Personne!... Naturellement!... La mère et les garçons profitent toujours, pour s'absenter, du moment où la visite commence!... Ah! vous voilà, ma mère! Et vous aussi... Ne vous pressez donc pas, je vous prie... (*Il noue les*

cordons de son tablier et passe au n° 1). Ça va bien, mon garçon? Pas de fièvre?

C'est un malade, messieurs, que nous avons opéré d'un cancroïde de la face, par la cautérisation en flèches... Comme vous pouvez vous en apercevoir, le cancroïde occupait la partie droite du visage...

Nous avons débarrassé ce malade de l'œil, de la joue, de la narine et de la partie de la lèvre que rongeait le cancroïde... Vous voyez... Aucun accident!... rien!... Ça va très bien, mon garçon!... Messieurs, ici, peut-être y aurait-il lieu de faire, si le malade nous en priait, ce qu'on appelle une « opération de complaisance... »

Cette opération consisterait dans l'ablation de l'œil gauche, de la lèvre gauche et de la narine gauche, afin de donner à notre sujet la parfaite régularité de ses traits... Nous verrons plus tard, quand le malade nous exprimera des vœux à ce sujet, s'il faut accéder à sa demande. (*Il passse à un autre lit.*)

Voici, messieurs, un sujet que je recommande à votre attention... C'est un vieux bonhomme...

Quel âge as-tu, mon garçon? Vous entendez, messieurs, il a soixante-six ans... Qu'est-ce que tu fais?...

Il est marchand de mouron... Très bien... Eh bien! messieurs, ce malade a une luxation ancienne de l'épaule et une autre luxation du

coude avec ankylose !... Remarquez l'amaigrissement du bras, son immobilité, sa raideur ! on dirait une échasse.

Qu'y a-t-il à faire ici, messieurs ? Voilà la question.

Est-il impossible de travailler au bonheur de ce malheureux ? A la rigueur, non, messieurs. Bien que la luxation de l'épaule soit ancienne, elle n'est pas irréductible, car il n'y a pas de luxations irréductibles, et la chirurgie ne sait plus ce que c'est qu'une impossibilité. . Dans ce cas, par exemple, qui nous empêcherait de faire ici (*il montre le haut du bras*) une large incision... d'aller chercher la tête de l'humérus et de la remettre en place ?... Qui nous empêcherait ensuite, par une série de pesées combinées habilement, de briser cette ankylose ?... Rien n'est impossible, messieurs, au chirurgien maître de son art...

La chirurgie moderne, au progrès de laquelle nous avons contribué dans la mesure de nos forces, a dès à présent des audaces heureuses dont l'avenir nous remerciera... Tenez, messieurs ! une fois nous nous trouvons appelé auprès d'un malade... Ce malade avait une bougie de gutta-percha cassée dans la vessie... Qu'auriez-vous fait à ma place ?... Ah !... la taille ?... C'était une solution !... La fortune aime les téméraires, messieurs... J'introduisis une sonde et je lançai dans la vessie une injection de chloroforme ! Qu'arriva-t-il, messieurs ? Une péritonite ? Une

cystite? Hein?... Rien du tout, messieurs! Le malade pissa sa bougie!... Ce n'est pas plus malin que ça! (*Il passe rapidement devant un grand nombre de lits.*)

Eh bien! mon garçon, qu'est-ce que vous avez?... Ah!... tournez-vous!... Ce malade, messieurs, croit avoir des hémorroïdes... Chacune de ses selles est suivie de longues douleurs qui durent parfois deux et trois heures! Eh bien! messieurs, nous sommes ici en présence d'une fissure de l'anus! La fissure à l'anus! Maladie mal connue avant Boyer! Maladie douloureuse, mais dont à présent la guérison ne présente aucune difficulté. Vous introduisez d'abord l'index de la main droite dans l'anus de votre malade, puis l'index de la main gauche, et vous tirez violemment en sens contraire! Rien n'est plus simple! La guérison est immédiate et assurée!...

Récamier, messieurs, dont je m'honore d'avoir été l'élève, traitait la fissure à l'anus par une méthode sur la logique de laquelle il se trompait... Il attribuait une vertu particulière au massage! Ainsi, moi, j'ai vu guérir des bossus à coups de poing!... Mais il voulait que le massage fût fait avec rythme, et il traitait la fissure à l'anus par ce qu'il appelait le *massage cadencé du sphincter...*

La Palférine.

*
* *

UNE CONSULTATION

SCÈNE HISTORIQUE

—

PERSONNAGES : UN MÉDECIN. 50 ans.
UN ÉCOLIER. 15 —

La scène se passe en 1821, à Montignac (Dordogne) dans le salon d'un médecin.

LE MÉDECIN, *entendant frapper à la porte du salon.*

Entrez !

L'écolier, baissant les yeux, s'avance vers le fauteuil du médecin, qui lui saisit la main, lui tâte le pouls; après l'avoir examiné longtemps attentivement :

Qu'as-tu ?

L'ÉCOLIER

Des vers...

LE MÉDECIN

Quoi ! des vers à ton âge!

L'ÉCOLIER

Les premiers que je fis je n'avais que dix ans.

LE MÉDECIN

Que dix ans !...

L'ÉCOLIER

Oui, monsieur; dix ans, pas davantage.

LE MÉDECIN, *à part.*

D'ordinaire on les a plus tôt et moins longtemps.

L'ÉCOLIER

J'en ai fait ce matin...

LE MÉDECIN

Combien?

L'ÉCOLIER

Une vingtaine.

LE MÉDECIN

C'est beaucoup... Eh! dis-moi, te viennent-ils sans [peine?

L'ÉCOLIER

Non pas!... pendant la nuit je veille, haletant;
J'ai la tête embrasée et le cœur palpitant...

LE MÉDECIN, *à part, lui tenant toujours la main.*

Oui, son pouls bat deux fois à toutes les secondes.

Haut.

Eh! sont-ils longs, tes vers? Il faut que tu répondes
A tout...

L'ÉCOLIER

J'en ai de huit, de dix, de douze pieds.

LE MÉDECIN

Douze pieds!...

A part.

Leur longueur est extraordinaire.

L'ÉCOLIER

Pour vous les faire voir, si cela peut vous plaire,
J'en ai sur moi deux cents...

Il tire de sa poche un long cahier roulé.

LE MÉDECIN

Ils sont dans ces papiers?

L'ÉCOLIER

Oui, monsieur...

Il présente le cahier au médecin qui le déroule et n'y trouve que des fables.

LE MÉDECIN

Polisson, va-t'en!... avec tes rimes
A me faire enrager je crois que tu t'escrimes.

Il lui jette le cahier à la figure.

Voyez le beau malade! Il vient d'un air piteux
Me confier sa main pendant une heure ou deux;
Je lui prête l'oreille en toute conscience...
Lui, sans égard pour l'âge et pour la Faculté,
D'un air de bonhomie et de simplicité,
Par un long quiproquo déroute ma science...

L'ÉCOLIER

Il faut en accuser mon inexpérience,
Et d'une double erreur le risible accident...
Voyant tout récemment venir dans notre ville
Un docteur que l'on vante, un médecin habile,
J'espérais pour ma muse un nouveau confident...

LE MÉDECIN

Je ne puis écouter tes folles rapsodies,
Et je dois tout mon temps à d'autres maladies.
Va-t'en!...

Or, apprenez, estimable lecteur,
Le nom de l'écolier... C'est votre serviteur.

PIERRE LACHAMBEAUDIE.

*
* *

LE TYPE DE LA BEAUTÉ IDÉALE

Prenez :

Les « cheveux » des femmes du Gange ;
Le « nez » des Grecques ;
La « bouche » des Anglaises ;
Le « teint » des Allemandes ;
La « taille » des Géorgiennes ;
Les « pieds » des Chinoises ;
Les « dents » des Éthiopiennes ;
Les « bras » des Belges ;
Les « jambes » des Italiennes ;
Les « yeux » des Espagnoles ;
La « grâce » des Françaises.

*
* *

LE MÉDECIN AUX URINES

Me plaisant quelquefois à parcourir l'espace,
J'irais interroger cent astres radieux
Si, par l'effet d'une grâce efficace,
Quiconque a le désir de lire dans les cieux
Pouvait, ainsi que la limace,
Sur deux tubes de chair allonger ses deux yeux,
Mais quand il faut que ma vue indiscrète
Aille au hasard, et non sans quelque effroi,
Traverser le désert d'une longue lunette
Pour voir si Phébus tourne, ou bien s'il se tient coi,
Le croirait-on ? J'ai toujours peur, ma foi,
Qu'en revenant d'une planète

Elle n'ait de la peine à trouver son chez soi :
Observe qui voudra les diamants de flamme
Cloués au vaste tapis bleu,
Le dais de l'univers, le marche-pied de Dieu;
Je cherche désormais à lire dans mon âme;
Bien est-il vrai qu'aussi cherchant à lire un peu
Au fond de celle de la femme,
Ma raison et mon cœur ont fondu dans ce lieu :
Heureux qui va les perdre, et non qui les réclame!
Que ma raison pourtant revienne tôt ou tard,
N'importe; avec l'esprit on peut faire une fable,
Voire un conte; ce genre est un genre agréable
Où la raison n'a point de part :
Contons donc, et suivons ce que je viens de dire.
Oui, j'aimerais que mon œil curieux
Pût se porter à lire
Sur la voûte des cieux :
Mais je ne suis qu'un sot; le docteur de la Hire
Sait lire ailleurs et s'en trouve bien mieux.
— Où lit-il donc? dans des livres hébreux?
— Non, cher lecteur. Peut-être vas-tu rire.
— Dans l'Encyclopédie? — Oh! ne le pensez pas.
— Mais quel est son état? — Docteur en médecine.
— Palsembleu, maintenant gageons que je devine,
Il lit dans Hippocrate, et gagne des ducats
A mettre en œuvre sa doctrine.
— Ah! point du tout, et même j'imagine
Qu'Hippocrate chez lui n'est lu que par les rats.
— Où diable lit-il donc? — Où, monsieur? dans [l'urine;
Il y lit comme un ange; et, je l'ai toujours dit,
Si l'on connaissait mieux sa science divine
Printems perdrait demain sa vogue et son crédit.
— Parler d'urine en vers! l'auteur est une bête,
Dit Damis sur un ton grasseyant et moqueur.
— Allez, faquin, allez; mes vers n'ont point d'odeur,
Et vos façons me font mal à la tête. —
Continuons. Mon homme, un beau matin,
Vit venir un manant crotté jusqu'à l'échine,
Et qui, l'air moitié triste et moitié patelin,

Portait, se dandinant, une fiole à la main.
— Mon ami, lui dit-il, votre urine dénote
Que de très haut, tant soit peu pris de vin,
Vous êtes tombé dans la crotte.
— Hélas, oui, monsieur le devin,
J'étions grimpé sur une échelle,
Tout près quasi du grand chemin :
Mais mon urine indique-t-elle
De combien d'échelons, car c'est là le grand point,
Je fus précipité dans ma chute cruelle ?
— Attendez... doucement... vous remuez le poing,
Je vois dix échelons, onze, douze et treize : hein !
Je n'en vois plus. — Mon paysan rumine.
— Morgué, dit-il, monsieur le médecin,
Vous vous gaussez de nous, car il est bien certain;
Que vous devez en voir vingt. — J'examine
Toute l'urine est-elle en ce bocal?
— Oh ! quant à ça, nenni. — Voyez donc l'animal
Qui veut mettre en défaut ma science céleste !
Les autres échelons sont dans le fond du reste.

*
* *

LE SAVETIER MÉDECIN

—

FABLE IMITÉE DE *Phèdre.*

Gueux comme Job, un savetier
Jeta là son alène et changea de métier;
Il se fit médecin, et, quoique sans licence,
Alla vanter au loin sa profonde science.
J'ai trouvé, disait-il, l'antidote certain
De tous les maux du genre humain.
Par plus de mille faits la chose est assurée.
Sa langue alla si bien dans toute la contrée,
Que du savetier le plus gueux
Le public fit bientôt un médecin fameux.
On n'en avait jamais trouvé de plus habile.
Fort malade, en ce temps, le prince d'une ville,

Pour ëprouver son art, chez lui le fait venir;
Il lui demande un vase et mêle à l'élixir
Du guérisseur une substance
D'un poison infaillible offrant la ressemblance.
A présent, lui dit-il, sans appréhension,
Grâces à ton secret, prends cette potion ;
Et cet or, sur-le-champ, sera ta récompense.
La crainte de la mort l'ayant déconcerté,
De la sorte il parla : Prince, je le confesse,
Mon renom ne vient point de l'art que je professe :
Le vulgaire a tout fait par sa crédulité.
Enfin, Sire,
Pour tout dire,
J'étais, de mon premier métier,
Savetier.
L'ignorance ainsi dévoilée,
Le prince en son palais convoque une assemblée
Des habitants de la cité,
Et dit : Quelle crédulité !
Pauvres insensés que vous êtes,
Vous faites votre médecin
De l'homme que voilà ! vous confiez vos têtes
A ce misérable assassin !
Bref, d'une confiance insigne
Je vous vois honorer un méchant savetier
Que nul de vous n'eût trouvé digne
De raccommoder son soulier.

BOYER-NIOCHE. (*Pologne littéraire.*)

*
* *

FEUILLES HIPPOCRATIQUES

—

La médecine a dix journaux
Beaucoup plus connus qu'on ne pense.
Matassins, ôtez vos chapeaux !
La médecine a dix journaux !

La plupart, loin d'être nouveaux,
Ont au moins vingt ans d'existence.
La médecine a dix journaux
Beaucoup plus connus qu'on ne pense.

L'*Union* de monsieur Latour
Se pique de littérature...
Elle est pimpante et faite au tour,
L'*Union* de monsieur Latour.
La Faculté lui fait la cour
A s'en donner la courbature;
L'*Union* de monsieur Latour
Se pique de littérature.

La *Gazette des Hôpitaux*
Est une robuste infirmière :
Moi, je la prendrais en sabots,
La *Gazette des Hôpitaux*,
Sanglante, aiguisant des couteaux
Et la seringue en bandoulière.
La *Gazette des Hôpitaux*
Est une robuste infirmière.

Le critique Frank de Sombec
Du *Courrier* fera la fortune,
Car il est très *franc de son bec*,
Le critique Frank de Sombec.
Érudit sans latin ni grec,
Il chante la douleur commune;
Le critique Frank de Sombec
Du *Courrier* fera la fortune.

Dans l'*Événement*, Piorry
Voudrait toujours paraître jeune :
Aussi mord-il quand il écrit,
Dans l'*Événement*, Piorry.
Si ses dents tombent quand il rit,
Il les remet quand il déjeune;
Dans l'*Événement*, Piorry
Voudrait toujours paraître jeune.

Lisez les six autres journaux
Dans le capharnaüm de Caffe.
Dans ce recueil fait aux ciseaux
Lisez les six autres journaux.
C'est un champ semé de pavots
Amusant comme une épitaphe,
Lisez les six autres journaux
Dans le capharnaüm de Caffe.

ARISTIDE ROGER.

(La Nouvelle Némésis, 1868.)

*
* *

SONNET MÉDICAL

CHLOROSE

Je ne veux pas savoir le nombre d'hématies (1)
Que la chlorose avare a laissé dans ton sang.
Je ne veux pas compter sur ton front languissant
Les pétales restés à tes roses transies.

Pauvre enfant ! Le nerf vague (2), aux mille fantaisies,
Donne seul à ton cœur son rythme bondissant ;
Seul il rougit parfois ton visage innocent
De l'éclat sans chaleur des pudeurs cramoisies.

Pour le dompter, veux-tu connaître un moyen sûr ?
N'épuise plus en vain les sources martiales,
Mais laisse-toi conduire aux choses nuptiales.

Au soleil de l'amour ouvre tes yeux d'azur.
Suis la loi ; deviens femme, et qu'en ton sein expire
Dans les blancheurs du lait la pâleur de la cire.

Dr G. C.

(1) Les globules rouges du sang.
(2) Le nerf pneumogastrique.

*
* *

QUEL EST LE MEILLEUR AGENT ÉLECTORAL ?

—

C'est le suspensoir : parce qu'il maintient les parties, empêche le ballottage et laisse passer le candidat.

SOLUTIONS DES CHARADES ET ÉNIGMES

I. La Salive.
II. Le Foie.
III. La Migraine.
IV. La Chair.
V. Le Chiendent.
VI. Le Chiendent.
VII. La Charpie.
VIII. Le Mercure.
IX. La petite Vérole.
X. La Faim.
XI. Une Pucelle.
XII. L'Estomac.
XIII. L'Hôpital.
XIV. La Pilule.
XV. La Barbe.
XVI. Le Lavement.

Imp. TROUBLÉ, 7 bis, Boulevard de Vaugirard. Paris.